



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LET TRES

A MONSIEUR

ROUSSEAU.

LETTERS

MANUSCRIPTS

LETTRES

A MONSIEUR

ROUSSEAU,

*Pour servir de réponse à sa lettre
contre le Mandement de Monsieur
l'Archevêque de Paris.*

Fuerunt quidam Philosophi de virtutibus & vitiis subtilia multa tractantes, dividentes, definiens, libros implentes, suam sapientiam buccis crepantibus ventilantes, qui etiam dicere auderent hominibus : nos sequamini, sectam nostram tenete, si vultis beatè vivere. Sed non intrabant per ostium : perdere volebant, macerare & occidere.

Aug. Tract. 45°. in Joan.



A A M S T E R D A M,

Chez M A R C - M I C H E L R E Y.

M. DCC. LXIII.

1851

1851

1851



1851

1851



P R É F A C E.

S'IL est vrai, comme le dit quelque part M. Rousseau, que la vertu ne marche guères en grande pompe, je pense qu'on en peut dire autant de la vérité. Belle de ses simples attraits, elle n'a pas besoin, pour plaire, de tous ces ornemens empruntés, qui servent moins à la faire valoir que l'esprit de l'auteur. Elle s'accommode mieux de la roideur brusque & inflexible des mathématiciens, qui percent jusqu'à elle par des démonstrations sans réplique, que de toute cette pompe d'éloquence, qui semble ne l'accompagner que pour

2 P R É F A C E.

lui dérober une partie de ses hommages.

C'est moins le philosophe que l'homme éloquent que j'ai à redouter dans M. Rousseau. Je sens tout mon désavantage vis-à-vis de lui ; & il est tel que bien des personnes , qui ont lu sa lettre à M. l'Archevêque , ne croient pas qu'il soit possible de l'attaquer avec quelque succès (*). Cependant la vérité souffre. Quel parti dois-je prendre dans cette occasion ? Celui qui convient à un homme qui aime sa Religion , &c

(*) J'en excepte une dame de la plus haute distinction , qui répondit à quelques sectateurs de M. Rousseau , qui lui en parloient sur ce ton , qu'il avoit lui-même préparé dans ses écrits leur propre réfutation , & qu'il trouvoit dans soi son plus grand adverfaire.

PRÉFACE. 3

qui, pour défendre ses intérêts, ne craint pas de lutter contre une plume bien supérieure à la sienne. Je ne chercherai point à dire des choses brillantes, mais des choses vraies; & je ne serai pas mécontent de moi-même, si, après avoir écarté les nuages dont M. Rousseau offusque la sainte vérité de la révélation, je puis, aux yeux éblouis de l'éclat de ses foudres, la montrer dans toute sa pureté, & brillante de cette lumière immortelle qui est un rayon & un écoulement de la lumière divine.

Au titre de pontife sans mission M. Rousseau a voulu joindre celui de législateur sans autorité. Il a vu dans la religion la même fausseté

4 P R É F A C E.

que dans la politique, & il en a été indigné. Il a vu qu'on avoit des professions de foi, des doctrines, des cultes que plusieurs suivoient sans y croire, & que rien de tout cela ne pénétrant ni leur cœur, ni leur raison, n'influoit que très-peu sur leur conduite; & il en a conclu qu'il falloit réformer la religion, pour la rendre un culte raisonnable & digne d'un être intelligent. Ceux qui subsistent aujourd'hui, a-t-il dit, se sont établis par le fanatisme, & se maintiennent par l'hypocrisie; de-là vient qu'ils choquent la raison & ne mènent point à la vertu. Comme l'enthousiasme & le délire ne raisonnent pas, Dieu sçait combien, dans l'inter-

valle de leurs accès plus ou moins longs, plus ou moins fréquens, il s'est glissé dans la religion de dogmes absurdes, que le tems a consacrés, & auxquels on ne sçauroit plus toucher, qu'on ne rencontre les prêtres, qui pourtant ne tiennent à la religion révélée qu'autant qu'elle les fait respecter.

Laissons, a dit M. Rousseau, laissons subsister ce simulacre de religion pour ces hommes *d'une foi robuste qui ne doute jamais de rien, & qui croit sans façon tout ce qu'on lui présente à croire*: mais à ceux qui sont assez heureusement organisés pour penser d'eux-mêmes & trouver absurde ce qui l'est effectivement, il faut une nouvelle religion. Soumis en ap-

6 P R É F A C E.

parence à la religion nationale , à laquelle il faut bien se garder de toucher , parce que c'est une institution salutaire qui doit avoir ses raisons dans le climat , dans le gouvernement , dans le génie du peuple ; ils se formeront à eux-mêmes une religion du petit nombre d'articles , sur lesquels ils auront trouvé que s'accordent les hommes de toutes les religions , juifs , payens , mahométans & chrétiens. Comme elle sera universelle , elle sera par conséquent humaine & sociale. Si quelqu'un dogmatise contre elle , M. Rousseau veut qu'il soit banni de la société comme ennemi de ses loix fondamentales. Chacun , au reste , aura la liberté d'abonder

dans son sens au sujet des croyances particulières qui forment les religions nationales. Il sera permis de les croire vraies, pourvu qu'on ne se tourmente pas pour les faire recevoir aux autres peuples, qui, de leur côté, ont des raisons aussi fortes pour se faire honneur de leurs religions. Pourquoi les soumettriez-vous plutôt à vos opinions qu'à vos loix? Les missionnaires ne sont guères plus sages que les conquérans. La croyance paroît à M. Rousseau si peu de chose, qu'il n'a pas cru devoir insister beaucoup sur elle. C'est moins par des opinions, dit-il, que par des vertus qu'il convient de se mettre au nombre des fidèles, & on ne rachète point les

8 P R É F A C E.

bonnes œuvres par le mérite d'une grande foi. Voilà en raccourci un tableau fidèle de la religion de M. Rousseau ; voyons maintenant celui de sa législation.

Dans les gouvernemens actuellement subsistans, il trouve les mêmes vices que dans les religions nationales. Notre ordre social, quelque part qu'il jette les yeux, lui paroît contraire à la nature, que rien ne détruit ; il la tyrannise sans cesse, & lui fait sans cesse réclamer ses droits. Tous les auteurs ne font à ses yeux que des *charlatans*, qui, payés par le fort pour prêcher le foible, ne sçavent parler au dernier que de ses devoirs, & à l'autre que de ses droits. Il s'en faut bien que M.

Rousseau devienne jamais le complice de tous ces gens qui vendent ainsi leur ame à la faveur. Pour déclarer la guerre aux préjugés , il faudra s'armer , il est vrai , d'un front d'airain ; mais , demande notre philosophe , *sont-ils donc si respectables qu'il faille leur sacrifier la raison , la vertu , la justice , & tout le bien que la vérité pourroit faire aux hommes ?* C'est bien ici qu'il se reconnoît homme , & que rien de ce qui a rapport à l'humanité ne lui paroît étranger. *Vitam impendere vero* : voilà la devise qu'il a choisie , & dont il se sent digne. On la voit par-tout dans ses écrits , elle est sur son cachet , & vraisemblablement elle sera inscrite au bas de son portrait.

Après un engagement aussi sacré pris avec la vérité, qui ne voit que M. Rousseau a dû le remplir selon son talent, aux dépens même de la gloire de tant de collègues, d'académies, de fondations sçavantes, où le ministère entretient à ses frais une foule de *professeurs de mensonges*, qui ne feignent d'instruire le peuple que pour l'abuser, & qui, comme des brigands qui mettent des fanaux sur des écueils, l'éclairent pour le perdre ?

Ainsi M. Rousseau s'élève une espèce de trône sur les débris de toutes les opinions humaines. Voyons pourtant ce qu'il a bâti dessus : nous verrons de belles choses.

Son systême religieux & poli-

tique ressemble au Prothée de la fable; quoique toujours le même, il a pris des formes différentes dans les divers écrits de son auteur. Je l'ai saisi dans toutes ses métamorphoses, & n'ai point lâché prise qu'il ne se soit montré à moi sous sa forme naturelle. Le réduire là, c'est presque lui ôter toute sa force.

Pour le combattre, j'ai eu recours au genre épistolaire, d'autant plus que tenant du dramatique, il est susceptible par lui-même d'une chaleur que fait naître & que soutient l'espèce de dialogue qu'on forme avec celui auquel on répond. Par l'ordre auquel je me suis assujetti, toutes les parties de ce système dange-

reux & compliqué se développeront d'elles-mêmes; & de même qu'une pièce de théâtre, dont la trame a été sagement ourdie, conduit l'intrigue jusqu'au dénouement à travers une juste division d'actes & de scènes, les quinze lettres où je me suis renfermé, & qui se succéderont assez rapidement, par une progression de preuves qui, dans leur marche, acquerront de nouvelles forces, se précipiteront vers le dénouement, où la vérité doit triompher des sophismes éloquens.

Dans la première, je réponds aux plaintes de M. Rousseau contre le décret du Parlement & contre le mandement de M. l'Archevêque. Elle n'est proprement qu'un

jeu avant un véritable combat , puisqu'il y est moins question de ses sentimens que de l'esprit dans lequel il a écrit. C'est une réponse aux quinze premières pages de sa lettre , que j'ai dû d'autant moins omettre , qu'il y met en jeu son éloquence pour intéresser ses lecteurs à l'apologie de ses opinions.

Dans la seconde, je traiterai de la nature de l'homme que l'auteur paroît avoir méconnue , non dans sa corruption , qu'il a peut-être outrée , parce que l'éloquence va toujours au-delà du vrai , mais dans la source dont il la fait découler , je veux dire , dans les institutions civiles. Son sauvage dépose ici contre son étrange assertion , puisque le premier rayon de raison produit chez lui un mou-

vement d'orgueil qui certainement n'est pas un mouvement droit de la nature. D'ailleurs couper la racine de toutes les vertus, sous le prétexte spécieux de détruire tous les vices ; & pour nous rendre bons, ne trouver d'autre moyen que de nous rendre infociables, c'est assurément se jouer de la raison humaine. Pour combattre M. Rousseau sur ce principe fondamental de tous ses écrits, j'imiterai Annibal, qui, pour vaincre les Romains, fut les attaquer jusques dans Rome. C'est dans ses écrits mêmes que je veux puiser les raisons par lesquelles je le forcerai, pour l'honneur de sa philosophie, de reconnoître ce même péché originel, qu'il a tant prétendu anéantir.

J'examinerai dans la troisième le nouveau plan d'éducation tracé par l'auteur. Il se ressent, comme tout ce qu'il a écrit, de cette singularité à laquelle il a trouvé plus commode d'attacher sa réputation qu'à la découverte de quelques vérités neuves; en quoi certes il n'a pas connu les forces de son esprit non plus que celles de l'esprit de son Emile, qu'il réduit à une éducation purement négative. L'éducation moderne est, sans doute, vicieuse dans plusieurs de ses parties. Il semble qu'il régne aujourd'hui un esprit de fermentation qui tend à corriger notre éducation gothique.

Ce fut, sans doute, un beau spectacle pour l'esprit humain que

cet effort de génie avec lequel on vit lutter Bacon contre la barbarie de son siècle. Quand on se représente que ce fut au milieu des ténèbres d'une nuit profonde, que l'illustre chancelier entreprit son grand ouvrage du *Rétablissement des sciences*, on ne doit plus être surpris de ces mots qu'il a consignés dans son testament, & qui peignent si bien la confiance qu'il avoit dans les forces de son esprit : *Je laisse & je lègue mon nom & ma mémoire aux nations étrangères ; car mes concitoyens ne me connoîtront que dans quelque temps.* Devenu l'objet de l'estime & de l'admiration de tous les sçavans, il ne s'est point trompé sur la révolution qu'il a lui-même causée

causée dans la république des lettres. C'est le plus grand éloge qu'un mortel puisse mériter après celui que la reconnoissance publique défère aux sages institutions du législateur, qui, sur sa connoissance des hommes, a fondé la meilleure forme de gouvernement.

Dans la première partie de l'ouvrage qui a pour titre : *Du progrès des sciences*, Bacon se proposa d'examiner en général l'état & le degré actuel des connoissances humaines. En posant ainsi les fondemens de la nouvelle philosophie qu'il avoit dessein de créer, il lui donna pour base, non le frêle appui des opinions arbitraires ou des conjectures spécieuses,

mais la vérité & l'expérience. On conçoit quelles durent être la force & l'étendue d'un esprit, qui, se portant sur la nature entière, embrassoit tous les objets du monde intellectuel. C'étoit, si l'on peut parler ainsi, l'esprit d'un seul homme qu'on voyoit aux prises avec l'esprit de tous les hommes. En démêlant le petit nombre de vérités que les hommes avoient acquises dans la durée de plusieurs siècles, d'avec les erreurs qu'ils étoient accoutumés à confondre avec elles, Bacon auroit rendu un service important à son siècle & à ceux qui devoient le suivre; mais il fit plus pour les sciences; & comme si le tems où elles devoient se perfectionner successi-

vement, n'eût pas eu pour lui des nuages, il sembla prévoir ce qu'elles devoient être dans la suite : il entrevit l'aurore de ce beau jour, & il en hâta la naissance par les nouvelles idées qu'il ouvrit sur toutes sortes de sujets.

M. Rousseau, qui ne veut point penser comme les autres hommes, & à qui d'ailleurs l'esprit de son système ne permet pas de faire grace aux sciences & aux arts, parce qu'il a trouvé que le développement des lumières & des vices se faisoit toujours en même raison, non dans les individus, à la vérité, mais dans les peuples, a été bien éloigné de nous enrichir, à l'exemple de Bacon, de plusieurs belles connoissances qui

auroient contribué à perfectionner l'éducation de l'esprit & du cœur. Voilà ce que nous a coûté son esprit de paradoxe. Mais si, par son plan bizarre d'éducation, il n'a point donné à son Emile les connoissances que la nature comporte, au moins ne devoit-il pas le priver de celles qui concernent la religion, ni les renvoyer au tems où il le croit capable de s'instruire du droit politique & de comprendre parfaitement son contrat social; comme si, pour croire en Dieu, il falloit être un grand philosophe, & qu'il n'eût pas condamné cela dans ses autres écrits.

Je prouverai dans la quatrième, que M. Rousseau, sur l'article de

la création, est aussi mauvais philosophe que mauvais théologien. En voyant son bel éloge du docteur Clarke, qu'il nous représente comme éclairant le monde, après tant de philosophes qui l'avoient aveuglé, on doit être surpris qu'il combatte lui-même le système de cet Anglois sur la création de la matière, qui est le grand argument dont il se sert pour prouver l'existence de l'Être suprême.

Je destinerai la cinquième à mettre dans tout son jour l'hypocrisie de l'auteur d'Emile par rapport au christianisme, auquel, pour me servir d'une de ses comparaisons, il rend hommage à-peu-près comme celui des assassins de César, qui se prosterna à

ses pieds pour l'égorger plus sûrement. En dépouillant la foi de ses dogmes , il la travestit en une religion purement naturelle , sur laquelle s'élève , comme sur sa base , celle que Jesus-Christ a enseignée dans l'Évangile. En ne voulant pas être le disciple des prêtres , il ne peut être le disciple de celui dont il fronde l'Évangile , puisqu'il ose y méconnoître le dogme nécessairement incorporé avec cette morale divine qui l'enchanter.

Je ferai voir dans la sixième , que la religion des philosophes , que M. Rousseau substitue de sa propre autorité à celle de Jesus-Christ , porte la conviction de son erreur dans l'impuissance où ils ont tous été jusqu'ici d'en faire

une religion nationale ; que cette alliance imaginée entre la religion des philosophes & toutes celles qui se disent révélées , imprimeroit sur toutes un caractère de fausseté qui les rendroit peu propres à honorer la Divinité ; que c'est apprendre au peuple à ne rien croire que de détruire dans son esprit la croyance des dogmes ; que c'est troubler l'ordre établi par Dieu même que de renvoyer chacun en matière de religion aux loix de son pays , puisque dans tous les pays où la religion varie si prodigieusement , elle ne sçauroit être vraie ; que c'est anéantir tous les cultes que de borner chaque peuple au sien , puisque c'est faire marcher de pair l'imposture avec la

révélation ; que c'est se jouer de toute religion que de respecter toutes les religions, puisque c'est n'en reconnoître aucune de divine ; qu'il est si essentiel à la véritable, non de haïr les autres, mais de ne point s'associer avec elles, que cette intolérance théologique ôtée, tout est ôté.

Je prendrai dans la septième le contrepied de M. Rousseau sur le sujet de la tolérance civile & théologique. Il me sera aisé d'établir contre lui, que la tolérance théologique détruit l'essence du christianisme, nécessairement fondé sur une révélation véritable, & appuyé sur une théologie dogmatique ; qu'il le flétrit, en le mettant ici de niveau avec le pa-

ganisme tolérant par sa nature ; parce que n'étant qu'un assemblage monstrueux de plusieurs religions distinctes , toutes fondées sur de prétendues révélations également distinctes & particulières , ces diverses religions ne réclamant pas la même origine , ne se sont point établies sur leur mutuelle destruction ; que les Protestans à l'école desquels il a été élevé , ont préparé , par leur tolérance théologique , les voies au déisme raffiné dont il a développé les funestes principes dans son *Emile* ; que ces mêmes sectaires , sous prétexte d'épurer le christianisme & de soulager le sens humain des mystères qui leur paroissent heurter la raison , font tous les jours de

nouveaux pas vers la religion naturelle , & que bientôt on les verra plus attachés à Platon qu'à Jesus-Christ, plus philosophes que chrétiens.

Mais si l'intolérance théologique coule de la nature du christianisme, il n'en est pas ainsi de l'intolérance civile, que M. Rousseau regarde comme le fruit amer de la révélation. C'est dans le cœur des hommes qu'il faut chercher cette intolérance, & non dans l'esprit du christianisme qui lui arrache le poignard, & qui rend à l'humanité tous ses droits. Elle fut d'abord une suite de cet esprit que les chrétiens emportèrent du paganisme dans leur religion, à-peu-près comme les hé-

réfies qui corrompirent la pureté de sa doctrine , lui furent apportées des divers systêmes de la philosophie des Grecs. Les effains de barbares, qui couvrirent ensuite la face du monde chrétien , dûrent naturellement entretenir des dispositions plus dignes d'eux que des peuples qui s'y étoient livrés. Il est bien étonnant que M. Rousseau justifie les chrétiens du fanatisme de l'intolérance aux dépens de leur religion , & qu'il leur fasse honneur d'une modération, qu'ils n'auroient pas dans le sein même du déisme.

Je montrerai dans la huitième, que la religion chrétienne , en tant qu'elle a sa racine dans le ciel , a reçu d'abord sa perfec-

tion ; que la foi est immuable & ne se réforme point , bien différente en cela de l'hérésie qui , n'étant qu'une foible production de l'esprit humain , ne peut se faire que par pièces mal assorties ; que dans l'église Romaine , malgré les calomnies dont la charge à cet égard une histoire philosophique , aussi peu croyable dans l'exposition des dogmes qu'elle est très-véridique dans la peinture des mœurs , on ne croit aujourd'hui que ce qui étoit cru du tems des apôtres ; qu'il en est du corps des dogmes qu'elle professe , comme du corps humain , qui naît conformé dans tous ses membres ; que de même que ses membres se développent , & par des accroissemens insensibles

bles, parviennent à l'âge parfait, la même progression arrive, selon Vincent de Lerins, à certains dogmes qui ne se développent qu'avec le tems; que les décisions de l'église n'augmentant point la masse des articles de foi, elles n'en font que de simples développemens; que multiplier ces articles, comme fait M. Rousseau, c'est un peu ressembler à ces théologiens qui confondent les dogmes de l'église avec les subtilités de l'école, qui font à la foi ce que la rhétorique des collèges est à l'éloquence, & la scholastique à la philosophie.

L'examen du dialogue entre l'inspiré & le raisonneur fera l'objet de la neuvième lettre. Pour

avoir meilleur marché de l'inspiré , l'auteur lui a ôté le sens commun , & lui a fait dire qu'il avoit le droit de dire des injures , parce qu'il parloit de la part de Dieu , & qu'on devoit suivre ses raisonnemens , après qu'il avoit insulté lui-même à la raison. Mais le raisonneur n'est guères plus sage que l'inspiré ; car il s'arrogé aussi le droit de dire des injures , à l'imitation du prétendu saint , qu'un sage tel que lui n'auroit pas dû prendre pour modèle , puisqu'il le regarde comme un pauvre fanatique. M. Rousseau m'ayant donné l'exemple , l'envie m'a pris de le mettre lui-même sur la scène. Il est dangereux , sans doute , de faire parler M. Rousseau ; mais

s'il n'est pas aussi éloquent dans le dialogue que je lui ferai tenir, non avec un inspiré, (car il n'y en a plus aujourd'hui que chez les Quakers ou dans quelque secte obscure) mais avec un philosophe chrétien, je ne lui ferai rien dire au moins que ce qu'il a dit, ou dû dire. Au peu de liaison & de consistance qu'on trouvera dans ses idées & dans les divers arrangemens de son système de religion, il fera encore plus évident qu'il ne lui appartenait pas de faire parler Dieu, ni d'en être cru quand il s'annonce pour être son interprête. La difficulté ne gît pas dans les fortes objections qu'on peut faire contre la religion, (on a toujours assez d'esprit con-

tre Dieu), mais dans le grand & puissant génie qui manque au besoin quand il s'agit de lui substituer quelque chose de meilleur. Le chrétien ayant tous les défilés à garder, & M. Rousseau n'en ayant eu qu'un à forcer, il est bien certain qu'il a gardé pour lui la supériorité dans l'attaque qu'il a faite. C'est ce qui lui donne un air victorieux en apparence ; mais pour l'exposer à toute sa foiblesse, il ne faut que le mettre à son tour sur la défensive avec le chrétien, & c'est aussi ce que je ferai.

Les miracles & les prophéties, ces deux organes des volontés sacrées, occuperont toute mon attention dans la dixième lettre. M. Rousseau pense que les miracles

cles

racles perdent toute leur force pour prouver , par la difficulté où l'on est de juger quels faits sont dans l'ordre de la nature, & quels autres n'y sont pas ; que , quand nous surmonterions cette première difficulté , nous ne serions pas plus avancés qu'auparavant , puisque les miracles de Dieu pouvant être imités par le diable , ont eux - mêmes besoin d'être prouvés par la doctrine qu'ils doivent confirmer ; que les prodiges qui sont attestés dans les écritures, encore qu'ils fussent authentiques, ne prouveroient rien pour lui , parce qu'il ne voit entre Dieu & lui que des hommes dont les témoignages lui paroissent insuffisans. Comme si la Sagesse divine,

qui agit toujours par les voies les plus simples, ne nous disoit pas assez hautement, que, puisqu'elle n'a pas inutilement multiplié les loix pour produire un effet, tout effet qui déroge aux loix naturelles qui nous sont connues, doit aussi déroger à celles qui ne le sont pas; comme si les magiciens de Pharaon avoient fait autre chose qu'éblouir les yeux par une grossière imitation des prodiges de Moïse, ainsi que le prouvent très-bien Sherloc & Turretin; comme si enfin le pyrrhonisme historique n'étoit pas aussi absurde sur les faits divins que sur les faits humains, & que les mêmes règles de critique ne pussent être appliquées aux uns & aux autres.

Quant aux prophéties dont M. Rousseau veut nous voiler la Divinité, par l'impossibilité où il nous met de sçavoir assez bien les loix des forts & les probabilités éventives, pour juger quelle prédiction ne peut s'accomplir sans miracle; il est assez plaisant que lui, qui a rejeté l'idée du hazard arrangeant le monde, ait enfin réalifé cet être chimérique, pour lui faire accomplir de point en point tant de prédictions qui concernent l'établissement de la religion chrétienne. Ne craint-il point que travaillant à détruire l'esprit de fanatisme, on ne lui reproche de le répandre en exaltant l'imagination de ceux qui ayant déjà quelque dis-

position à cette maladie de l'esprit humain, s'aviseront de prophétiser sur la parole d'un philosophe qui a lui même prophétisé sur la future grandeur des Corfes , & qui leur a prouvé que l'avenir favorise si fort les prophètes? Il ne faut, à leur imagination ardente , qu'une dernière coction, qu'ils pourront très-bien recevoir de cette brûlante éloquence qui domine dans ses écrits.

M. Rousseau, ayant prodigieusement exagéré les difficultés de la voie de l'examen , & cela au point d'en former un systême redoutable à la raison de bien des personnes qui se laissent surprendre par le charme de l'éloquence ,

je les discuterai dans la onzième lettre. Il paroît qu'il joue ici le rôle de Bayle , qui , dans son *Commentaire philosophique* , met aux prises le catholique & le protestant , pour avoir droit de les insulter tous deux , en les forçant de confesser que Dieu ne sçauroit exiger d'eux d'autre vérité que la putative , & que , quelle que soit leur religion , ils sont purs aux yeux de celui qui lit au fond des cœurs. S'il s'agit de l'intégrité , de l'authenticité , de la vérité , de la divinité des écritures , le protestant me paroît aller de pair , à peu de choses près , avec le catholique , parce qu'il s'en rapporte à l'autorité de la tradition qui les a fait passer jusqu'à lui à

travers l'espace des siècles ; & que d'ailleurs l'Évangile a des caractères de vérité si grands , si frappans , si parfaitement inimitables , de l'aveu de l'auteur , que l'inventeur en feroit plus grand que le héros. Mais parce que les livres sont , selon lui encore , des sources de disputes intarissables ; que Dieu lui-même , s'il daignoit nous parler dans nos langues , ne nous diroit rien sur quoi l'on ne pût disputer ; il auroit dû bien sentir que , comme certaines dispositions de la Providence avoient influé sur la théocratie temporelle des Juifs , d'autres avoient fait établir la théocratie spirituelle dans la république chrétienne , & que , par la nature de

la chose, l'infailibilité appartenoit à la véritable église. C'est par le canal de la tradition que doit nous parvenir dans toute sa pureté le véritable sens attaché par les apôtres à leurs écrits, comme c'est aussi par elle que leur intégrité & leur authenticité nous sont transmises. Les protestans ont, comme les Romains, leurs traditions, auxquelles ils sont obligés de se soumettre, quoiqu'ils protestent hautement qu'ils prennent l'écriture & la raison pour les uniques règles de leur croyance. En mirant & pointant leur canon contre les traditions de Rome, ils ont, comme le leur démontre très-bien mylord Bolingbroke, renversé avec la mê-

me batterie les traditions de Genève.

Rome, dit Montesquieu, étoit un vaisseau tenu par deux ancrés dans la tempête, la religion & les mœurs : & moi je dis, avec une égale vérité, l'église où repose l'esprit de Jesus-Christ, est un vaisseau tenu par deux ancrés dans la tempête, l'infailibilité & l'intolérance théologique.

Je remonterai dans la douzième, avec M. Rousseau, à l'état de nature, où les hommes naissent libres & indépendans. Je lui accorde volontiers que Grotius & les autres publicistes n'ont pas eu des idées bien saines du droit de conquête ; qu'ils sont tombés dans de grandes erreurs, lorsqu'ils ont

supposé dans les conquérans un droit, je ne sçais quel, de tuer, qui leur a fait tirer des conséquences terribles comme le principe, & établir des maximes que les conquérans eux - mêmes, lorsqu'ils ont eu le moindre sens, n'ont jamais prises; que puisqu'ils n'ont pas droit de tuer ceux qu'ils subjuguent par les armes, ils ne sçauroient non plus les réduire en servitude, parce que l'objet de la conquête est la conservation, & que la servitude ne l'est jamais; que dans le cas où la servitude est un moyen nécessaire pour aller à la conservation, il est contre la nature de la chose que cette servitude soit éternelle; que tant que dure l'esclavage, l'état de

guerre subsiste entre le conquérant & le peuple conquis.

Mais ce que je lui contesterai , c'est la comparaison qu'il lui a plu de faire entre un esclave qui s'aliène à un maître , & un peuple qui s'aliène à un chef ; car de ce que l'esclave resteroit juge de l'observation du contrat par son maître , il n'en résulteroit point pour cela que le peuple restât juge de l'observation du contrat par son chef. Il règne dans les principes de M. Rousseau , ainsi que dans ceux du sage Locke , qu'il paroît avoir pris pour modèle dans ce qu'il a écrit sur le gouvernement , je ne sçais quelle confusion , qui vient de ce qu'ils ont trop fait dépendre la forme du

gouvernement civil des idées qu'ils s'étoient formées de l'état de nature. Ils ne se font pas assez élevés au-dessus des idées communes, ni n'ont pas senti les diverses nuances dans la manière dont la loi naturelle, cette loi sacrée qui domine sur les individus & sur les nations, doit être appliquée aux hommes qui vivent, soit dans l'état de nature, soit dans une société civile. Dans l'état civil, les choses prennent une autre forme que dans l'état de nature; & ceci a sa source dans la loi naturelle même, dont le grand objet est le maintien & la tranquillité des états. Le germe de ce principe est dans le célèbre Montesquieu, qui, en traitant du droit positif

des gens , a traité auffi du droit politique; enforte que cette dernière science n'est point encore à naître , comme le prétend M. Rousseau.

Est-il vrai que le souverain ne soit formé que des particuliers qui composent le peuple , ou , pour m'expliquer plus clairement, le peuple est-il naturellement souverain , enforte qu'il ne puisse pas aliéner sa souveraineté à un ou plusieurs de ses membres ? Voilà certes une grande question , que je traiterai dans la treizième avec tout le soin dont je suis capable.

Quelques auteurs avant M. Rousseau avoient soutenu que le peuple possède naturellement la souveraineté , puisqu'il la donne

P R É F A C E. 45

comme il lui plaît ; comme si la souveraineté devoit être une chose subsistante qu'il fallût avoir pour la donner, & qu'elle ne se formât pas de la cession des particuliers, qui, fatigués de l'état où tout le monde est maître & où personne ne l'est, se sont laissé persuader de renoncer à ce droit, qui met tout en confusion, pour se réfugier dans l'asyle du gouvernement, comme dans un port tranquille d'où ils bravent les horreurs de l'anarchie. Quant à l'auteur, il croit la souveraineté si bien appartenante au peuple, qu'il lui est impossible de l'aliéner en faveur de qui que ce soit. Il résulte de-là que dans toute l'Europe, si ce n'est peut-être à Ge-

nève , il n'y a point de légitimes souverains , & que la souveraineté a été par-tout usurpée sur le peuple. Cette conséquence est forte ; mais chez M. Rousseau , les principes posés , les conséquences sont ce qu'elles peuvent ; tant pis pour nous si elles sont fâcheuses ; mais à quelque point qu'elles le soient , elles ne le lui paroissent jamais assez pour le forcer à revenir sur ses principes. Le caractère de sa philosophie est d'être ferme & inexorable dans sa marche ; & il appelle cela aimer la vérité.

M. Rousseau a très-bien prouvé que l'autorité souveraine ne doit agir que par une volonté générale , & que la volonté propre de l'individu , qui ne tend qu'à son

avantage particulier , doit être presque nulle ; mais a-t-il prouvé, comme il s'en flatte , que l'autorité souveraine n'est autre chose que la volonté générale ? Nullement. La volonté générale est toujours droite , & tend toujours à l'utilité publique : qui en doute ? Mais pour parvenir à son but , elle doit être éclairée. Or elle ne l'est pas chez le peuple qui veut toujours son bien , mais qui ne le voit pas toujours. Aussi M. Rousseau , qui a très - bien prévu cette difficulté , s'est-il efforcé d'y répondre en recourant à un législateur , qui ne pouvant traduire dans la langue du peuple les idées du gouvernement qui lui conviendrait le mieux , & les saines ma-

ximes de la politique , est obligé , comme il le dit lui-même , de mettre ses décisions dans la bouche des immortels , pour entraîner , par l'autorité divine , ceux que ne pourroit ébranler la prudence humaine. Mais aujourd'hui , qu'on ne peut plus faire parler les dieux , comment le peuple , dont M. Rousseau veut absolument faire un souverain , s'élèvera-t-il au-dessus de lui-même pour rapprocher de sa portée des vues générales & des objets éloignés , sans quoi il risque d'adopter un gouvernement vicieux ? Comment chaque individu , qui ne goûte d'autre plan de gouvernement que celui qui se rapporte à son intérêt particulier , appercevra-t-il
les

les avantages qu'il doit retirer des privations continuelles qu'imposent les bonnes loix ? C'est l'imbécillité du peuple qui fait le vice des démocraties, & qui les a presque toutes abolies en Europe, où, sous le nom de républiques, on ne voit que des aristocraties. Il est assez singulier que M. Rousseau fonde la souveraineté sur ce qui est si peu propre à la soutenir.

Dans son discours sur l'inégalité, où il veut nous persuader que la véritable condition de l'homme est d'être sauvage, il nous apprend à bénir celui dont la main bienfaisante, corrigeant nos institutions & leur donnant une

assiette inébranlable, a prévenu les désordres qui devoient en résulter, & a fait naître notre bonheur des moyens qui sembloient devoir combler notre misère.

Dans son contrat social, où il ne veut plus que l'homme soit sauvage, & où il lui fait bénir sans cesse l'instant heureux qui l'arracha pour jamais de l'état de nature pour le transporter dans l'état civil, & qui, d'un animal stupide & borné, fit un être intelligent & un homme, il ne nous présente plus les établissemens humains que comme étant fondés sur des monceaux de sable mouvant. En effet, quelle stabilité peut-il y avoir dans un gouver-

P R E F A C E. 51

nement , que le peuple , plus changeant que l'Euripe , peut reprendre sur les rois auxquels il l'avoit confié , & qui n'ont d'autre honneur que d'être ses officiers & ses magistrats ?

Si , dans l'état de nature , il n'y a point d'institutions humaines , comment M. Rousseau suppose-t-il que Dieu est obligé d'y mettre la main , pour prévenir les défordres qui pourroient en résulter ? Si ces institutions ne se trouvent que dans l'état civil , pourquoi retire-t-il alors la main de Dieu , qui devoit les protéger , pour les abandonner au peuple , qui ne sçauroit qu'en abuser ? Voilà de ces contradictions qui sont plus

étonnantes dans M. Rousseau que ne le sont dans Homère les grandes fautes qu'on lui reproche de nos jours.

Dans la quatorzième, je m'appliquerai d'autant plus à comparer la nature de la théocratie des payens avec celle des juifs, que l'auteur des *Recherches sur le despotisme oriental* en a pris occasion, pour verser sur la théocratie des derniers le fiel le plus amer de la satire ; comme si, à force de parler mal d'une chose qu'on doit respecter, on venoit à bout d'étouffer ses remords. De cet examen, il résultera que dès l'origine même des nations, la politique & la religion ont eu un objet

commun. Je prouverai à M. Rouffeau que l'intolérance théologique ne coule point de la nature du paganisme , & qu'il auroit tort de se prévaloir d'un passage de Juvénal , pour chercher dans l'esprit & le génie de la théologie égyptienne , le principe de l'intolérance de la religion des juifs & de celle des chrétiens. C'est dans la fausseté même de leur religion que les payens trouvoient la raison d'être tolérans. Il étoit nécessaire , pour conserver la chaleur & la vivacité des impressions religieuses , & pour ranimer la superstition languissante , qu'il s'introduisît dans l'état de nouvelles religions, des cultes étran-

gers ; mais ce torrent de religions ne renverfoit pas pour cela la religion nationale.

La quinzième & dernière lettre roulera fur le chapitre de la *religion civile*, où M. Rousseau, à l'imitation du philosophe Hobbes, dont il adopte le systême, exhale tout le poison de sa doctrine contre le royaume spirituel que Jesus-Christ est venu établir sur la terre, en lui attribuant, par la séparation qu'il a faite du systême théologique d'avec le systême politique, les divisions intestines qui n'ont jamais cessé d'agiter les peuples chrétiens. Sous quelque forme qu'il se replie, pour paroître encore respectueux en-

vers le christianisme , il n'est pas moins vrai que, serpent dangereux, il a déchiré le sein qui l'a réchauffé. Toutes les fois que je lis ce fatal chapitre , mon cœur se ferre , ma main tremble , & je ne vois plus dans M. Rousseau . . . mais il faut se taire.

C'est encore une erreur de M. Rousseau de penser que la loi chrétienne est au fond plus nuisible qu'utile à la forte constitution de l'état , & que le christianisme trouve dans sa perfection même son vice destructeur. Elle lui est commune avec Bayle & Mandeville. Ces deux auteurs , sous prétexte d'une perfection chimérique à laquelle ils ont voulu

élever le christianisme, l'ont représenté fausement comme incompatible par sa nature avec la gloire & la prospérité des états. Combien de théologiens imprudens ont donné dans ce piège, si subtilement tendu ! A force d'outrer la morale de l'Évangile, ils en donnent des idées si peu faites pour s'allier avec celles qui regardent la grandeur & l'accroissement d'une nation, que les souverains pourroient être tentés sur la lecture de leurs écrits, s'ils n'étoient réfutés par d'autres plus solides, de souhaiter l'anéantissement du christianisme dans leurs états.

Voilà, sans doute, les plus belles questions qui puissent être

traitées devant les hommes. A qui convenoit - il plus qu'à M. Rousseau de les traiter dans toute leur dignité , en leur prêtant les couleurs de la vérité , & non en les défigurant par les sophismes de l'erreur ? Quel champ pour son éloquence , & combien son ame sublime s'éleveroit dans des sujets aussi nobles & aussi intéressans pour l'humanité ! Pour le mieux combattre , je le saisirai , si l'on peut parler ainsi , corps à corps , & n'imiterai point certains théologiens , qui ont cru faire des merveilles en alléguant l'autorité des Pères à un homme qui n'en veut pas croire Jésus-Christ

58 P R É F A C E.

même. Son éloquence s'est retranchée dans la raison ; c'est-là qu'il faut le poursuivre , & lui arracher , si l'on peut , sa massue pour en mieux triompher.





LETTRES

A MONSIEUR

ROUSSEAU,

*Pour servir de réponse à sa lettre
contre le Mandement de Monsieur
l'Archevêque de Paris.*



PREMIERE LETTRE.

Vous vous êtes trompé, Monsieur, lorsque vous avez cru votre siècle assez préparé par l'esprit philosophique, pour recevoir les fortes & sublimes vérités dont vous avez étonné notre raison.

Elles sont pour les hommes en général ce que la liberté est pour les peuples asiatiques qui n'en ont jamais joui, ou, si vous l'aimez mieux, ce que des alimens solides & succulens sont pour des tempéramens foibles & délicats qu'ils accablent & ruinent, au lieu de les nourrir & de les fortifier. Vous avez écrit pour les philosophes que vous affectez de mépriser; & l'homme, pour qui vous semblez vous intéresser, vous a toujours été étranger dans vos divers écrits.

Semblable au Jupiter d'Homère, vous avez, dans votre *Emile*, rassemblé autour de la foi des nuages qui la cachent à la raison; vos argumens subtils l'ont desséchée jusques dans sa racine: & vous demandez pourquoi Monsieur l'Archevêque de Paris a publié un mandement contre votre livre? Vous prononcez de toutes les loix, qu'il n'y en a point de bonnes, & de tous les gouver-

nemens, qu'il n'y en a point d'équitables : & vous êtes surpris que le Parlement vous ait décrété, & qu'il ait livré aux flammes l'écrit où vous vous élevez contre les sages institutions de la nation ! La religion & le gouvernement, ces deux choses sacrées chez tous les hommes, vous les avez profanés par vos atteintes téméraires : & vous voulez que tout sentiment d'indignation se taise devant vous ! Le génie dont la nature vous a doué, que votre orgueil érige en dieu, & qui se plaît à créer de nouveaux hommes pour leur donner un nouveau culte & de nouvelles loix, vous l'opposez au Dieu de la révélation, & vous trouvez mauvais que notre esprit ne s'humilie pas devant lui !

Non, Monsieur, la raison humaine n'a point encore dégénéré parmi nous au point de n'oser résister à quiconque prétend la tyranniser par ses sentimens impérieux. La vérité seule a droit de

nous commander ; & certes , ce n'est ni dans vos discours pompeux , ni dans vos raisonnemens , si artificieusement arrangés , qu'elle brille de cet éclat qui lui concilie l'amour & le respect. Votre vérité , à vous , a je ne sçais quoi d'âpre & de repoussant pour les hommes à qui vous voulez la faire embrasser ; en vain elle prétend un empire despotique sur nos esprits.

J'admire comme vous , Monsieur , les bizarreries de votre destinée. Mais à qui devez-vous vous en prendre, sinon à cet esprit fier , qui vous élevant au-dessus des hommes ordinaires , n'a jamais pu se servir de frein à lui-même , & vous a fait produire les erreurs les plus monstrueuses à côté des vérités les plus importantes ? Tour-à-tour votre gloire & votre opprobre , il a tiré des mêmes bouches , tantôt des éloges , tantôt des anathêmes , selon qu'il étendoit l'esprit des autres , ou qu'il égardoit leur

jugement. Y auroit-il donc dans votre ame comme deux parties, dont l'une feroit amie de la vérité, tandis que l'autre, de gayeté de cœur, se précipiteroit dans l'erreur? O le plus inexplicable de tous les humains, par quelle fatalité ne vous voit-on point satisfaire la raison dont vous paroissez un si grand maître? Comment, avec cet enthousiasme pour la vertu qui respire dans vos écrits, avez-vous employé ce que l'art & l'éloquence ont de plus fort, pour lui enlever dans la révélation un de ses plus fermes appuis? Par quelle bizarrerie vous couvrez-vous de l'égide du christianisme, pour lui porter les coups les plus mortels?

On pardonne aux auteurs médiocres, qui ne peuvent exciter la curiosité du public, qu'en frondant les opinions le plus universellement reçues, d'avoir recours à la singularité des paradoxes, pour avertir le monde de leur existence.

Mais grace à votre inimitable manière d'écrire, & aux traits fins & délicats dont vous ornez cette éloquence qui vous est naturelle, c'est en pensant comme les autres que vous vous seriez encore plus distingué d'eux. Ce n'est pas tant par le fond des sentimens & des pensées que Racine & Pradon différoient, que par la manière de les exprimer. Elle seule, en effet, dit un poëte philosophe, distingue l'homme d'esprit d'avec celui qui n'en a point; l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'esprit, & le poëte d'avec celui qui veut l'être.

S'il m'étoit permis de pénétrer au fond de votre ame, pour voir ce que vous pensiez lorsque vous écrivites votre roman de l'Education, voici ce que j'y lirois, sans crainte de me tromper.

« La Gloire étant un dieu auquel je
 » sacrifie mon bien-être & toutes mes
 » espérances, il est juste que je fasse
 » tout

» tout pour elle. Né dans une fortune
 » médiocre , j'en suis au moins dédom-
 » magé par les talens naturels que le
 » ciel m'a départis. La force du corps a
 » été le premier principe qui a rendu
 » inutile le droit que tous les hommes
 » avoient d'être égaux , & les foibles
 » se sont réunis pour l'enchaîner par la
 » force des loix. Les hommes qui n'ont
 » pu détruire en eux ce desir de supé-
 » riorité vers lequel la nature les em-
 » porte sans cesse , ont été réduits à
 » chercher dans la différence des esprits
 » un principe d'inégalité aussi naturel ;
 » plus paisible & plus utile à la société.
 » Ainsi la partie la plus noble de notre
 » être s'est , en quelque manière , ven-
 » gée des premiers avantages que la
 » partie la plus vile avoit usurpés. D'a-
 » près ce principe , il m'est , sans doute ,
 » permis de revendiquer la supériorité
 » que me donne mon génie , pour pren-
 » dre une sorte d'empire sur mes fem-

» blables , & de regagner par elle ce
» que l'inégalité morale a mis de diffé-
» rence entre les grands & moi. Si les
» loix civiles déterminent les actions des
» hommes , je veux , par mes idées ,
» dominer sur leurs esprits. Mais il faut
» qu'elles soient neuves , singulières &
» piquantes. »

» Si , dans mon discours couronné
» par l'académie de Dijon , j'avois
» soutenu que le rétablissement des
» sciences & des arts a contribué à épu-
» rer les mœurs , mon éloquence , toute
» forte & vive qu'elle est , n'auroit pu
» rajeunir un sujet aussi usé , & j'aurois
» eu moins d'admirateurs. Après avoir
» déclamé dans mon premier discours
» contre les sciences , j'ai osé dans mon
» second invectiver contre la société,
» qui en est le berceau. J'ai fait plus ;
» loin de faire ressembler les hommes
» aux dieux , je les ai réduits à l'état
» de bêtes , pour les rendre heureux &

» parfaits. Si , dans ma lettre à M. d'A-
» lembert , je me suis montré le défen-
» seur de la morale chrétienne , en re-
» présentant la comédie comme une des
» plus pernicieuses inventions des hom-
» mes , & comme un divertissement
» plus barbare que les combats des gla-
» diateurs , j'ai glissé en revanche dans
» les premières pages le plus pur soci-
» nianisme. Dans mon Héloïse j'ai peint
» avec les mêmes couleurs la vertu &
» le vice , représentant l'une par les sen-
» timens & mettant l'autre en action ,
» & j'ai fait un athée du plus honnête
» homme de mon roman. Le public a
» donné son suffrage à ces différentes
» productions. Soit que mon style l'ait
» enchanté , ou que j'aie porté la convic-
» tion dans les esprits , je sens que je puis
» tout ofer avec lui. »

» Le seul adverfaire que j'aie à re-
» douter , c'est le président de Montef-
» quieu , l'idole de la nation. Ses idées

» hardies sur la religion & le gouverne-
» ment, par la haine qu'elles ont inspi-
» rée aux prêtres contre lui, ont beau-
» coup augmenté sa réputation chez les
» philosophes. En écrivant avec la mê-
» me liberté de penser sur ces deux
» grands objets, j'ai marché son égal
» dans cette carrière dangereuse. Si dans
» ses Lettres Persanes il a fait une fa-
» tyre fine des mœurs Françoises, on
» retrouve le même agrément dans mes
» lettres de la nouvelle Héloïse, avec
» les émanations de la sensibilité la plus
» vive & de l'idolâtrie la plus respectable
» pour la vertu. J'y ai semé, ainsi que
» lui, dans les siennes, beaucoup de
» cet esprit philosophique qui caracté-
» rise le ton du siècle. »

» L'Esprit des loix a mis le comble à
» la gloire de l'illustre Montesquieu.
» Mais en se contentant de traiter du
» droit positif des gouvernemens éta-
» blis, il m'a laissé celle de créer la

» grande & inutile science du droit po-
 » litique ; Grotius, le maître de nos
 » sçavans en cette partie, ne m'ayant ja-
 » mais paru qu'un *enfant, & qui pis est,*
 » *un enfant de mauvaise foi.* En prenant
 » les hommes telsqu'ils sont, il a vu, non
 » les meilleures loix en elles-mêmes,
 » mais les meilleures qu'ils peuvent ob-
 » server ; non les loix qu'on a dû faire,
 » mais celles qu'on a faites ; non les
 » loix de la nature, mais celles de
 » l'homme. Pour moi, j'aspire à quel-
 » que chose de plus grand. Ces hom-
 » mes imparfaits, l'objet éternel des
 » spéculations de Montesquieu, je
 » veux les transformer en d'autres
 » hommes ; je veux, par mes institu-
 » tions, corriger ce que le seul esprit
 » des sociétés actuelles & l'inégalité
 » qu'elles engendrent, ont altéré dans
 » leurs inclinations naturelles ; je veux
 » enfin, par l'abolition de leurs préju-
 » gés & de leurs erreurs, retracer dans

» leur ame cette céleste & majestueuse
 » simplicité dont son auteur l'avoit em-
 » preinte , & qui est aujourd'hui si fort
 » défigurée *par le difforme contraste de*
 » *la passion qui croit raisonner, & de l'en-*
 » *tendement qui est en délire.* »

« A l'exemple de l'illustre auteur de
 » l'esprit des loix , je donnerai de très-
 » belles choses sur la religion chré-
 » tienne , moins parce que je la crois
 » vraie , que pour ne pas me rencon-
 » trer avec les philosophes modernes
 » qui lui ont substitué le simulacre de la
 » religion naturelle. Je ne veux point
 » que les regards du public se confon-
 » dent indistinctement sur eux & sur
 » moi , ni que ma réputation soit un
 » moment balancée par la leur. »

« Ce n'est pas , selon moi , une petite
 » preuve des progrès que fait tous les
 » jours l'esprit philosophique , que la
 » justice que commencent à rendre à
 » M. de Montesquieu ceux qui d'abord

» avoient été ses ennemis. Il ne compte
 » plus parmi eux que quelques esprits
 » frivoles & superficiels, quelques faux
 » sçavans & quelques théologiens en-
 » thousiastes. »

« Les petits littérateurs, qu'une pre-
 » mière lecture de l'Esprit des loix avoit
 » séduits par les allusions délicates avec
 » lesquelles l'auteur tempère l'austérité
 » de la matière, & par ces coups de
 » pinceau énergiques & brillans qui pei-
 » gnent d'un seul trait les peuples & les
 » hommes, surpris de trouver un ou-
 » vrage utile où ils ne s'attendoient à
 » rencontrer qu'un ouvrage agréable,
 » rebutés d'ailleurs par une lecture qui
 » coûtoit trop d'efforts à leur mol-
 » lesse, ont mieux aimé supposer qu'il
 » avoit fait un mauvais ouvrage, que
 » d'accuser leur trop peu d'intelli-
 » gence pour en saisir l'ensemble & les
 » détails, & pour en pénétrer toutes
 » les beautés. »

« Les érudits qui s'estiment beaucoup
» parce qu'ils ont une vaste lecture ,
» n'ont guères goûté un ouvrage si fort
» de raisonnemens philosophiques. Ac-
» coutumés à disserter d'une manière
» pesante & diffuse sur les questions
» qu'ils traitent, ils l'ont accusé de ne
» sçavoir pas raisonner, parce qu'il avoit
» l'art de renfermer ses idées dans un
» tour vif, précis & délicat. Ils n'ont
» pas compris que, comme Tacite, il
» n'abrégeoit tout que parce qu'il voyoit
» tout. Leur esprit froid & didactique,
» resserré sous le compas de la scrupu-
» leuse méthode, a censuré à tort certains
» écarts bien pardonnables à l'effor fu-
» blime & rapide que prend le génie.
» Les vuides que laissent en plusieurs
» endroits de l'Esprit des loix certaines
» vérités intermédiaires, omises par ce
» génie plein de feu, leur ont paru des
» lieux escarpés, à travers lesquels ils
» n'ont osé se précipiter sur ses pas. Ils

» lui ont fait un crime de la foiblesse
» de leur esprit , qui se traînant avec
» effort dans la carrière du raisonnement,
» est obligé de parcourir lentement tou-
» tes les vérités les unes après les autres.
» Semblable aux intelligences célestes ,
» le sublime Montesquieu voloit d'une
» extrémité à l'autre. »

« S'il a été décrié sans raison du côté
» de la religion , c'est que cette même
» religion porte dans son sein des hom-
» mes , qui , sous prétexte de lui sa-
» crifier des victimes , les sacrifient à leur
» amour-propre. »

« Le voile que l'illustre Montesquieu
» a laissé sur ses sentimens par rapport
» aux dogmes , j'ai osé le lever devant
» mes lecteurs sur mes propres princi-
» pes , parce qu'il entre dans mon plan
» de séparer de la doctrine de l'Evangile
» toutes ces subtilités de doctrine , tous
» ces importans galimatias dont les
» prêtres embrouillent nos devoirs &
» offusquent notre foi. En réduisant ainsi

» l'Évangile à la pure morale , & en le
» travestissant en théïsme , je les soule-
» vrai tous contre moi , parce qu'ils se
» font faits eux-mêmes un objet de culte
» avec la religion qu'ils enseignent aux
» peuples. J'attaquerai ces idoles de
» la vénération publique , & je verserai
» sur eux le mépris à pleines mains. Les
» piliers flottans auxquels ils s'efforcent
» de donner de la consistance , j'acheve-
» rai de les arracher , & je croirai avoir
» bien mérité du genre humain , si , pei-
» gnant à ses yeux la révélation comme
» l'ouvrage d'une imposture adroite-
» ment préparée , j'affermis sa croyance
» sur la base des vérités éternelles. Je
» compte beaucoup sur la force de ma
» raison , sur mon éloquence & la cha-
» leur de mon style , & plus encore sur
» l'enthousiasme que j'ai inspiré pour
» moi à la nation. Si , ne respectant rien
» de ce qu'il y a de plus sacré parmi les
» François , j'en suis encore respecté au
» point de faire taire toutes les loix en

» ma faveur ; ce triomphe , le plus doux
» pour l'orgueil humain , fera l'éloge de
» mon génie , & me décernera la pre-
» mière place parmi les hommes. »

Vous me direz peut-être, comme vous l'avez dit à M. l'Archevêque , qui vous a si bien peint que tout le monde vous a reconnu trait pour trait dans le portrait qu'il a fait de vous , que je suis comme les faiseurs de romans , qui devinent tout ce que leur héros a dit & pensé dans sa chambre. Mais quand on vous verra , dans votre réponse , vanter avec ostentation la préférence honorable que vous avez donnée à la France sur tant de pays que vous pouviez choisir au même prix , comme si Paris n'avoit pas été pour vous le théâtre le plus brillant de votre gloire ; annoncer , malgré les clameurs qui se font élevées de toutes parts contre votre *Emile* , cet écrit , comme le meilleur & le plus utile dans le siècle où vous l'avez publié ; por-

ter enfin le délire de l'orgueil au point de dire que, s'il existoit en Europe un seul gouvernement vraiment éclairé, un gouvernement dont les vues fussent vraiment utiles & saines, il vous eût rendu des honneurs publics, il vous eût élevé des statues : quel homme croira que je n'ai pas deviné ce que vous avez réellement pensé ? Le dépit a trahi votre modestie, & l'orgueil, qui naturellement est si timide, qui n'ose pas dire ses secrets, & qui, dans les égards qu'il a pour les autres, se quitte pour se reprendre, en rompant les digues qui le retenoient, a dévoilé toute la hauteur & toute la fierté de votre ame indignée.

« Un Genevois fait imprimer un li-
» vre en Hollande, & par arrêt du Par-
» lement de Paris, ce livre est brûlé sans
» respect pour le souverain dont il porte
» le privilège. Un protestant propose, en
» pays protestant, des objections contre

» l'église Romaine , & il est décrété par
» le Parlement de Paris. Un républicain
» fait dans une république des objections
» contre l'état monarchique , & il est dé-
» crété par le Parlement de Paris. Il faut
» que le Parlement de Paris ait d'étran-
» ges idées de son empire , & qu'il se
» croye le légitime juge du genre hu-
» main. »

Dans ce peu de lignes , Monsieur ,
que d'atteintes portées à votre sincé-
rité ! Il est faux que vous ayez fait im-
primer votre livre en Hollande , puis-
qu'il l'a été à Paris : il est faux qu'il ait été
brûlé sans respect pour le souverain
dont il porte le privilège , puisque ce
prétendu privilège est subreptice , & que
les états de Hollande ont puni , par une
amende , la surprise faite à leur religion
par votre libraire d'Amsterdam : il est
faux que vous ayez revêtu le person-
nage de protestant pour proposer des ob-
jections contre l'église Romaine , puisque

vous attaquez le christianisme dans ce qu'il a de commun à toutes les communions qui le professent : il est faux que comme républicain , vous ayez fait des objections contre l'état monarchique , puisque vos principes frappent du même coup sur tous les gouvernemens.

« Ce même Parlement , toujours si
» soigneux pour les François de l'ordre
» des procédures , les néglige toutes dès
» qu'il s'agit d'un pauvre étranger. Sans
» sçavoir si cet étranger est bien l'auteur
» du livre qui porte son nom , s'il le
» reconnoît pour sien , si c'est lui qui l'a
» fait imprimer , on commence par le
» décréter de prise de corps. »

Vous êtes étranger , il est vrai , mais il seroit bien étrange que cette qualité vous mît à couvert des procédures usitées par le Parlement contre les François mêmes , qui , secouant le joug de l'autorité & de la raison , ont , comme vous , alarmé la religion & l'état par des opi-

nions hardies & pernicieufes. Sur quoi donc porte votre plainte contre des magiftrats , que vous oſez nommer injuſtes & incompetents ? Sur un requiſitoire calomnieux , dites-vous , ils vous décrètent. Avez-vous oublié , Monsieur , que le Parlement repréſentant le ſouverain dans ſa fonction la plus auguſte , vous n'auriez jamais dû , malgré vos maximes , plus que républicaines , vous affranchir du reſpect qui doit toujours accompagner la plainte , lors même qu'on la croit la plus juſte ? Je ne dirai pas que vous vous êtes rendu coupable du crime de lèze-majeſté (langage qui ne peut être tenu que par la ſervitude même) , mais bien que vous avez offenſé , ſi l'on peut parler ainſi , la ſeconde majeſté du royaume. Votre délit étoit conſtaté par votre livre même , qui eſt votre accuſateur. Qu'étoit-il beſoin qu'on vous citât ? Aviez-vous une thèſe à ſoutenir contre le Parlement ? Et pour ſévir contre

vous , falloit-il que , descendant dans l'arène , il remportât fur vous le méprifable honneur de la difpute ? Le Parlement a dû être votre juge fur un livre ; qui , loin d'être une pièce justificative contre les erreurs reprochées à l'auteur , portera aux fiècles à venir le fyftême dangereux que vous avez enfanté dans une fombre méditation. S'il eft quelquefois plus nuifible qu'utile pour le repos d'une nation plongée dans les ténèbres , de chercher à lui arracher ce voile impofteur , combien la maxime eft-elle plus fenfible , quand il s'agit d'écrits qui attaquent le dogme chez les nations qui ont le bonheur de pofféder la vraie religion !

Mais le Parlement auroit dû fçavoir fi vous êtes bien l'auteur du livre qui porte votre nom , fi vous le reconnoiffez pour le vôtre , fi c'eft vous qui l'avez fait imprimer. Je réclame ici , Monsieur , votre fincérité. Vous aviez fur ceci trop bien pris vos mefures , pour qu'on igno-
rât

rât dans Paris l'auteur d'Emile. Votre ame devoit en secret la gloire que vous attachiez à ce chef - d'œuvre de votre esprit. Quels ressorts n'avez-vous pas fait jouer , ou plutôt quelle charlatanerie n'avez-vous pas employée (je demande ici pardon à votre philosophie) pour hâter , par une impatiente renommée , la dispersion de vos feuilles , à mesure qu'elles s'imprimoient , dans les mains des personnes , qui , par leur goût & par leur esprit , sont en possession de donner le ton à la nation ? Elles couroient à la Cour & dans Paris ; on se disoit à l'oreille que vous vous étiez surpassé dans cette production , qu'elle portoit plus que toute autre l'empreinte de votre génie , que vous y aviez déployé tout le ressort de votre ame ; on s'arrachoit vos feuilles , & cet air de mystère avec lequel on les lisoit leur prêtoit de nouveaux charmes. Après

conifer d'avance votre divin ouvrage , étoit-il encore possible de méconnoître son auteur ?

Vous vous plaignez de ce que dans le siècle tant célébré de la philosophie , de la raison , de l'humanité , vous avez été flétri , proscrit , poursuivi d'état en état , d'asyle en asyle , sans égard pour votre indigence , sans pitié pour vos infirmités , avec un acharnement que n'éprouva jamais aucun malfaiteur , & qui auroit fini peut-être par votre supplice , si , durant le premier vertige qui gagnoit les gouvernemens , vous vous fussiez trouvé à la merci de ceux qui vous ont persécuté. Vous demandez quel crime on a voulu punir en vous , comme si c'en étoit un que d'être le défenseur de la cause de Dieu , & de proposer avec circonspection , même avec respect , & pour l'amour du genre humain , quelques doutes fondés sur la gloire même de l'Être Suprême.

Qu'il y auroit ici de choses à vous répondre ! Ce que j'observe de bien singulier , c'est qu'après avoir décrié la philosophie dans tous les endroits où vous avez eu occasion d'en parler , & même où vous n'auriez pas dû le faire , vous réclamez ici au besoin son secours contre la persécution que vous essuyez de la part des gouvernemens. Il est si aisé d'étaler de belles maximes dans des livres ! Qui le sçait mieux que vous ? La philosophie nous vante , la plume à la main , l'humanité ; mais il reste à sçavoir si , à son aise & sur le trône , elle pratiqueroit cette vertu. C'est ce dont vous doutez vous-même.

L'empereur Julien étoit philosophe dans le sens honorable que les modernes attachent à ce nom. Cependant il exerça contre les chrétiens un genre de persécution plus cruel , en quelque sorte , que la mort même , par laquelle les autres empereurs avoient voulu les

éteindre. Convaincu de l'inutilité des supplices qui donnant des victimes à Dieu , multiplioient d'autant plus les chrétiens qu'ils en retranchoient de la société , il voulut les rendre ridicules. Il les excluoit de tous les emplois civils & militaires, leur défendoit d'enseigner la philosophie & les belles lettres; il les calomnioit avec art, les représentant comme des rebelles qui ne laissoient échapper aucune occasion d'exciter des révoltes; & leurs chefs, c'est-à-dire, les évêques, comme des hommes, qui, furieux des bornes qu'on avoit mises à leurs pouvoirs, fomentoient en eux l'esprit de fédition. Au lieu de réunir les esprits, il s'appliquoit sur-tout à les diviser, en attisant le feu des querelles qui s'étoient élevées entre les chrétiens.

Votre philosophie même que vous tâchez, Monsieur, autant qu'il est possible, de séparer de la philosophie du

siècle, tant vous aimez à faire une classe à part, ne seroit pas plus tolérante, si elle avoit le pouvoir en main. Dans un de ces accès où la haine fournissant des couleurs à votre infidèle pinceau, vous peignez le prêtre comme un homme, qui, dans son téméraire orgueil, se rend l'interprète de la Divinité, exige en son nom les hommages & les respects des hommes, se fait Dieu tant qu'il peut à sa place, il vous est échappé de dire, qu'on *devoit le punir comme sacrilège, quand on ne le puniroit pas comme intolérant.*

Ce n'est point encore ici le lieu de contester la vérité de vos principes ; mais fussent-ils tels que vous les supposez, le gouvernement n'en étant point persuadé, a dû naturellement sévir contre vous. Les Romains, qui nous valoient bien, ont persécuté le christianisme jusqu'à ce qu'enfin il les ait vaincus eux-mêmes par la patience

plus qu'humaine de cette foule de martyrs, qui scelloient de leur sang la vérité des faits sur lesquels se fonde sa divinité. Si la cause que vous soutenez est digne des éloges que vous lui donnez; qui doute que, pour l'amour du genre humain, vous n'ayez dû la défendre avec toute la force dont vous êtes capable? Toute vérité qui tient à l'humanité doit être prêchée, dût-elle attirer à son auteur des persécutions, & même la mort. C'est en mourant pour les hommes qu'il est beau de les instruire. Ainsi les apôtres instruisoient, bien différens de nos philosophes, qui n'aiment dans la vérité que l'éclat qu'elle leur attire. Quant à vous, Monsieur, vous avez mieux aimé être philosophe qu'apôtre. Quel bruit ne faites-vous point d'une persécution qui se réduit à ne pas vous tolérer dans cette France, où vous avez voulu troubler l'ordre public, non pour le troubler en

effet , mais pour donner à vos écrits une certaine considération ? C'est nous faire trop acheter votre gloire , que nous la vendre au prix du repos de l'état. Loin que le Parlement ait voulu vous faire renfermer , ou même pousser les choses plus loin , comme vous le donnez à entendre , il vous a fait avertir sous main par vos protecteurs que vous eussiez à vous retirer. Voilà la vérité d'un fait que vous avez si fort envenimé.

« Si je me fusse ouvertement dé-
 » claré pour l'athéisme , les dévots ne
 » m'auroient pas fait pis , & d'autres
 » ennemis non moins dangereux ne
 » me porteroient point leur coup en
 » secret. Si je me fusse ouvertement
 » déclaré pour l'athéisme , les uns m'euf-
 » sent attaqué avec plus de réserve en
 » me voyant défendu par les autres , &
 » disposé moi-même à la vengeance :
 » mais un homme qui craint Dieu n'est
 » guères à craindre ; son parti n'est pas

» redoutable , il est feul , ou à-peu-près ,
» & l'on est sûr de lui faire beaucoup
» de mal avant qu'il songe à le rendre.
» Si je me fusse ouvertement déclaré
» pour l'athéisme , en me féparant ainfi
» de l'église , j'aurois ôté tout d'un
» coup à fes ministres le moyen de me
» harceller fans cefse , & de me faire
» endurer toutes leurs petites tyrannies ;
» je n'aurois point effuyé tant d'ineptes
» censures , & au lieu de me blâmer fi
» aigrement d'avoir écrit , il eût fallu
» me réfuter , ce qui n'est pas tout-à-
» fait fi facile. Enfin fi je me fusse ou-
» vertement déclaré pour l'athéisme ,
» on eût d'abord un peu clabaudé , mais
» on m'eût bientôt laiffé en paix com-
» me tous les autres ; le peuple du Sei-
» neur n'eût point pris inspection fur
» moi , chacun n'eût point cru me faire
» grace en ne me traitant pas en excom-
» munié , & j'eusse été quitte-à-quitte
» avec tout le monde. » ,

« O Rousseau , ô mon fils ! vous dit
 » le Dieu que vous avez osé confesser
 » chez les philosophes , ne fouille point
 » tes travaux par le comble de l'impiété :
 » c'est bien assez d'avoir attaqué ma ré-
 » vélation sans attaquer encore mon
 » existence. La vertu n'est point encore
 » bannie de ton cœur , puisque j'existe
 » toujours pour toi : ces étincelles mou-
 » rantes de la religion peuvent encore se
 » ranimer dans ton cœur , au lieu que
 » dans celui de l'athée , tout sentiment
 » vertueux est éteint , & que dans l'or-
 » dre moral son ame a perdu tout son
 » ressort. Si près de la mort morale ,
 » évite sur-tout ce dernier degré d'a-
 » brutissement qui la donne à l'ame. »

Quelques philosophes modernes ont
 voulu , je le sçais , exclure Dieu de la
 nature ; ils ont voulu expliquer la for-
 mation du monde par les bisarres sys-
 tèmes de force , de chances , de fatalité ,
 de nécessité , d'atomes , de monde ani-

mé , de matière vivante , de matérialisme de toute espèce. Toutes ces absurdités que les anciens avoient épuisées , avant d'en venir à l'Etre des êtres , pour trouver en lui le dénouement de leurs difficultés , ils les répètent de nos jours à la honte de la raison , comme si elles ne l'avoient pas été suffisamment avant eux. Ils semblent s'applaudir en nous donnant pour le résultat de leurs sublimes spéculations , que le hazard , avant de produire ce monde , en a ébauché une infinité d'autres dans la durée infinie des tems. Ils ne seroient pas plus sûrs , s'ils l'avoient vu de leurs yeux , qu'il s'est formé d'abord des estomacs sans bouches , des pieds sans têtes , des mains sans bras , des organes imparfaits de toute espèce , qui ont péri faute de pouvoir se conserver. A ceux qui se récrient sur l'impossibilité que l'harmonie frappante de cet univers soit l'ouvrage du hazard , ils répondent que la

difficulté de l'événement est compensée par la quantité de jets. Cependant, comme si le hazard, qui a produit le monde, n'étoit pas capable de le perpétuer, ils ont attribué à la matière le desir, l'aversion, la mémoire, l'intelligence. Ils se sont crus fondés à admettre dans la moindre molécule, proportions gardées des formes & des masses, les mêmes qualités que l'on reconnoît généralement dans les animaux. S'il y avoit, disent-ils, du péril à accorder aux molécules de la matière quelques degrés d'intelligence, ce péril seroit aussi grand à les supposer dans un éléphant ou dans un singe, qu'à les reconnoître dans un grain de fable. Cette hypothèse, par sa fécondité, par les conséquences surprenantes qu'on en peut tirer, par les conjectures nouvelles qu'elle fournit sur un sujet dont se sont occupés les premiers hommes dans tous les siècles, présente à leur esprit le fruit

d'une méditation profonde , une entreprise hardie sur le système universel de la nature , & la tentative d'un génie plein de force.

Vous avez , Monsieur , vengé la raison de toutes ces absurdités qui la déshonorent. Vous avez combattu avec succès le moderne matérialisme , vous avez établi , avec une force digne de l'importance du sujet , l'existence de Dieu , & la religion naturelle. Si , par des vérités utiles , on peut couvrir des erreurs nuisibles , vous aviez plus de droit à l'indulgence des hommes que les philosophes dont je viens de parler. Ils jouissent en paix , il est vrai , du ciel irrité qui les condamne ; mais à quoi pensez-vous qu'ils en soient redevables , si ce n'est au ridicule de leur système , qui lui ôte toute sa force ? Dangereux par vos vérités mêmes , que vous faites servir à établir vos erreurs , vous étiez plus qu'eux dans le cas de l'animadversion publique.

Si l'éclat des vertus étoit dans Athènes une raison suffisante pour exercer l'ostracisme contre un citoyen , parce que par-là on prévenoit les mauvais effets que pouvoit produire sa gloire ; si ce jugement , en apparence rigoureux , le combloit d'une nouvelle gloire : pourquoi , dans un état monarchique comme la France , l'ostracisme ne pourroit-il pas avoir lieu contre un auteur , qui , par cela même qu'il seroit estimable à plusieurs égards , seroit à certains autres d'autant plus capable de faire beaucoup de mal ? En vous considérant sous ces deux rapports , vous ne devez pas envier aux vils sectateurs de l'athéisme l'oubli dans lequel le gouvernement les laisse quelquefois. Il est certaines eaux croupissantes qu'il ne faut pas remuer , de crainte qu'il ne s'en exhale une odeur pestilentielle.

» Un homme vertueux qui a l'ame
 » aussi noble que la naissance , un illuf-

» tre Archevêque n'a pas honte , lui
» qui devrait plaindre les opprimés ,
» d'en accabler un dans le fort de ses
» disgrâces. »

Cet éloge me surprend peu de la part d'un homme , qui , comme vous , a célébré tant de fois ces grandes ames Grecques & Romaines qui étonnent si fort nos petites ames. Dans ce siècle de lâcheté & de corruption , vous avez vu le courage d'esprit que fait revivre parmi nous un illustre Archevêque. Tel qu'un des beaux monumens de l'ancienne Rome , qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle , il vous montre des vertus dont vous croyez vos contemporains peu susceptibles. Inaccessible à tous les motifs qui font mouvoir les hommes vulgaires , il a sacrifié à son amour pour la vérité , des espérances qu'il eût vu se réaliser , pour peu qu'il eût molli. Son inébranlable fermeté là où les autres s'intimident , a frappé

vosre esprit d'une admiration que vous refusez volontiers aux ecclésiastiques. Mais oubliant bientôt le prélat que vous estimez pour le confondre avec le prêtre que vous méprisez , vous osez outrager , par un ton méchamment ironique , un homme que sa naissance & sa dignité , moins encore que ses vertus , auroient dû mettre à l'abri de vos sarcasmes insolens. L'intervalle qui vous sépare de lui , vous avez cru le remplir par votre esprit & par vos connoissances ; & comme si vous viviez dans l'état de nature , tant vanté par vous ; vous avez oublié ce que , dans la constitution civile , vous devez à un Archevêque de Paris. D'ailleurs , qu'est - ce que les prêtres , que vous injuriez de gayeté de cœur , avoient à faire dans votre réponse à ce prélat ? Je regarde vos injures semées par-tout dans vos écrits contre eux , pour me servir de l'expression de la Motte dans sa réponse

à madame Dacier , comme ces charmantes particules Grecques répandues dans Homère qui ne signifient rien , & qui sont mises là seulement pour l'ornement & le soutien du discours.

« Il lance , lui prélat catholique , un
 » mandement contre un auteur pro-
 » testant ; il monte sur son tribunal pour
 » examiner comme juge la doctrine
 » particulière d'un hérétique ; & quoi-
 » qu'il damne indistinctement quicon-
 » que n'est pas de son église , sans
 » permettre à l'accusé d'errer à sa mo-
 » de , il lui prescrit , en quelque sorte ,
 » la route par laquelle il doit aller en
 » enfer. » Vous protestant ! & pourquoi
 Genève s'est-il donc empressé à vous
 rejeter de sa communion ? Le masque
 de chrétien que vous avez mis sur vo-
 tre visage , n'en a imposé à personne.
 Ce n'est pas l'hérétique qu'on a persé-
 cuté en vous , mais l'hypocrite Déiste ,
 qui , sous l'ombrage sacré d'une reli-
 gion

gion qu'il fait semblant de respecter , tâche de l'ébranler jusques dans ses fondemens. Si vous n'eussiez été qu'hérétique, vous auriez épargné un mandement au prélat. Pourquoi auroit-il pris la peine d'en lancer un contre une doctrine encore fumante de la foudre dont le dernier concile œcuménique l'avoit frappée? Comme homme libre, vous pouvez choisir la route par laquelle il vous plaira d'aller en enfer. Mais si, grossissant de nouvelles eaux limoneuses le torrent des erreurs, vous en élargissez le lit, & rendez son cours encore plus rapide, qui doute qu'un prélat catholique, tout étranger que vous êtes à son église, n'ait le droit de proscrire votre doctrine en flétrissant votre personne? Les universités protestantes, comme celles d'Oxford & de Cambridge, s'arrogent bien le même droit sur les catholiques & sur leurs livres, toutes les fois qu'ils osent, par quelque

nouveau systême, renverser les bornes posées par les deux églises. Cette ligue de tous les chrétiens, pour défendre une religion qu'ils croient divine, est autorisée par la plus respectable de toutes les loix.

Les Jansénistes, que vous mettez ici en jeu, ayant ourdi la trame de la malheureuse affaire qu'on vous a suscitée, vous sçauront peu de gré de les avoir avilis sous le nom de misérables insectes, de la pourriture desquels on voit s'échauffer des levains qui mettent le Parlement en fermentation. Quand votre livre seul rend raison de tous les événemens, pourquoi la chercher dans de ténébreux moyens, imaginés exprès pour exhaler votre bile contre des personnes qui n'ont peut-être pas pensé à vous? Vous dites que Monsieur l'Archevêque est devenu, sans le sçavoir, le fœllite & l'instrument de l'animosité des Jansénistes contre vous; que cette

animosité a sa source dans le refus que vous avez fait d'embrasser leur parti , & de prendre la plume contre les Jésuites.

Si l'histoire est vraie , vous nous donnez-là une idée bien défavantageuse des Jansénistes. C'est comme si vous nous disiez qu'ils vous auroient pardonné vos erreurs en matière de religion pour le mal que vous auriez dit de leurs ennemis naturels. Il est vrai que vous avez pour vous un fait qui rend votre conjecture très - vraisemblable. En effet , on sçait l'accueil extraordinaire que les Jansénistes firent à votre ouvrage contre les spectacles. La rigueur de la morale que vous y prêchez les rendit indulgens sur la tolérance que vous professez avec courage & sans détour. Ils croyoient y voir la condamnation de la morale des Jésuites ; & cela leur suffisoit pour vous élever jusqu'aux nues , tout socinien que vous vous y montrez. L'arti-

de *Genève* de M. d'Alembert ne reçut pas de leur part le même accueil que votre lettre ; ils lui firent presque un crime des sentimens hétérodoxes qu'il attribue aux ministres de *Genève* en matière de religion. La chose devoit étonner de la part des disciples de saint Augustin , qui se donnent pour zélés défenseurs de la religion catholique , qui voyent souvent l'impiété & le scandale où il n'y en a pas même l'apparence , qui se piquent sur ces matières d'entendre finesse & de ne point entendre raison. Où ces messieurs se sont édifiés, les protestans de Hollande & d'Angleterre n'ont trouvé qu'un foci-nianisme déguisé, puisqu'il n'y a point de focinien qui ne puisse signer la profession de foi de *Genève* , dont les successeurs des écrivains de Port-Royal ont fait l'éloge. Si l'on ne sçavoit que les Encyclopédistes tiennent le même rang que les Jésuites dans leur inimi-

tié, il feroit impossible de rendre raison de leur procédé envers un auteur qui a plaidé la cause des catholiques contre les protestans. Ce qui semble prouver que la cause de la vérité les intéresse moins que celle de Jansénius, c'est que, loin de sçavoir gré aux journalistes de Trévoux, lorsqu'ils se sont réunis à eux pour combattre les incrédules de toute espèce, l'auteur périodique & clandestin des Nouvelles Ecclésiastiques est tombé sur eux avec l'acharnement qui a signalé dans tous les tems la plume fouguese de ses prédécesseurs. Vous pouvez avoir, Monsieur, d'excellentes raisons pour croire que les Jansénistes auroient été vos amis, si vous eussiez été l'ennemi des Jésuites; mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que, quand il n'y auroit point eu de Jansénistes, votre livre n'eût pas été moins déferé au Parlement de Paris, ni moins condamné par M. l'Archevêque.

L'illustre Montesquieu ne leur a certainement pas été moins odieux que vous le leur êtes aujourd'hui. Il n'y a point d'erreurs qu'ils n'ayent mises sur son compte, même les plus incompatibles, telles que le spinosisme & le déisme ; ils lui ont fait un crime de n'être pas théologien dans un ouvrage où il ne devoit être que Jurisconsulte ; ils l'ont chargé de toutes les absurdités qui se rencontrent dans les loix & les religions des différens peuples, quoiqu'il se soit uniquement proposé de rendre raison de cette diversité infinie de loix & de mœurs, qu'on prendroit volontiers pour l'ouvrage des fantaisies des hommes, tandis qu'elle est fondée sur des causes physiques & morales. De cette méprise perpétuelle sur le dessein de l'auteur, il résulte qu'ils ont très-bien réfuté le livre qu'ils avoient dans la tête, mais nullement l'*Esprit des Loix* dont ils n'ont pas sûrement compris le titre.

Hé bien ! Monsieur, les Jansénistes, tout ardens qu'ils ont été à poursuivre la condamnation de l'illustre Montesquieu, n'ont pu arracher le moindre arrêt du Parlement contre ses écrits. La Sorbone, excitée par leurs clameurs, qu'elle étoit en droit de mépriser, mais auxquelles une délicatesse louable de religion a donné quelque poids, a pris le parti d'examiner l'*Esprit des Loix*. Quoiqu'elle s'en soit occupée assez longtemps, elle n'a rien prononcé jusqu'ici. * Ces erreurs, si amèrement

(*) Pour sçavoir à quoi l'on doit s'en tenir sur ce que l'on pensoit en Sorbone de l'*Esprit des Loix*, je vais copier ici ce qu'en dit, dans son Dictionnaire Historique, M. l'abbé Ladvocat, docteur, bibliothécaire & professeur de cette maison. Comme il a eu la principale part dans la négociation de M. de Montesquieu avec la sacrée Faculté, & qu'il avoit des relations intimes avec ce grand homme, son témoignage doit être ici d'un très-grand poids. « La » Sorbone ayant entrepris la censure de l'*Esprit des* » *Loix*, M. de Montesquieu présenta des mémoires » aux députés que la Faculté de théologie avoit nom-

reprochées à l'auteur, ne font donc pas si évidentes ou si dangereuses. La vertu

» més pour l'examen de son livre. Nonobstant ces
 » mémoires, la Sorbone jugea qu'il y avoit dans
 » l'Esprit des Loix, plusieurs propositions contraires
 » à la religion & à la doctrine de l'église catholi-
 » que, & elle en fit une censure détaillée; mais
 » ayant mis au nombre des propositions censurées,
 » quelques maximes délicates, concernant la jurif-
 » diction, sur lesquelles les docteurs n'avoient point
 » été d'accord, & dont la censure n'étoit pas du
 » goût de la cour; & d'ailleurs M. de Montesquieu
 » ayant promis de donner une nouvelle édition de
 » son livre, où il corrigeroit ce qui avoit paru con-
 » traire à la religion, cette censure de la Sorbone
 » contre l'Esprit des Loix ne parut point. On ne
 » peut disconvenir, en examinant de bonne foi &
 » sans préjugés cet ouvrage immortel, qu'il n'y ait
 » des principes de déisme & d'irréligion, des maxi-
 » mes dangereuses & des paradoxes.»

On ne sçauroit disconvenir, par exemple, que M. de Montesquieu, dans le chap. V. du liv. XXIV, où il établit que la religion catholique convient mieux à une monarchie, & que la protestante s'accommode mieux d'une république, il n'ait fait une sorte d'injure à la première, en mettant sa rivale à côté d'elle. Car, comme la forme républicaine n'est pas moins légitime que la monarchique, si la religion qui n'a point de chef visible convient mieux à l'indépendance du climat où se forment les républiques, on

qu'il exclud des monarchies auxquelles il donne l'honneur pour ressort, avoit

doit avouer qu'elle renferme autant de caractères de vérité que celles qui en a un, & que la raison de la préférence de l'une sur l'autre est plutôt l'effet du climat que de la vérité des choses; de sorte que, si les peuples du Midi doivent s'attacher à la religion catholique, les peuples du Nord, qui sont nés avec un esprit d'indépendance & de liberté que n'ont pas les autres, doivent chérir la protestante. Par-là on établit entre ces deux religions une parité qui ne sçauroit satisfaire, ni les catholiques, ni les protestans.

Un autre reproche qu'on peut faire à M. de Montesquieu, c'est d'avoir, dans le chap. XI, liv. XXV, trop fait dépendre la religion du climat, & de prétendre que souvent la nouvelle s'y refuse; en sorte que le christianisme, considéré dans une façon de penser humaine, & abstraction faite de son rapport avec des vérités plus sublimes, pourroit, dans certains climats, contrarier la politique. Penser ainsi du christianisme, c'est mettre, en quelque manière, Dieu aux prises avec lui-même, puisque dans certains climats il a posé des barrières insurmontables à la religion qu'il a établie parmi les hommes.

On pourroit encore le chicaner sur ce qu'il dit dans le chapitre précédent que, « quand on est ma-
» tre de recevoir dans un état une nouvelle reli-
» gion, ou de ne la pas recevoir, il ne faut pas
» l'y établir; que quand elle y est établie, il
» faut la tolérer. » Je n'oserois croire que l'auteur

d'abord effarouché les esprits. On en ti-
roit contre lui cette fâcheuse consé-

ait eu ici en vue le christianisme ; mais comme il seroit bien plus évident à un prince, imbu de cette maxime, que cette religion, par sa nouveauté, occasionneroit des révolutions dans son état, qu'il ne le seroit que par sa sainteté elle les y préviendroit, la politique lui seroit une loi de ne point recevoir dans son état une religion à qui son titre de vraie & de divine doit ouvrir un accès dans tous les pays du monde.

Telles sont les conséquences fâcheuses qu'on tire de quelques principes de l'Esprit des Loix. Ce n'est pas ici le lieu de relever tout ce qu'il peut y avoir d'inexact dans cet excellent ouvrage dont l'humanité s'honore avec tant de raison. Ce qui importe à la cause que je soutiens, c'est que la Sorbone ait assez connu de quel poids pouvoit être le nom du célèbre Montesquieu dans la bouche des incrédules, pour qu'elle ait été charmée de trouver dans la promesse que fit ce grand homme, que dans une nouvelle édition de son livre il corrigeroit ce qui avoit paru contraire à la religion, une raison de ne point rendre publique la censure qu'elle avoit préparée. On a eu la même réserve pour les écrits de M. Rousseau. Mais quand, enhardi par l'impunité, il a osé, dans son *Emile*, insulter la révélation & flétrir ouvertement la religion chrétienne, semblable au lion fier & terrible, qui ne sent sa liberté que lorsqu'il déchire & qu'il dévore, on s'est porté, par une impétuosité générale, à condamner ce livre dangereux par ses maximes & par son style.

quence, qu'il avoit banni de la monarchie les vertus morales & chrétiennes ; qu'il avoit caché dans son fein , des levains toujours prêts à fermenter & à l'étouffer au premier instant de foiblesse ou de mollesse dans l'exercice de son pouvoir , ou d'abus & d'excès dans l'usage de sa force. Sans doute que la Sorbone , pénétrant dans les vues de l'auteur , n'aura apperçu dans ce qu'il appelle *vertu* dans les républiques , ni une vertu morale , ni une vertu chrétienne , mais l'amour de la patrie , l'amour de l'égalité. Ces deux sortes de vertus sont bien différentes. Le Spartiate avoit la vertu des républiques ; le désintéressement , l'équité , la concorde régnoient dans ses murs ; mais il étoit au-dehors ambitieux , avare , inique ; il étoit dur & injuste envers les Ilotes , qu'il traitoit à l'égal des bêtes. Il n'étoit donc pas vertueux de la manière qu'on l'entend communément. Les nouvelles idées de l'auteur exi-

geoient qu'on lui pardonât les nouvelles acceptions qu'il a données à des mots anciens. Faute de cette attention, on lui a fait dire des choses absurdes, & qui feroient révoltantes dans tous les pays du monde, parce que dans tous les pays du monde on veut de la morale.

La Sorbone, plus éclairée & plus prudente que l'écrivain ténébreux des *Nouvelles Ecclésiastiques*, n'a pas voulu, par une censure nécessaire de quelques erreurs, presque inévitables dans une carrière aussi vaste que celle qu'a parcourue M. de Montesquieu, qui d'ailleurs n'étoit pas théologien, donner cet avantage à un tas d'incrédules qui affectent de l'être par air ou pour leur commodité, qu'ils pussent lui opposer un si grand nom. Ce nom a été pour les incrédules, qui se sont glorifiés du chef qu'on leur donnoit si gratuitement, bien plus utile que les prétendus traits qu'on l'accusoit d'avoir lancés contre le christianisme.

Peut-être que ce silence de M. l'Archevêque sur votre discours de l'inégalité, sur votre lettre à M. d'Alembert & sur votre nouvelle Héloïse, dont vous prenez avantage pour dire qu'il ne vous eût point attaqué, si le Parlement ne lui en avoit pas donné l'exemple, est un ménagement qu'il avoit pour votre nom, déjà illustré par toutes ces productions. C'étoit vous faire honneur que de ne pas s'empressez à vous mettre dans la liste des mécréans; c'étoit employer vis-à-vis de vous le seul frein qui auroit dû contenir votre esprit, & lui faire porter avec docilité le joug de la religion. Ce n'est pas que tous vos livres ne respirent les mêmes maximes dont vous avez développé le germe dans votre Emile. Si elles n'y sont pas déguisées pour les sages sur qui elles ont dû faire peu d'impression, au moins y sont-elles assez voilées pour ceux à qui elles pouvoient être nuisibles. Voilà, n'en

doutez point, Monsieur, la raison de cette indulgence pour tous ces écrits, où un reste de pudeur ne vous permettoit pas de braver ouvertement la puissance ecclésiastique & la puissance civile.

Si, par vos raisonnemens hardis vous brisiez d'un côté dans votre discours sur l'inégalité les liens qui attachent les sujets aux souverains, vous souteniez de l'autre qu'il avoit été nécessaire au repos public que la volonté divine intervînt pour donner à l'autorité souveraine un caractère sacré & inviolable, qui ôtât aux sujets le funeste droit d'en disposer. Si, dans votre lettre à M. d'Alembert, vous tolérez l'incrédulité des sociniens, sur ce qu'il ne dépend pas d'eux de se faire un entendement contraire à celui qu'ils ont reçu de Dieu, vous paroissez pourtant croire les mystères admis dans les communions protestantes. Si, dans la nouvelle Héloïse, vous dites que

tous les caractères font bons & sains. en eux-mêmes; que tous les vices qu'on impute au naturel font l'effet des mauvaises formes qu'il a reçues; que l'éducation négative est la seule qui convienne aux enfans jusqu'à l'âge de quinze ans; qu'on ne doit leur apprendre, ni leur catéchisme, ni leurs prières, afin qu'un jour ils puissent devenir chrétiens: tous ces paradoxes qui ont révolté dans Emile, on vous les pardonne, parce que ce n'est pas vous qui parlez, mais Julie endoctrinée par l'athée Wolmar.

Mais en osant tirer devant nos yeux le rideau qui vous cachoit, qu'avez-vous prétendu? Aviez-vous peur qu'on ne vous eût pas assez compris; & pour mieux vous enivrer des vapeurs de l'orgueil, falloit-il que, sous le hautain prétexte que vous seul êtes éclairé, vrai & de bonne foi, vous nous soumissiez impérieusement à vos décisions tranchantes sur les deux objets dont les hommes font le plus jaloux?

Dans votre façon de penser, M. de Montesquieu doit être un incrédule, puisque vous l'estimez. Toutes les fois qu'il se détourne pour avoir occasion de parler de la religion chrétienne, parce que, par sa nature, ne pouvant être modifiée ni corrigée, elle n'entroit point dans le plan qu'il s'étoit proposé, voyez avec quel art il lui paye le tribut d'estime qu'il lui devoit. Il seroit difficile de le convaincre d'avoir cherché à lui porter la moindre atteinte. Relisez sa *défense de l'Esprit des Loix*, ce chef-d'œuvre d'éloquence & de plaisanterie, où l'auteur a rendu son adversaire Janséniste, non-seulement odieux pour ses imputations atroces, mais ce qui vaut encore mieux, ridicule à jamais, pour avoir dit que l'ouvrage qu'il critiquoit, étoit une production venue à la suite de la constitution *Unigenitus*. Il y auroit de votre part bien de l'orgueil à penser que vous eussiez pu dévoiler aux foibles de préten-

dues

dues vérités que l'illustre Montesquieu auroit crues trop fortes pour eux, & sur lesquelles il auroit jetté une gaze transparente qui les leur cachât, sans pourtant les dérober aux philosophes ?

Je n'ai jamais pu comprendre ce que vous entendez par votre personne, que vous auriez désiré que M. l'Archevêque séparât de votre livre, dans son mandement, comme si un auteur ne s'identifioit pas avec ses écrits, & que les notes dont on les flétrit pussent leur convenir, sans s'attacher en même-tems à lui. Eh quoi ! Monsieur, tous vos écrits portent l'empreinte de votre ame : que dis-je ? Elle y vit, elle y respire toute entière ; & voilà que, par une abstraction qu'il vous plaît d'imaginer, vous prétendez qu'en touchant à votre livre, on ne devoit point toucher à votre personne. Le mandement n'ayant attaqué en vous que l'auteur, & nullement l'homme, que devient la justice de vos

plaintes dans un écrit où vous voulez bien abandonner l'auteur à la censure ? Votre probité mise à part, sur laquelle on ne jette pas le moindre soupçon, quel autre honneur que celui que vous vous êtes acquis dans les lettres, vous reste à défendre contre M. l'Archevêque ? Et en quoi a-t-il blessé cet honneur sur lequel vous paroissez si délicat ? A-t-il distillé le fiel de la satire sur votre livre ? a-t-il versé le mépris insultant sur vos talens naturels ? Tout le tort du Prélat vis-à-vis de vous, est de n'avoir pas encensé votre doctrine blasphématoire contre la religion ; mais vous portez loin vos prétentions, si c'est vous manquer, de ne pas jeter ses idées dans le moule des vôtres.

Mais vous qui reprochez à M. l'Archevêque des personnalités contre vous, n'avez-vous point à vous en reprocher contre lui, & sur-tout contre les prêtres, que vous nous représentez si joliment à

l'épreuve de l'Héloïse, parce qu'ils ont pour préservatif l'Aloïfia? Vous ne parlez, dites-vous, du prochain que pour porter tout le monde à l'aimer. Eh bien! ce prochain là n'est certainement, ni le prêtre, que vous traitez de fourbe, qui, après avoir tiré des discours ou des écrits d'un honnête homme des conséquences sophistiques & défavouées, fait son métier en s'acharnant à poursuivre l'auteur sur ces conséquences; ni le théologien, qui n'est pour vous qu'un enthousiaste intolérant, qui, s'osant porter pour interprète de la Divinité, veut dominer sur les esprits, & ne mérite pas d'être écouté dans une assemblée où l'on agite les grandes questions de la religion. Votre philosophie n'en épargne aucun.

» Monseigneur, si je suis un hypo-
 » crite, je suis un fou; puisque, pour
 » ce que je demande aux hommes, c'est
 » une grande folie de se mettre en frais

» de fauffeté ; si je fuis un hypocrite , je
» fuis un fot ; car il faut l'être beaucoup
» pour ne pas voir que le chemin que
» j'ai pris ne mène qu'à des malheurs
» dans cette vie , & que quand j'y pour-
» rois trouver quelque avantage , je n'en
» puis profiter fans me démentir. «

Votre raisonnement , Monsieur , me paroît , je l'avoue , fans replique à bien des égards ; mais la contradiction qu'il offre entre votre conduite & votre façon de penser , lui laiffè néanmoins toute fa force vis-à-vis de vous. Comptez-vous pour rien le bruit que vous faites dans le monde ? La renommée rachete de bien des choses. Il ne feroit pas furprenant que les malheurs que vous a attirés votre philosophie , pefassent très-peu dans la balance où votre passion pour la gloire a mis un si grand poids. Cette passion a soumis chez vous toutes les autres passions ; elle se nourrit de tout ce qu'elle leur a enlevé ; elle est d'autant plus vive

que, selon l'expression de Tacite, elle est la dernière passion des sages. Si les héros lui ont sacrifié leur vie, dois-je être étonné que vous lui sacrifiez quelques douceurs de la vôtre ? Pour mériter *l'honneur d'être un homme véridique, d'être le seul auteur de votre siècle & de beaucoup d'autres qui ait écrit de bonne foi, & qui n'ait dit que ce qu'il a cru*, je conçois ce qu'une ame de votre trempe a pu faire. Votre vie n'est plus un problème pour moi, & je vois pourquoi, préférant l'honneur de la vérité à la vérité même, vous avez pu lui préférer son apparence, toutes les fois que vous l'avez jugée plus utile à vos fins. Votre enthousiasme pour la sainte & pure vérité me paroît assez ressembler à votre désintéressement pour la gloire. J'ai bien peur qu'à l'imitation de ces philosophes, qui dans leurs écrits épuisent si fort leurs sentimens d'humanité, qu'il ne leur en reste plus quand il s'agit de soulager

leurs semblables , vous n'avez sans cesse à la bouche le nom sacré de la vérité , que parce qu'elle ne vous touche guères quand il s'agit de la célébrité du vôtre.

La morgue philosophique dont vous parez tous vos écrits , n'a pu vous élever au-dessus du désir de l'estime publique. Plus vous affectez de la dédaigner , plus vous avez montré votre sensibilité pour elle. L'indifférence se tait & ne fait point tant de bruit. Fouler aux pieds la gloire & le dire , c'est outrer la philosophie. Mais, puisque vous étiez parvenu à cette hauteur d'ame qui vous fait voir tous les hommes au-dessous de vous , vous ne deviez pas en descendre pour payer comme eux un tribut à la vanité. Elle perce au travers des voiles dont vous affectez de la couvrir , & rien n'est plus plaissant que ce contraste de vous avec vous-même.

Quel luxe littéraire n'étalez-vous pas dans toutes les éditions de vos œuvres ,

où la beauté du papier & des caractères semble le disputer à celle des estampes ! Je ne fais point ici des reproches à l'écrivain , dont la beauté des pensées est digne de ce qu'il y a de plus élégant dans la typographie , mais au philosophe qui renvoye aux auteurs enfans tous ces petits manèges de l'amour propre. Quelle foiblesse encore d'avoir aspiré à voir votre portrait gravé à la tête de vos œuvres ! On vous la pardonnera d'autant moins , que vous avez employé pour la cacher des manœuvres sourdes , qui n'ont servi qu'à la faire éclater davantage , & qui ont deshonoré votre personne sans rien ajouter à votre nom. Pourquoi ne pas être ce que vous êtes , & vouloir sortir de la sphère des autres hommes ?

Un Abbé va vous trouver à Montmorency de la part de votre libraire , pour vous proposer d'orner de votre portrait le frontispice de la nouvelle édi-

tion qu'on prépare. Au lieu de vous montrer à un ami dans votre deshabillé, vous vous présentez à lui en habit de parade. Lui, qui avoit fixé la mesure de votre ame sur celle des hommes qu'il voyoit autour de soi, dut bien être surpris de vous entendre prêcher contre la vanité de tous ces portraits, qui ne font que mettre en évidence celle des Auteurs qu'ils représentent. Mais il le fut bien davantage, quand, quelques jours après, il lut chez votre libraire la lettre où vous lui mandiez de faire graver par M. Littret votre portrait sur celui qui donna il y a deux ans du lustre au pinceau de M. la Tour. Quand on a le bonheur de plaire au public par ses ouvrages, ce n'est pas un mal de se rappeler à son souvenir par une gravure; mais c'en est un de se peindre aux yeux du public, vainqueur d'une vanité dont on a été terrassé.

Mortel, subissez le sort d'un mortel,

& n'affectez point cette indifférence pour la gloire que vous affichez avec tant d'orgueil. La vérité qu'il me paroît que vous avez le mieux prouvée dans vos écrits , c'est que vous êtes digne de cette estime que vous recherchez en paroissant la fuir. Je me joins ici , Monsieur , avec tout Paris qui vous aime , avec ce Paris où vous avez laissé tant de cœurs intéressés à vos disgraces. Je crains bien que cet amour & cette estime , que vous avez emportés avec vous en sortant de France , ne me nuisent beaucoup dans les esprits accoutumés depuis long-tems à plier sous la force de votre éloquence. Ceux à qui j'ai communiqué mon dessein , ne m'ont-ils pas dit , que d'attaquer vos principes , c'étoit le moyen de déplaire à une infinité d'honnêtes gens , pour qui vous êtes un dieu , & qui ne nous laissent d'autre liberté que celle de vous adorer ? Vous devez connoître ici les François ; leur enthous-

fiatime les emporte , & ils ne croient plus pouvoir louer un homme , s'ils n'en font l'apothéose. Permettez-moi d'entrer ici avec vous dans les raisons secrètes , qui jointes à votre qualité de grand écrivain , vous ont donné tant de partisans dans cette capitale.

Si vos sentimens étoient plus stables , vous faites vous dire par le vicaire Savoyard , j'hésiterois de vous exposer les miens , mais dans l'état où vous êtes , vous gagnerez à penser comme moi. Voici la note dont vous accompagnez ces paroles , qui sont le préambule des objections qu'il va vous faire contre la révélation : voilà ce que le bon vicaire pourroit dire à présent au public. Il y a certainement du vrai dans ce que vous exagérez ainsi.

Le siècle où nous vivons , est sans contredit le plus philosophe de tous les siècles : peut-être est-ce aussi le plus impie. Quel préjugé , dira-t-on , ou contre

la philosophie ou contre la révélation ? La philosophie qui se pique de nous donner des notions claires & précises, justes & exactes de toutes les choses, n'éclaireroit-elle nos esprits qu'aux dépens de la révélation ? ou bien la révélation qui se glorifie d'une origine divine, détruiroit-elle ce que la philosophie établit ? & s'il faut que l'une & l'autre se combattent à cause de l'opposition qui se trouve entr'elles, à qui des deux donnerons-nous la préférence ? Renoncerons-nous à notre raison pour être chrétiens, ou à notre foi pour être philosophes ? Soyons l'un & l'autre : étendons notre raison par la foi, & éclairons notre foi par la raison.

Les déistes ne paroissent pas avoir compris toute la vérité de cette maxime. Ils ont encensé leur raison, & ils en ont fait une espèce d'idole qu'ils ont substituée à la Divinité même ; & comme si Dieu avoit dû fléchir devant

son propre ouvrage , ainsi que les hommes se prosternent devant les dieux qu'ils fabriquent , ils ont prétendu faire triompher la raison humaine de la raison divine. Tel est le crime de tous les déistes. Coupables du crime de lèse-majesté divine , il est étonnant qu'ils ne soient pas regardés comme les horreurs de la société. Mais combien ont dégénéré dans le siècle présent ces haines vigoureuses & profondes qui signaloient la piété éclairée de nos pères ! A force de respirer le poison dont ils infectent tout ce qui les environne , on s'accoutume à ne le plus croire si dangereux ; on se lie avec eux par les nœuds de l'intérêt ou du plaisir ; on ne les apprécie que par leurs talens , sans égard à leur croyance ; on n'exige d'eux qu'une probité mondaine , des vertus philosophiques & des mœurs sociales.

Tous ces hommes , à l'ame desquels une corruption prématurée ôte toute sa

vigueur , & que vous peignez si bien brillant uniquement par je ne fais quelles petites qualités déliées , qu'ils appellent esprit , sagacité , finesse ; voilà , Monsieur , les hérauts de votre renommée : non qu'ils ayent tort de célébrer en vous le grand écrivain. Mais que renonçant à l'usage de leur raison , ils adoptent avec un respect fervile des idées qui la font frémir ; c'est un prodige réservé à ce siècle , où l'on voit si peu d'hommes qui sachent se distinguer & s'honorer par de belles actions , par des vertus , par des soins véritablement utiles. C'est un préjugé honorable pour la religion , que l'amour pour elle ne se soit éteint dans les cœurs qu'avec celui de la patrie & de l'honneur. En effet , quelle force dans les pensées , quel sentiment intérieur de vertu pourroient résider au fond d'une ame amollie par la volupté ? Si l'esprit que vous avez mis à vouloir nous prouver , que nos

mœurs se font dépravées en raison du progrès des sciences & des arts , vous l'eussiez employé à nous montrer les mœurs se corrompant dans la même proportion qu'on voit croître le mépris de la Religion révélée; on ne vous auroit pas reproché la gloire méprisable de parer des couleurs de la vérité les paradoxes les plus insoutenables.

Le docteur Brown , dans le livre excellent où il apprécie les mœurs & les principes qui caractérisent actuellement la nation Britannique , a cru devoir faire des excuses à un certain ordre de ses lecteurs , de ce qu'il a l'impolitesse de leur parler d'un principe de religion. Je suis peut-être encore plus dans le cas de faire les mêmes excuses aux gens du bel air qui veulent donner le ton dans Paris , & qui s'imaginent que, parce qu'ils ont le talent admirable de se mettre de bonne grace , & d'être des Pétrones érudits

dans tous les raffinemens de la volupté la plus exquise , ils peuvent prononcer sur les plus grandes matières. Ils ont sans doute beaucoup d'esprit , mais de cet esprit qui perd en profondeur ce qu'il gagne en superficie. Ils sçavent trop de choses pour en sçavoir bien quelques-unes ; mais celle qu'ils sçavent toujours le moins, c'est leur religion. Quelque fureur qu'ils ayent pour lire tout ce qui la combat , il ne faut pas s'imaginer qu'ils aillent pâlir sur de gros livres qui demanderoient de la discussion. L'impiété même cesse d'avoir pour eux des attraits , quand elle prend trop de tems sur des jours qu'ils consacrent à leurs plaisirs. Ils ont bien autre chose à faire que d'étudier les maigres sophismes de l'irréligion. Réfléchir & méditer jusqu'à un certain point , est passé hors de mode dans un certain monde. Iroient-ils se rendre ridicules pour devenir profonds dans leurs

spéculations d'incrédulité ? A l'exemple des fidèles à qui une foi implicite suffit, ils se contentent d'une incrédulité implicite, c'est-à-dire, de celle qui consiste à ne pas croire, quoiqu'ils ne sçachent pas pourquoi.

Paris & Londres, ces rivales éternelles de tous les genres de gloire, semblent s'être aussi disputées à qui iroit le plus loin en fait d'irréligion. Comme dans ces deux capitales la mollesse y est sur le trône, on ne doit point être surpris qu'à l'exemple de la vertu qui se fait de toutes les armes qu'elle rencontre, soit pour se défendre, soit pour attaquer, le vice n'en fasse autant.» Quand
» les mœurs, dit le docteur Brown, sont
» en contraste avec la religion, il faut
» absolument que l'un des deux plie
» devant l'autre. Si la religion ne détruit
» pas les vices nationaux, ceux-ci se ren-
» forcent & détruisent la religion. «

Cet auteur nous apprend que les œu-
vres

vres de mylord Bolinbrocke , ce livre si capital pour les incrédules , ont été pourtant accueillies à Londres avec beaucoup de froideur. » Si on les avoit publiées » sous la forme séduisante d'*Essais Philosophiques & Moraux* , elles auroient » du moins figuré , dit-il , parmi les lectures du déjeuné , ou servi à l'amusement de nos gentilshommes , pendant » qu'ils sont sous la pincette du friseur. » Mais quel appétit faudroit-il avoir , » pour entreprendre de digérer ses cinq » énormes volumes *in-4°* . quoiqu'assaisonnés de la plus fine moëlle d'incrédulité ? «

Je joindrai encore ici une anecdote rapportée par le même auteur , & très-propre à confirmer l'espèce de mépris que méritent les incrédules modernes , qui n'ont pas assez d'érudition pour fronder avec des argumens subtils & savans les enseignemens du christianisme.

Un historien anglois, écrivain mercenaire, qui, pour vivre dans le présent, s'occupoit fort dans ses écrits du passé, s'avisa, il y a quelque tems, de publier un gros volume où il ne perdoit aucune occasion d'insulter la religion. Il ne douta point qu'avec ce passe-port son livre ne pénétrât par-tout. En conséquence il en fait imprimer une multitude d'exemplaires, dont, à son grand étonnement, il ne vend qu'un très-petit nombre. Quelqu'un lui demande pourquoi il a semé son ouvrage de tant de traits impies. C'est, répondit-il ingénument, afin que mon livre trouvât des acheteurs. Il étoit au désespoir d'avoir si visiblement manqué le goût du siècle, & de n'avoir pu, à l'aide des traits malins qu'il avoit lancés contre la religion, rendre son *in-4^o*. assez intéressant pour piquer la curiosité des agréables débauchés. Dans ce siècle où la mollesse a si fort énervé les esprits, on veut

être impie à meilleur marché. Notre historien apprit à ses dépens le risque que l'on court à vouloir réduire au travail de penser, des gens qui se contentent du prétendu bonheur de sentir, & dont la raison assoupie n'a pas la force d'entreprendre la lecture d'un ouvrage qui, pour être entendu, demande une certaine application. Instruit par l'expérience, il changea de manœuvre. Quand son second tome, tout aussi volumineux & instructif que le précédent, parut, on n'y trouva pas la moindre trace d'irréligion, & il le finit en demandant grace au public pour le premier.

Oh que vous avez été, Monsieur, bien plus sage que cet historien & que le lord Bolingbrocke! Au lieu de vous jeter dans les longues dissertations, & d'approfondir les choses, vous les avez seulement effleurées; & ce qui manque à la force de vos raisonnemens, vous l'avez

heureusement suppléé par celle de votre imagination. Une imagination forte & vigoureuse a été de tout tems le tyran des petits esprits. Tout le sérieux que comportent les graves vérités de la Philosophie, vous a bien moins servi, pour captiver des esprits aussi efféminés que les nôtres, que le roman de votre Sophie & ces peintures fines, délicates & voluptueuses dont vous l'embellissez. Combien de femmes, & parmi nous combien d'hommes, qui tâchent de leur ressembler, n'auroient point lû votre livre, si, pour décrire les amours d'Emile & de Sophie, vous n'eussiez emprunté le pinceau d'Albane & de Raphaël, & la plume du divin Milton ! C'est à l'aide de ces images plus charmantes les unes que les autres, dans lesquelles vous transportez vos lecteurs, tantôt des voluptés de l'amour aux plaisirs d'une vie champêtre, que vous fascinez leur tendre imagination, que

vous les enlancez dans les pièges de vos sophismes dangereux, & que, dans une coupe fatale, couronnée de fleurs, vous leur faites boire à longs traits le poison de l'impiété.

Nos François de Paris ont cent fois lû vos objections contre la religion, soit dans Bayle, Locke, Courayer, ou autres auteurs de cette trempe. Cependant elles ont pour eux le merveilleux de la nouveauté. Vous les avez bien définis, quand vous avez dit d'eux, que dans leur ville, toujours pleine d'étrangers, ils regardent chaque étranger comme un phénomène extraordinaire, qui n'a rien d'égal dans le reste de l'univers. Ils ont oublié tout ce qu'ils avoient lû contre le christianisme, pour ne plus le voir que dans votre Emile. La maniere de dire les choses nous intéresse bien plus que les choses mêmes, & cette maniere-là est bien séduisante dans vos écrits.

Quand je vous vois flatter les femmes, & ambitionner leur estime en décriant leurs mœurs ; quand je vous vois fonder les élogés que vous en attendez sur les outrages que vous faites à leur pudeur, je reconnois-là l'esprit de Paris, & en même-tems l'extrême corruption qui y règne. Car c'est encore là une de ces heureuses acquisitions de notre siècle, que l'encouragement que nous donnons par nos éloges à ceux qui veulent bien prendre la peine de nous deshonorer par les peintures trop vraies de nos vices. Nous nous enorgueillissons de notre avilissement, & peu s'en faut que nous ne sourions aux mots de patrie, d'honneur & de religion. La postérité qui lira vos écrits & les histoires du tems, apprendra que vous n'avez été si fort goûté, que parce que nous n'avions plus de mœurs, & que les mêmes hommes qui applaudissoient aux traits que vous avez aigu-

rés contre le christianisme, avoient pour la plupart foulé aux pieds leur honneur, quand il s'étoit agi de défendre leur patrie; & l'idée que l'on aura de l'estime prodigieuse que Paris accorda à votre Emile fera telle, qu'elle flétrira le milieu du dix-huitième siècle, & portera la haine sur tous vos contemporains. Le mépris que vous tâchez d'inspirer, moins pour la personne des ecclésiastiques, que pour leur profession, fera leur éloge aux dépens du vôtre, puisque vous leur avez fait partager avec les choses les plus honorables pour une nation, l'opprobre dont vous voulez les couvrir. S'il en est quelques-uns parmi eux, qui n'ont point empêché la corruption du cœur & le libertinage d'esprit de pénétrer jusqu'à eux, vous auriez au moins dû respecter le petit nombre de ceux qui, s'environnant de la sainteté de leur état, honorent aux yeux du public la religion qui

les humilie si fort devant vous & devant vos pareils ; vous auriez dû ne pas flétrir de votre mépris ces grands & beaux ouvrages de l'antiquité , ces précieux monumens de la vertu & de la sagesse des peres.

Je suis , avec tout le respect que méritent vos talens ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur , ****.

De Paris , le Août 1763.



SECONDE LETTRE.

LE principe fondamental sur lequel, Monsieur, vous avez raisonné dans tous vos écrits, & que vous avez développé avec la séduisante éloquence que vous prête l'énergie de l'expression, est, que l'homme est un être naturellement bon, aimant la justice & l'ordre; qu'il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain, & que les premiers mouvemens de la nature sont toujours droits. Sans m'arrêter à tous les vains ornemens dont vous avez décoré votre édifice, c'est à la base même sur laquelle vous l'avez élevé que je vais m'attacher; & si ma raison ne me trompe point dans ce que j'ai droit d'attendre d'elle, ce monument que vous vous flattez d'avoir consacré à la vérité,

& d'avoir rendu inébranlable, je ferai voir qu'il doit à l'art seul toute sa force & sa solidité

Il est bien étrange, Monsieur, qu'après avoir écrit comme Pascal contre la nature humaine, après avoir montré l'homme dans un jour odieux, après vous être acharné à nous peindre tous plus méchans & malheureux peut-être que nous ne sommes, vous soyez arrivés l'un & l'autre à des conclusions si différentes sur l'origine de notre dépravation. Pascal, éclairé du flambeau de la révélation, l'a trouvée dans l'abîme du péché originel; il a vû que c'étoit-là que le nœud de notre condition prenoit ses retours & ses plis. Pour vous qu'un tel mystere effarouche, vous l'avez été chercher dans nos institutions sociales. Pour faire honneur à l'homme sauvage, vous avez calomnié l'homme civil. Cette idée-là sans doute est bien à vous, & elle vous doit être d'autant

plus chere , qu'il n'a rien moins fallu que le tour original de votre esprit pour l'enfanter. Ce qui pique la curiosité , c'est de sçavoir par quelle gradation d'idées vous y êtes parvenu. Elle est si éloignée de la route ordinaire où marchent les esprits , qu'il n'est pas aisé de concevoir sa filiation.

Cependant , si j'ai bien compris ce que vous avez insinué de votre caractère à l'entrée du III. tome d'Emile , je parierois presque que j'ai deviné comment une si singuliere idée a pris naissance dans votre esprit. Vous avez la noble confiance de nous apprendre que vous êtes né avec cette fierté d'ame qui avilissant les hommes à vos yeux , vous a préparé de bonne heure à cette haine secrete que vous avez nourrie peut-être plus contre leurs personnes que contre leurs vices , & au superbe mépris que vous en avez conçu , avant même que vous vous fussiez donné le

temps de les connoître. Combien votre orgueilleuse misantropie n'a-t-elle pas été renforcée par l'éducation républicaine de Geneve, cette émule, si l'on vous croit, de Sparte & de Rome, où, sous prétexte d'élever l'ame par l'exemple des citoyens de ces deux anciennes Républiques, on fait sucer aux enfans la haine avec le mépris pour les nations modernes! D'ailleurs la mauvaise fortune que vous avez éprouvée dans vos jeunes ans, le mépris qui suit la pauvreté, avoient, de votre aveu, changé en fierté votre dépit amer, & rempli votre ame des poisons de l'aigreur contre les riches & les heureux du siècle. Ces sentimens aussi injustes qu'orgueilleux, s'étant fortifiés avec l'âge au point de ne plus voir dans les hommes qu'injustice & dureté, & dans cette injustice & cette dureté que le vice de leur nature & la chimere de la vertu, je ne suis plus surpris qu'ils aient insensiblement plié

votre esprit aux idées fausses que vous
 avez prises & de l'homme & de la so-
 ciété civile. Si les hommes , malgré le
 germe de leur bonté naturelle , se dépra-
 vent par les institutions sociales où ils se
 trouvent submergés , il faut bien conve-
 nir , quelque triste que soit cette vérité ,
 que leur forme est vicieuse , puisqu'elles
 deviennent impuissantes à corriger les
 maux qu'elles font naître. D'un autre
 côté, ne pouvant concilier le dogme du
 péché originel avec la justice & la bonté
 de l'Être suprême , elles se sont présen-
 tées à propos à votre esprit déjà aigri
 contr'elles , pour lui offrir le dénoue-
 ment d'un nœud , qui a tourmenté jus-
 qu'ici les philosophes de tous les âges.
 Si je donne ici le roman de votre ame ,
 est-ce ma faute si je le trouve dans vos
 écrits ?

Je vois avec plaisir que votre grande
 étude a été celle de l'homme ; mais en
 accumulant à cet égard vos connoissan-

ces, il me paroît, Monsieur, que vous êtes tombé dans le défaut que vous reprochez aux Philosophes, c'est-à-dire, qu'à force d'étudier l'homme, vous vous êtes mis hors d'état de le connoître; c'est parce que vous l'avez voulu voir à votre façon que vous ne l'avez point vu tel qu'il est. Qu'à l'exemple de nos physiciens qui font tous les jours des raisonnemens hypothétiques & conditionnels sur la formation du monde, vous en ayez fait également sur les divers états par où l'homme a dû passer pour arriver à celui-ci, & que faisant abstraction de ce que la religion nous ordonne de croire sur ses destinées, vous ayez recherché ce qu'auroit pu devenir le genre humain, s'il fût resté abandonné à lui-même; vous n'avez fait qu'user en cela du droit que la philosophie accorde à quiconque veut éclaircir la nature des choses. Que vous soyez remonté jusqu'à l'état de la nature pour mieux voir l'hom-

me originel , ses facultés naturelles & leurs développemens successifs , & que parvenu à ce point, vous ayez séparé ce qui est originaire dans sa nature d'avec ce qui est artificiel ; ce qu'il tient de son propre fonds d'avec ce que les circonstances & ses progrès ont ajouté ou changé à son état primitif ; je ne vois rien ici qui puisse nuire chez vous au Philosophe chrétien. Mais si donnant l'essor à votre imagination , & vous égarant dans vos conjectures , vous nous peignez un être purement factice ; si vous teignez de vos préjugés cette simplicité primitive de notre ame , que vous dites si fort altérée au sein de la société par le choc continu des passions , & par l'acquisition d'une multitude de connoissances & d'erreurs ; il est hors de doute que , plus vous aurez eu d'esprit , plus vous vous ferez éloigné de la vérité. La grandeur de votre esprit peut en quelque sorte se mesurer ici par la grandeur de

vos erreurs. Il falloit peut-être une ame de votre trempe pour y pouvoir tomber.

C'est dans le sauvage , & nullement dans l'homme civil , que se voit l'homme originel , c'est-à-dire , tel qu'il sort des mains de la nature. Dans l'homme civil , l'éducation , l'imitation , l'art & l'exemple ont donné une couleur artificielle à ses mœurs , à ses penchans & à ses passions : dans le sauvage , où les passions se montrent toutes nues , & dans leur plus grande vigueur , les mœurs sont plus fortement prononcées , soit dans les vices , soit dans les vertus. C'est peut-être pour cela qu'elles sont plus favorables à la Poësie , & que l'Alzire de M. de Voltaire a si fort enlevé sur la scène Françoise les esprits ennuyés d'y voir toujours des mœurs apprêtées.

Je n'ai point à considérer ici l'homme physique , mais l'homme métaphysique & moral. C'est comme tel qu'il doit avoir principalement sa détermination

marquée dans la nature. Il n'est pas vraisemblable qu'elle ait fait un ouvrage aussi parfait pour le laisser-là, & que, pourvû que l'homme physique soit sain, il lui importe peu ce que deviendra l'homme métaphysique & moral. Cette proposition singulière que vous avez jettée en passant, sçavoir que *l'état de réflexion est un état contre nature, & que l'homme qui médite est un animal dépravé*, annonce, Monsieur, que vous faites trop peu de cas de la partie la plus noble de son être. C'est l'avilir mal-à-propos que de vouloir nous forcer à ne le voir que comme un animal, tandis qu'il est en effet d'une nature très-distinguée, & si supérieure à celle des bêtes, qu'il faudroit être aussi peu éclairé qu'elles le sont pour pouvoir les confondre.

A Dieu ne plaise que je vous accuse d'avoir confondu l'homme avec la bête. Mais par le vif regret que vous témoi-

gnez dans tous vos écrits , de ce qu'il a développé ses facultés , cultivé son esprit , & ennobli son entendement par les diverses connoissances qu'il a acquises , à qui ne donnez-vous pas à entendre que vous auriez désiré qu'il fût resté dans la sphère de l'animalité ? Vous craignez si fort pour lui l'état d'homme , qu'il ne vous paroît pas possible , tout bon que la nature l'a fait , qu'il devienne en effet homme sans se dépraver. Il en coûte à votre cœur de le voir s'échapper de la ligne sur laquelle vous auriez voulu le retenir avec les animaux. Je vous laisse à concilier deux idées aussi discordantes d'une manière qui satisfasse votre raison.

Je n'ai pas bien compris comment , dans votre système , de ce qu'un animal a des sens , il doit avoir des idées , & pouvoir même les combiner jusqu'à un certain point. (*a*) Accordons aux bêtes

(*a*) Que la machine dans tout animal le dispute à la

des sensations , & faisons-en des êtres
sensitifs & passifs. Je pense que la saine

machine humaine pour l'ingénieuse, la sçavante & profonde harmonie, avec laquelle les sens extérieurs retentissent au cerveau, & lui portent les impressions de l'action que les objets exercent sur eux; que dans l'une & dans l'autre machine on apperçoive le même jeu des ressorts; qu'on y admire également l'union intime & réciproque qui paroît entre le cœur & le cerveau, en sorte que, de la même façon que le cœur & toute la partie intérieure communiquent avec le cerveau & avec toute l'enveloppe extérieure par les vaisseaux sanguins qui s'y distribuent, le cerveau communique aussi avec le cœur & toute la partie intérieure par les nerfs qui s'y ramifient; l'animal n'en est pas pour cela plus égal à l'homme. L'esprit & l'intelligence percent jusques dans les actions de l'homme, qui sont une suite de l'ébranlement que le cerveau a reçu des sens, & par lequel, agissant à son tour sur les nerfs, il produit le mouvement progressif & toutes les autres actions extérieures de notre corps & de nos membres; au lieu que la stupidité & l'aveugle instinct se décèlent dans toutes les actions de l'animal. Je ne voudrois pas soutenir que les animaux sont de simples machines, d'insensibles automates: l'analogie semble s'y opposer. D'ailleurs ce seroit alors ne plus reconnoître que la nature marche toujours & agit en tout par degrés imperceptibles & par nuances, tandis que cette vérité paroît empreinte sur presque tous ses pas. Mais ce que je prétends, c'est qu'on peut expliquer par les seules loix

philosophie peut aller jusques-là ; mais elle leur refusera constamment la qualité d'Êtres actifs & intelligens. La ligne de séparation que la nature a tirée entr'elles & nous , me paroît être la réflexion , dans laquelle consiste l'essence de la pensée. Semblables à nous par les puissances mécaniques ou les organes matériels , & même par les sensations intérieures , elles manquent absolument de la puissance intellectuelle. Quelque mince que paroisse la barrière qui sépare les sensations des idées & l'instinct de la raison , il est pourtant certain que les animaux ne la franchiront jamais. Notre imagination est effrayée du peu de distance qui se

de la mécanique toutes leurs actions , celles-là même où nous leur attribuons , non-seulement les qualités que nous avons , mais encore celles qui nous manquent. Plus nous leur donnons d'esprit , plus nous sommes forcés , si nous ne voulons pas autant blesser la raison que la religion , de réduire cet esprit à une simple apparence , qui n'est qu'un résultat purement mécanique.

trouve entre des choses si voisines; mais aux yeux de l'entendement cette distance est infinie. Le saut est brusque & violent de l'Être pensant à l'Être purement sensitif, de la puissance intellectuelle à la force mécanique, de l'ordre & du dessein au mouvement aveugle, de la réflexion à l'appétit. La chaîne qui lie tous les Êtres est précisément rompue à l'endroit où l'on voudroit descendre de l'homme au plus parfait animal. Sur le passage de l'un à l'autre, l'on ne rencontre point d'autres Êtres intermédiaires, qui, comme autant de nuances imperceptibles, fervent à les réunir.

L'esprit, l'entendement & la mémoire, voilà trois facultés qui tirent l'homme de pair d'avec les animaux. Mais où brille le plus sa supériorité, c'est dans la confiance de sa liberté, & peut-être encore plus dans sa *perfectibilité*. Elle est, selon vous, le trait le plus marqué dans la nature de l'homme : or cette faculté ne

ſçauroit demeurer oisive dans nous. Elle est à l'ame ce que les esprits vitaux sont au corps. De même que ceux-ci, lorsque la débauche ne déprave pas les vaisseaux dans lesquels ils sont élaborés, donnent nécessairement aux muscles la consistance, l'activité, le ton, le ressort, d'où résulte une véritable force; la perfectibilité, en développant les facultés de l'ame & en tendant de plus en plus leur ressort, augmente sans cesse la vigueur de l'esprit. C'est une sorte de force expansive, qui cherche à s'élançer & à briser les liens qui la compriment, semblable à la plénitude de vie, qui, dans un jeune homme bien constitué & plein de cette ardeur que donne un tempérament de feu, semble vouloir s'étendre hors de lui.

Si, par une suite des loix naturelles, les muscles & les nerfs se forment peu-à-peu dans nous, s'ils tendent & renforcent insensiblement notre corps à propor-

tion qu'il avance vers la maturité de l'âge ; il n'est pas moins vrai que l'accroissement de nos connoissances, de nos besoins, & par conséquent de nos passions & de nos arts, n'a d'autre cause qu'un développement naturel, qui devoit nécessairement arriver avec plus ou moins de perfection, selon les circonstances. La meilleure preuve qu'on puisse donner du petit nombre des sauvages (a), divisés en différentes hordes, c'est que jus-

(a) « M. Fabry, qui a fait un très-long voyage dans la profondeur des terres au nord-ouest du Mississipi, où personne n'avoit encore pénétré, & où par conséquent les nations sauvages n'ont pas été détruites, m'a assuré, dit M. de Buffon, que cette partie de l'Amérique est si déserte qu'il a souvent fait cent & deux cens lieues sans trouver une face humaine, ni aucun autre vestige qui pût indiquer qu'il y eût quelque habitation voisine des lieux qu'il parcouroit, & lorsqu'il rencontroit quelques-unes de ces habitations, c'étoit toujours à des distances extrêmement grandes les unes des autres, & dans chacune il n'y avoit souvent qu'une seule famille, quelquefois deux ou trois, mais rarement plus de vingt personnes ensemble, & ces vingt personnes étoient éloignées de cent lieues de vingt autres personnes. Il est vrai que le long des

qu'ici leur raison a fait peu de progrès. Elle n'auroit pu en faire que par leur réunion en société. De ce qu'ils ont si peu de connoissances, on conclud fort bien qu'ils ne sont point réunis en société : de la même façon de ce qu'ils ne se sont point réunis en société, on conclud qu'ils se sont peu multipliés, parce que la multiplication des hommes

« fleuves & des lacs que l'on a remontés ou suivis, on a
 » trouvé des nations sauvages composées d'un bien
 » plus grand nombre d'hommes, & qu'il en reste encore
 » quelques-unes qui ne laissent pas d'être assez nombreu-
 » ses pour inquiéter quelquefois les habitans de nos co-
 » lonies ; mais ces nations les plus nombreuses se rédui-
 » sent à trois ou quatre mille personnes, & ces trois ou
 » quatre mille personnes sont répandues dans un espace
 » de terrain souvent plus grand que tout le royaume de
 » France, de sorte que je suis persuadé qu'on pourroit
 » avancer sans crainte de se tromper, que dans une seule
 » ville comme Paris il y a plus d'hommes qu'il n'y a de
 » sauvages dans toute cette partie de l'Amérique sep-
 » tentrionale, comprise entre la mer du Nord & la mer
 » du Sud, depuis le golfe du Mexique jusqu'au Nord ;
 » quoique cette étendue de terre soit beaucoup plus gran-
 » de que toute l'Europe. » (*Histoire naturelle de
 l'homme*, Tome VI.

tient

tient encore plus à la société qu'à la nature. En effet, les hommes ne sont si nombreux en comparaison des animaux sauvages, que parce qu'ils se sont réunis en société, qu'ils se sont aidés, défendus, secourus mutuellement. Mais de la même façon que le nombre des hommes ne peut augmenter considérablement que par leur réunion en société; c'est le nombre des hommes, déjà augmenté à un certain point, qui produit presque nécessairement la société. Les hommes en général ne peuvent donc se multiplier, que de cet événement, qui a sa cause dans le cours naturel des choses, il n'en résulte nécessairement leur réunion en société, avec le développement de leurs facultés & leurs progrès dans les arts. Ce que sont devenus les sauvages du Mexique & du Pérou, qui s'étoient civilisés, qui avoient fléchi leur tête altière sous le joug des loix imposées par les Rois par qui ils étoient

gouvernés , qui avoient de l'industrie , des arts , & une espèce de religion ; les autres Sauvages le deviendront avec le temps , s'ils ne viennent pas à être détruits par les Européens , ainsi que l'ont été par eux les Méxicains & les Péruviens. Tant il est vrai que la perfectibilité agit dans les hommes par l'action continuée des causes naturelles !

Si le corps a besoin d'alimens pour croître , l'ame n'a-t'elle pas aussi besoin d'être tirée de son assoupissante langueur par les diverses sensations que lui transmettent les organes des sens ? Si l'action de nos ressorts sur les alimens accroît & développe chaque partie du corps ; l'ame qui opère sur ses sensations , & qui , en les combinant , en forme des idées particulières , sur lesquelles opérant de nouveau , elle s'élève à des idées générales , nécessaires pour arriver à l'intelligence des choses abstraites , l'ame , dis-je , n'augmente-t'elle pas en quelque

forte son être de toutes les connoissances qu'elle acquiert ? Celui qui voudroit retrancher cet accroissement comme étranger , ressembleroit à un jardinier qui tous les matins arracheroit les branches naissantes de ses arbres , sous prétexte qu'il ne les a pas plantés ainsi , ou à ce Tyran de la fable , qui coupoit les parties du corps qui excédoient la mesure d'un petit lit de fer fait exprès pour cette cruauté. Les connoissances humaines seroient ainsi mutilées , & réduites , pour ainsi dire , à un tronc informe ; un principe dont l'activité est l'essence seroit referré & contraint au moment de son action , c'est à-dire , étouffé & anéanti.

Comme il n'est point apparent que l'homme ait reçu en puissance des facultés qui ne devoient se développer qu'avec des occasions très-tardives de les exercer , & qu'il est ridicule de supposer que la nature auroit suivi un ordre dans lequel l'espèce eût déjà été vieille , quand

l'homme seroit encore resté enfant ; on ne peut regarder la lenteur des développemens , que vous attribuez dans votre hypothèse à la perfectibilité , que comme une idée qui contrarie les intentions de la nature.

Où l'homme par ses seules forces a pu s'élever des pures sensations aux simples connoissances ; ce qui suppose un effort de génie dont vous le croyez peu susceptible , tant la distance des unes aux autres paroît s'agrandir à vos regards ; ou bien il a trouvé dans le secours de la communication , & dans l'aiguillon de la nécessité , des moyens de franchir un si grand intervalle. C'est calomnier la nature , & lui prêter des vues offensantes pour la sage Providence, que de multiplier , comme vous faites , les difficultés par rapport à l'origine des langues , & d'employer beaucoup d'art à nous démontrer presque l'impossibilité qu'elles aient pu naître & s'établir par

des moyens purement humains ; afin d'avoir le plaisir d'en conclure , que la nature s'est peu embarrassée de rapprocher les hommes par des besoins mutuels , de leur faciliter l'usage de la parole , & de préparer leur sociabilité. Plutôt que de l'accuser par vos objections , elles auroient dû vous faire recourir à l'histoire de Moyse pour y chercher une réponse satisfaisante.

Vous vous êtes ici conduit à-peu-près comme M. Hume , qui , pour nous prouver que le Polythéisme est la plus ancienne des religions , & l'idolatrie le plus ancien des cultes , laisse à dessein de côté l'histoire sacrée , pour se jeter tout entier sur l'histoire profane. Est-ce donc que les livres de Moyse , à ne les considérer que comme production humaine , ne sont pas une histoire plus digne de foi que les Romans d'Hérodote & de Diodore de Sicile , qui , faute de pouvoir remonter dans la haute an-

tiquité, se sont perdus dans les temps fabuleux ; vuide immense que les Grecs ont rempli de toutes les rêveries de la mythologie , & dans lequel , à la place des hommes qu'ils n'ont pu y trouver , ils ont mis des Dieux , des Déeses , des Héros auteurs de leur race. Laisant donc à part l'inspiration , qui donne à l'histoire de Moyse le caractère d'histoire sacrée , nous pouvons au moins assurer qu'aucune ne peut lui être comparée pour l'authenticité , parce qu'elle seule perce à travers les épaisses ténèbres des temps fabuleux , qu'elle remonte jusqu'à la naissance du genre humain , & qu'elle a posé dans la durée du monde une barrière , qui , en resserrant le temps dans des bornes assez étroites , est devenue un monument éclatant de la vérité qu'elle atteste , par cela même qu'aucun monument historique n'a pû jusqu'ici renverser cette barrière , & que devant elle sont tombés tous les calculs

chronologiques des Chaldéens , des Chinois & des Egyptiens.

Or cette histoire, si propre à donner une base solide aux faits, comment a-t'elle pu vous paroître à tous deux assez indifférente, pour n'y pas puiser les connoissances dont vous aviez besoin ? Vous, pour ne point vous égarer dans une hypothèse qui frappe sur la sagesse & la bonté de l'Être suprême, que vous supposez avoir pu laisser l'homme dans un état de pure animalité durant des multitudes de siècles ; & lui, pour découvrir les premières idées que les hommes se sont formées de la Divinité, & voir le Théïsme dans le berceau du monde. M. Hume qui ne peut se dissimuler que l'homme est la production d'un Être, dont la sagesse, la puissance & la bonté n'ont point de bornes, ne devoit pas perdre de vue cette grande vérité, en remontant à la naissance des religions ; & son histoire n'en eût pas été

moins naturelle pour s'appuyer sur des faits plutôt que sur de vaines conjectures. Et vous, Monsieur, en prenant pour guide Lucrèce, vous n'en avez pas mieux prouvé que la véritable condition de l'homme est d'être sauvage, & qu'il a plus perdu à se civiliser qu'à mener une vie agreste & féroce parmi les animaux. Ce poëte au moins, en faisant sortir les hommes du sein même de la terre qui les nourrissoit, n'a jamais dit comme vous qu'ils ayent dégénéré en s'élevant à l'état d'homme, & qu'ils soient devenus moins heureux en perdant de leurs forces, & en adoucissant leur naturel farouche par une vie plus molle & plus commode.

Si la raison humaine n'a pu se perfectionner qu'en détériorant l'espèce, ni rendre l'homme plus sociable qu'en le rendant méchant, il vaut encore mieux que l'espèce & l'individu se soient dépravés, que de ne pas parvenir à toute l'ex-

tenſion de leur être. Au reſte, c'eſt un procès à faire à la nature, & non à l'homme, ſi elle ne peut le pouſſer à ſa perfection ſans le corrompre, faire éclore ſes lumières ſans le jeter dans des erreurs, lui donner des vertus ſans faire germer en lui les vices parmi tous les progrès de ſa raiſon. En attendant que je tire de ceci une autre conféquence plus relative à mon but, qu'il me ſoit permis de transporter l'homme dans une ſociété avec ſes ſemblables, parceque ce n'eſt que dans ſon ſein qu'il peut trouver les ſecours néceſſaires au développement de ſes facultés, & donner à ſon être toute ſa dimension, & que d'ailleurs je crois avec vous que, ſans l'intervention de la Divinité, il n'eſt guères poſſible d'expliquer l'inſtitution des langues, ſans leſquelles il ne peut y avoir de ſociété.

Du principe que le plus grand fonds des idées des hommes eſt dans leur com-

merce réciproque, nous avons dû en conséquence les réunir en société, afin de hâter en eux le développement de leurs facultés & les progrès de leur raison, auxquels leur perfectibilité les porte par une impétuosité naturelle. Avec quelque prédilection que vous envisagiez les sauvages, le petit intervalle qu'ils laissent entre les bêtes & eux, & qu'ils auroient dû chercher à étendre de plus en plus, dépose contre leur nature avilie; & cet état de dégradation qui vous enchante, est peut-être une des plus fortes objections contre la Providence. Si les hommes civilisés sont corrompus, au moins aperçoit-on au travers de leur corruption, les efforts d'une nature qui a travaillé à se perfectionner. J'aime encore mieux des hommes vicieux par l'abus de leur raison, que des hommes, incapables de l'être, par leur imbécillité. Par-tout où la raison cède à l'instinct, je vois s'éclipser l'homme, & l'animal prendre sa place.

Si l'homme ne ſçauroit être bon qu'en ſe réduifant à l'état d'animal, j'oſe affurer que l'homme bon eſt contre nature, & qu'il eſt dépravé par cela même qu'il eſt bon. Cette raiſon, qui le diſtingue infiniment de la brute, & qui fait ſon caractère ſpécifique, l'a-t il donc reçue pour n'en point faire uſage? Le beau ſpectacle que celui d'un homme, qui, livré par la nature au ſeul inſtinct, partage avec les animaux la faculté de ſentir; qui, privé des paſſions qui développent l'entendement humain, borne ſes deſirs aux ſeuls beſoins phyſiques, tels que la nourriture, une femelle & le repos; qui, doué d'une imagination qui ne lui peint rien, & animé par un cœur qui ne lui demande rien, demeure dans une indolence qui ne lui permet pas ſeulement d'exercer aſſez ſon eſprit pour être prévoyant & curieux, pour paſſer du ſentiment de ſon exiſtence actuelle au plus prochain avenir, & pouvoir s'étonner, en

voyant le spectacle de la nature, des plus grandes merveilles ! Voilà pourtant l'homme que vous préférez à nous ; & les connoissances vous paroissent si dangereuses, & si peu faites pour lui, que dans une sorte d'enthousiasme qui s'empare de vous à la vue des vices qui défolent les sociétés, vous louez presque comme *un être bienfaisant celui qui le premier suggéra à l'habitant des rives de l'Orénoque l'usage de ces ais qu'il applique sur les temples de ses enfants, & qui leur assurent du moins une partie de leur imbécillité & de leur bonheur originel.*

Par l'idée que je me suis faite de l'homme, je ne puis douter qu'il n'ait un droit naturel d'exercer ses facultés, de mettre en jeu son imagination & sa mémoire, de rendre sa raison active, & de conduire par des degrés plus ou moins rapides, son esprit au terme de perfection dont il est susceptible. En vous opposant de tout votre pouvoir à ce déve-

loppement de l'ame humaine , sous prétexte qu'il entraîne avec lui un développement de corruption , vous m'avez fourni , sans le vouloir , la plus grande preuve de l'existence du péché originel. En attendant que nous réformions l'homme , qu'il soit au moins ce qu'il doit être , c'est-à-dire , tout autant homme qu'il peut l'être. Si nous ne pouvons empêcher les passions de naître en lui , & de troubler sa raison , partons de ce phénomène , non pour lui faire un crime de se réduire à la juste dimension de son être , mais pour expliquer sa perversité originelle , qui a percé jusques dans les écrits des payens.

Cette question tient à l'histoire de l'homme , dont il convient d'approfondir la nature , pour parvenir à connoître si la corruption réside au fond de son cœur , de sorte que les institutions civiles n'ayent fait que la développer , en perfectionnant toutes ses facultés. Pour ap-

propre à mon sujet tout ce que j'ai à dire sur une question qui intéresse le genre humain, voici deux choses que j'ai à examiner : 1^o Si l'impérieux ascendant que prend en nous le principe passif sur le principe actif, marque quelque dégradation dans notre nature. 2^o Si cette dégradation est, comme vous le prétendez, l'ouvrage de l'éducation & de l'art, ou bien, comme l'atteste hautement la révélation, celui du péché originel.

Si je n'avois pas à faire à un philosophe, mais à un homme respectant la divinité des écritures, la première question m'importeroit très-peu, parce qu'elles me fourniroient au besoin les plus fortes preuves en faveur du dogme que je veux établir. Le choc des contestations qui se sont élevées sur ce sujet, a émoussé depuis long-temps la pointe des vaines subtilités de Pélagé & de Socin, de Julien & de Crellius. Mais ce secours me manquant aujourd'hui vis-à-vis de vous,

c'est principalement sur la dégradation de l'homme que je dois insister. L'argument de Pascal, cet argument qui consiste à prouver le péché originel par les contrariétés qui sont dans l'homme ; je vais m'appliquer à le reproduire ici avec cette force que ne put lui imprimer la mourante main de son auteur.

« C'est une chose remarquable, disoit
 » l'aîné des Plines, que les derniers ou-
 » vrages des célèbres artistes, que la
 » mort les empêche de finir, sont ceux
 » dont on fait le plus de cas. Tels sont,
 » par exemple, l'Iris d'Aristide, les Tin-
 » darides de Nicomaque, la Médée de
 » Timomaque, & la Vénus d'Apelle,
 » que l'on met bien au-dessus de leurs
 » productions les plus parfaites. On
 » étudie soigneusement les traits ébau-
 » chés, & les idées à demi exécutées ;
 » enfin, ce qui ajoûte au plaisir, c'est
 » le regret même que nous donnons à
 » ces mains habiles que la mort a flétries

» dans le temps qu'elles travailloient à
 » ces chef-d'œuvres. » (a).

Quel est celui en qui le même regret ne se fait pas sentir à la lecture de ces précieux fragmens de pensées , qu'on peut regarder comme autant de pierres d'attente & de préparation pour l'édifice le plus hardi que l'esprit humain ait jamais osé concevoir ? Ces pensées tiennent en quelque sorte de l'homme qu'elles ont voulu peindre. Ainsi que dans l'homme on voit un mélange de grandeur & de bassesse , de belles qualités & de foiblesses , de lumières qui rayonnent dans son entendement , & de ténèbres qui obscurcissent sa raison ; on reconnoît

(a) *Illud verò per quàm rarum ac memoriâ dignum , etiam suprema opera artificum , imperfectasque tabulas , sicut Irin Aristidis , Thyndaridas Nicomachi , Medeam Timomachi , & quam diximus , Venerem Apellis in majori admiratione esse quàm perfectâ. Quippe in iis lineamenta reliqua , ipsæque cogitationes artificum spectantur , atque in lenocinio commendationis dolor est manus , cum id ageret , extinctâ. L. XXIV. cap. II.*

dans

dans ces pensées, tantôt la touche mâle
 & le coloris brillant d'un grand peintre,
 tantôt la négligence du pinceau & la
 foiblesse de la main qui le manioit : ici
 ce sont des éclairs qui s'échappent de la
 nue, & qui abbattent l'entendement ;
 là des ombres qui inspirent je ne sçais
 quelle horreur sacrée, & où il n'est pas
 donné à tout homme de suivre l'auteur :
 ici ce sont des colonnes taillées selon tou-
 tes les proportions de l'art, & qui n'at-
 tendent que la place où elles doivent être
 posées pour figurer avec grace dans l'édi-
 fice qu'elles doivent orner ; là des pier-
 res brutes où l'œil n'apperçoit encore
 que les foibles traces du ciseau qui n'a
 pas eu le temps de les polir.

O vous, éloquent Rousseau, dont
 l'esprit a tant d'analogie avec celui du
 grand Pascal, c'étoit à vous qu'étoit ré-
 servé l'honneur de rassembler ces maté-
 riaux épars & désunis, de remplir les
 vuides qui subsistent entr'eux, de devi-

ner le dessein de l'auteur sur les ébauches de son travail , de tracer le plan dont il a donné les premiers linéamens , de bâtir sur les fondemens qu'il a posés , de suivre l'ordre qu'il a fait entrevoir , & de laisser aux siècles à venir le monument durable du plus bel édifice que la raison & le génie aient jamais élevé pour défendre la religion contre les assauts de l'impiété.

Ce que d'autres ont tenté vainement , parce que leur esprit n'étoit pas à l'unisson du sien , eût acquis entre vos mains le degré de perfection auquel il vouloit porter son ouvrage. Ses idées à peine écloses , en passant par votre esprit , auroient pris de la profondeur & de la réalité , & le brillant coloris de votre imagination auroit répandu sur elles ce souffle de vie qui ajoute encore à la beauté naturelle des choses. Ce qui est imparfait dans les pensées de cet homme illustre , vous l'eussiez achevé ;

ce qui s'y trouve d'obscur, vous l'eussiez éclairé de la lumière que d'autres vérités auroient réfléchi sur elles; ce qu'il y a de foible eût reçu de votre main l'empreinte de la force. En un mot, dans cet ouvrage bien plus digne de vous que le projet de paix perpétuelle de l'abbé de S. Pierre que vous avez illustré par votre plume; que votre Héloïse, ce roman plein de chaleur & d'éloquence où la vertu rougit des traits dont, malgré votre austère philosophie, vous avez embelli le vice son ennemi; que votre Emile, ouvrage philosophique où, sous prétexte de nous donner le spectacle d'un élève de la nature, vous ne nous montrez en lui qu'un Être romanesque, plein de fausses idées sur la religion & sur le gouvernement, & d'autant plus dangereuses qu'elles s'impriment plus facilement dans les esprits à l'aide d'un style dont la magie les fascine & les enchante: dans cet ouvrage, dis-je, qui

vous eût immortalisé, vous auriez fait revivre pour nous Pascal plus grand qu'il ne l'a jamais été, & tel qu'il l'eût été effectivement, s'il eût consacré, comme c'étoit son projet, dix années d'un travail constant & opiniâtre à perfectionner son ouvrage sur la religion.

Le dessein qu'il s'y étoit proposé, étoit de descendre dans l'homme, d'en pénétrer toute la profondeur, de la peindre avec des couleurs si vraies & des traits si naturels, qu'il ne pût se méconnoître dans le portrait qu'il lui auroit présenté de lui-même. Après l'avoir ainsi dévoilé à ses regards & l'avoir forcé à se voir comme un nouvel Etre qui s'ignoroit auparavant, double & unique tout ensemble; monstrueux assemblage de parties incompatibles; un composé de grandeur & de misère, d'élévation & de bassesse, de présomption & de désespoir; un Etre enfin né avec tant d'ardeur pour la vérité, & avec tant d'incapacité de la con-

noître, nourrissant son cœur des sentimens qui l'humilient, sentant au milieu de son cœur un vuide immense qu'il ne ſçauroit remplir par tous les objets qu'il connoît : Pascal, par ce tableau frappant, vouloit jeter de l'inquiétude dans son esprit, secouer en lui sa paresse naturelle, le faire sortir de sa funeste indifférence par rapport à lui-même, & donner à son ame l'impulsion nécessaire pour qu'il fouhaitât d'apprendre ce qu'il est, & de connoître d'où il vient, & ce qu'il doit devenir. Pour éclaircir un doute aussi important, il devoit l'adresser d'abord aux philosophes : c'est-là qu'après lui avoir développé tout ce que les plus grands philosophes de toutes les sectes ont dit sur le sujet de l'homme, il devoit frapper avec force sur les défauts & les foibleſſes, les contradictions & les fauſſetés qui se rencontrent dans ce qu'ils en ont avancé : c'est-là qu'après lui avoir montré tout le faſte & la vanité des ſyſ-

êmes philosophiques , il devoit, après l'avoir promené parmi les erreurs & les extravagances des fausses religions, le conduire à la source de toutes les connoissances qui sont relatives à son origine & à celle de l'univers, je veux dire, aux livres de Moïse.

Dans la simplicité du début de cet historien, il lui eût fait observer je ne sçais quoi de grand, & même de divin, qui fait & enlève. Qu'on suppose Dieu nous instruisant lui-même d'une merveille qui ne l'étonne point, & au-dessus de laquelle il est, il doit naturellement parler avec cette noble simplicité par laquelle Moïse commence son histoire; elle avoit frappé Longin. Mais si c'est un homme ordinaire, il voudra s'efforcer de répondre par la magnificence de ses expressions à la grandeur de son sujet, & il ne montrera que sa foiblesse.

En faisant parcourir à son prosélyte l'ancien & le nouveau Testament, il

l'eût principalement arrêté sur le style pour lui en faire admirer les beautés, que peut-être personne n'avoit remarquées avant lui dans un si haut degré d'intelligence. Il lui eût fait sentir cette différence si étonnante entre les prophètes & les évangélistes, & qui est telle qu'on croiroit qu'ils se sont transformés les uns dans les autres. En effet, les évangélistes ont écrit comme auroient dû écrire les prophètes, & ceux-ci ont fait le rôle des premiers. Qu'on lise les évangélistes, leur narration coule paisiblement, & les passions humaines ne se font nullement sentir dans la manière dont ils parlent de leur Maître; tandis que les prophètes, qui ne voyoient Jesus-Christ qu'à travers les nuages qui le cachotent dans l'enfoncement des siècles, se livroient, par un contraste des plus frappans, aux transports de l'enthousiasme le plus impétueux, & que rien n'étoit plus vif ni plus passionné que les

portraits qu'ils traçoient du Messie. Cette manière d'écrire , si tranquille dans les évangélistes , & si animée dans les prophètes , & dès-là si peu conforme au caractère qu'ils devoient naturellement soutenir , peignoit , aux yeux de Pascal , avec des traits sensibles , la Divinité qui avoit conduit le pinceau des uns & des autres :

Mais où il devoit faire l'impression la plus profonde sur l'esprit de son profélyte , c'est en le rendant attentif aux divers traits dont les évangélistes ont fini le tableau de l'Homme-Dieu. Quelque variés qu'ils soient , & qu'ils doivent l'être , dans toute la vie d'un homme , il est à remarquer qu'il n'y en a aucun qui démente le caractère qu'ils donnent à leur héros. Soit qu'ils le représentent comme un Dieu ou comme un homme , comme législateur ou obéissant à la loi , comme réformateur & modèle du monde , comme fauteur & victime ; dans quelque

position qu'ils nous le montrent , il se soutient constamment , selon tous les attributs qu'ils lui ont appropriés , & conformément à tous les ministères dont ils l'ont revêtu. Toujours Dieu & toujours homme , on lui voit remplir l'intervalle infini qui sépare ces deux extrêmes , par des actions où percent tout à la fois , & la Divinité , & l'humanité. Jamais aucun trait de passion ne fouilla une si belle vie , jamais aucun orage n'en troubla la sérénité. Tous les mouvemens de son corps , dociles à la raison supérieure qui les gouverne , prennent un air de dignité de la substance céleste qui les produit. Ses historiens font respecter en lui l'honorable indigence , & jusques dans l'homme mourant , ils nous peignent un Dieu remuant l'univers pour prendre part à sa mort. Où les évangélistes , qu'on nous représente comme des hommes grossiers & sans lettres , avoient-ils pris l'idée d'un caractère si élevé , que la fiction

la plus hardie dans son effort sublime , n'en a jamais produit un pareil dans les écrivains les plus estimés parmi les anciens & les modernes ? Le vœu de Cicéron , par rapport à Homère : *Humana ad Deos transtulit , divina mallem ad nos* , les évangélistes l'ont rempli dans le portrait qu'ils ont fait de Jesus - Christ. S'ils ont exécuté ce que ce père de la poésie n'a pu faire , est-ce parce qu'ils étoient doués d'un génie plus élevé , ou qu'ils avoient l'ame plus grande ? Non , sans doute : mais c'est que ces hommes simples n'ont point travaillé de génie en écrivant leur histoire , ainsi qu'Homère , en composant son Iliade , & que la vérité seule des faits a produit entre leurs mains grossières le caractère d'un homme singulier & extraordinaire , auquel l'enthousiasme le plus impétueux n'a pu atteindre dans le génie du plus grand des poëtes. S'ils n'eussent travaillé sur le vrai & copié d'après la nature , nous n'au-

rions point l'évangile tel que nous le lisons , & il doit être mis au nombre des choses impossibles au moment où on ose le travestir en roman. J'en dis autant des livres de l'ancien Testament.

Or dans ces livres où le doigt de Dieu est si profondément tracé , Pascal eût montré à son profélyte l'homme créé d'abord dans l'état d'innocence & avec toutes sortes de perfections. La bonté de Dieu , ainsi justifiée à l'égard du premier homme , il lui eût associé la justice exerçant sa vengeance sur ce même homme pécheur , & punissant non-seulement en lui le plus grand de tous les crimes , mais encore dans tous ses descendans , auxquels il a passé par le plus funeste de tous les héritages. En jettant les yeux sur le tableau où est représentée la longue suite des malheurs qui , de tout temps , ont opprimé le genre humain , le profélyte s'y fût reconnu trait pour trait , tel que Pascal l'avoit d'abord peint à ses propres

yeux. Il en eût pris une nouvelle confiance dans son Maître, laquelle se feroit augmentée à proportion des grands avantages qu'il auroit trouvés dans une doctrine si étrangère pour lui, tant pour son repos que pour l'éclaircissement de ses doutes. Avec quel plaisir il feroit entré dans la carrière que Pascal lui eût ouverte, & avec quel ravissement il auroit vû développer par ce profond génie toute l'économie de la religion chrétienne, fondée d'une part sur le péché originel, & de l'autre sur le mystère, non moins incompréhensible de l'incarnation ! Aussi peu libres par rapport à ce péché, qui a souillé notre naissance, & nous a infectés dans les mouvemens de notre corps & dans toutes les puissances de notre ame, que par rapport aux moyens de guérison qui ont été choisis dans les trésors de la Providence, nous étions devenus à nous-mêmes une énigme que nous n'avons pu deviner que

par le secours de la révélation.

Du sein des ténèbres qui couvrent ces deux mystères , Pascal avoit entrepris d'élever à la religion un trône inébranlable. C'est ce qu'il exécuta en partie dans le beau discours qu'il fit un jour en présence de quelques uns de ses amis. Soit que la matière déjà si grande par elle-même agrandît encore ses idées, soit qu'il fût dans un de ces momens heureux où les plus habiles se surpassent eux-mêmes , & où les impressions se font si vives & si profondes , ils furent tellement étonnés du tableau où ce rapide génie fit entrevoir son éloquence, sa profondeur & son intelligence de ce qu'il y a de plus caché dans l'écriture , qu'ils ne doutèrent nullement qu'il ne traitât sa matière en grand , & qu'il ne le disputât aux plus illustres apologistes de la religion Chrétienne. Sa manière devoit être intéressante. Il en vouloit plus au cœur qu'à l'esprit , & c'est de la

persuasion de l'un qu'il vouloit faire dépendre la conviction de l'autre. Son éloquence devoit donc plus consister dans l'abondance des sentimens que dans la force des raisonnemens. L'expérience lui avoit appris qu'il y avoit encore plus de perversité dans le cœur que d'aveuglement dans l'esprit. Le dernier ennemi que la religion ait à combattre dans un incrédule , ce sont toujours ses passions , c'est contre elles qu'il devoit porter les plus grands coups. Au poids qu'elles ont pour nous entraîner , il devoit opposer le contrepoids d'un intérêt mieux entendu dans l'accomplissement de tous les devoirs que prescrit la religion , & celui des maux physiques & moraux qu'attire sur les coupables l'infraction des loix de la nature. Qui sçait à quel degré l'éloquence se seroit élevée dans un génie comme Pascal , qui avoit fait une étude si profonde de l'homme , qu'on peut dire que de tous ceux qui

ont méprisé l'homme , personne n'a poussé si loin son imbécillité , sa corruption , ses ténèbres , comme parmi ceux qui l'ont le plus relevé , personne n'a porté si haut sa grandeur & ses avantages ?

Il en est , Monsieur , de l'homme que Pascal a si bien décrit , à peu-près comme du globe que nous habitons. Il y a eu dans l'un & dans l'autre des révolutions ; ou plutôt les révolutions dans le moral ont entraîné les révolutions dans le physique. De la même façon que la vérité du Déluge se prouve par les tristes changemens qu'il a introduits dans la nature (a) , la dégradation arrivée dans

(a) Ces faits ou phénomènes qui le supposent comme leur unique cause , sont d'une part la durée continuelle du printemps qui rendoit toute la nature si vive & si animée , l'air pur & ferein ne se couvrant jamais alors de nuages ; & de l'autre la longue vie des premiers hommes , qui vivoient mille de nos années. La tradition de ces deux faits nous est attestée par les témoignages de Manethon , de Berosé , de Mochus , de Sanchoniaton ,

la nature de l'homme se démontre par la concupiscence effrénée qui n'a point

d'Hésiode , d'Hécatée , d'Hellanicus , d'Acusillanus , d'Ephorus , de Nicolas de Damas , &c. Cette nuée de témoignages donne droit d'en conclurre , qu'il y a eu un temps , où la terre balancée par son propre poids , décrivoit autour du soleil son orbite , sans pancher son axe d'un côté plus que de l'autre sur le plan de cette orbite. Cette dispositioun constante de son axe ne pouvoit manquer d'influer sur la vie des hommes qu'elle rendoit plus longue. Des jours purs & fereins se levoient sur leurs têtes , & sembloient ne se reproduire que pour leur annoncer une espèce d'immortalité. Un printemps éternel régnoit alors , & embellissoit la terre ; toute la nature étoit riante ; l'air étoit parfumé des odeurs les plus suaves ; l'arc-en ciel ne se monroit point aux hommes , faute d'un nuage transparent , où les rayons du soleil opposé vinssent imprimer mille couleurs diverses.

Mais quelle secouffe terrible a pu dans la suite des temps ébranler le globe jusques dans ses fondemens , & faire changer son centre de gravité ? De quelque manière qu'on explique ce grand changement arrivé dans la nature , une chose du moins qu'on peut afsûter , c'est qu'il n'est point possible par l'action des causes naturelles. On ne peut s'empêcher de reconnoître la main de Dieu même qui l'a opéré par le moyen du déluge , dont il a fait servir les eaux à nettoyer la terre de cette corruption générale dont les hommes l'avoient souillée. Le déluge ne peut donc avoir été produit que par la volonté im-

Dieu

Dieu pour auteur. Quand vous prétendez en faire l'ouvrage de nos Institutions sociales , & non celui d'un péché héréditaire ; il me semble voir Whiston & Burnet aimant mieux recourir à des systèmes chimériques , pour assigner au déluge une cause purement physique , que le reconnoître produit par la volonté immédiate de Dieu. Permettez - moi d'emprunter ici un peu le langage des Théologiens , j'en ai besoin pour mettre plus d'exactitude dans les raisonnemens philosophiques , que vous avez droit d'attendre d'un homme qui combat en vous un philosophe.

niédiate du Tout-puissant. Ainsi l'hypothèse de Whiston, qui le premier a entrepris d'expliquer à l'aide d'un calcul mathématique , par la queue d'une comète composée de vapeurs aqueuses , tous les changemens qui sont arrivés au globe terrestre , est plus spécieuse que solide. On peut faire le même reproche au Dr. Burnet , qui pour expliquer le déluge , fait dessécher par les ardeurs brûlantes du soleil la croute limoneuse de la terre , & la fait tomber par morceaux dans l'abîme d'eaux qu'elle contient.

Les Théologiens distinguent trois fortes d'états dans lesquels l'homme a pu se trouver. Le premier est l'état d'innocence , le second celui de la nature pure , le troisième celui de la nature corrompue.

Le premier est un état surnaturel , dans lequel Dieu élèveroit jusqu'au rang & à la dignité de son fils adoptif, l'homme que sa nature rabaisse devant lui à l'état d'esclave. Les droits annexés à ce nom auguste , supposeroient en lui l'infusion d'une grace sanctifiante , qui , en le portant beaucoup au-dessus de sa condition ; rendroit son culte surnaturel , imprimeroit à tous les exercices de sa religion un caractère divin , & proportionneroit ses mérites à une récompense d'un ordre supérieur , c'est-à-dire , à la vision intuitive de Dieu. Cet état seroit encore ennobli par le précieux privilège d'être soustrait aux souffrances & à la nécessité de mourir.

Le second est un état où l'homme ,

sans être élevé à un ordre surnaturel, & supérieur à ce qu'exige sa création, ne seroit pas moins obligé, en qualité de créature intelligente & libre, d'honorer Dieu par l'exercice d'une religion digne de lui, quoique naturelle, & où, selon qu'il useroit bien ou mal de sa liberté & de ses graces, il seroit récompensé ou puni. Comme dans cet état il ne seroit pas élevé au-dessus de sa condition, il ne seroit point exempt des misères & des accidens de la vie, des infirmités & des maladies, de la vieillesse & de la mort, tristes appanages de l'humanité.

Le troisième est un état dans lequel l'homme naîtroit pécheur, & dans la privation de tous les avantages surnaturels, dont le premier homme auroit été dépouillé pour sa rébellion. Dans cet état l'homme seroit dégradé même au-dessous de la condition naturelle d'un pur homme.

Il y a entre le premier & le troisième état un rapport si essentiel, que, s'il étoit une fois démontré que nous naissons aujourd'hui corrompus, dès-lors il seroit évident que l'état d'innocence, qui est l'objet de notre foi, & qui n'a été que momentané, a été l'état primitif du premier des hommes. Quant à vous, Monsieur, qui rejettez avec les Pélagiens & les Sociniens le troisième état, vous devez conséquemment croire que le premier n'a point existé, & embrasser avec eux le second, sçavoir celui de pure nature. A Dieu ne plaise que je m'élève contre la possibilité de cet état. Ne fais-je pas que la contradictoire de cette proposition a été condamnée dans Baius par les Papes Pie V, Grégoire XIII, & Urbain VIII? Ne fais-je pas que, sous le prétexte d'honorer la nature humaine dans le premier homme, on a beaucoup rabaisé la grace, en prétendant qu'elle lui étoit due à titre d'intégrité, comme

une suite naturelle de sa création ? Ne fais-je pas que pour réparer cet outrage , on l'a refusée depuis à certains justes qui n'étoient point prédestinés , quoiqu'on avouât qu'elle leur étoit absolument nécessaire pour persévérer dans la justice ?

Avec un cœur plus pur & plus sain , nous serions en état de nous élever jusqu'à l'état de la nature innocente. Des hommes d'une sagesse inaltérable , d'une constante égalité , d'une impassibilité parfaite ; quel spectacle pour des yeux accoutumés au jeu des passions , aux combats qu'elles se livrent dans nous-mêmes , aux ravages qu'elles causent , aux vertus qu'elles étouffent dans leur germe , aux crimes qu'elles font éclore du fond même d'un naturel heureux ! Si l'homme innocent n'a pas dû être assujetti à ces passions qui portent le trouble dans la raison , à ces passions *repoussantes & cruelles* que vous regardez comme le

fruit de nos institutions, telles, par exemple, que l'envie, la convoitise, la haine, l'insensibilité; au moins a-t'il dû l'être aux *passions attirantes & douces* qui plaisent naturellement aux hommes, & que vous appelez du nom de bonté, d'humanité, de commisération, de bienfaisance. Comme ornemens de la nature humaine, elles ne devoient pas manquer à celui que le Créateur avoit destiné à l'honorer. Il devoit aussi, parce qu'il étoit homme, être sujet aux appétits du corps, & aux premières impressions des objets sensibles, qui d'eux-mêmes ne tendent qu'à la conservation & au bien de la nature.

Mais le sixième sens, c'est - à - dire, celui qui porte l'homme à la propagation de son espèce, & qui lui donne le sentiment de la volupté dans le plus haut degré, devoit-il comme les autres cinq sens exercer son empire sur l'homme innocent? C'est ici que j'ai besoin, sur-

tout dans une langue comme la nôtre , qui , grace à la corruption de nos mœurs , est devenue la moins chaste de toutes les langues , de la plus grande circonspection pour ne réveiller dans l'imagination que des idées philosophiques. Pour ne point m'égarer dans une question où il est si aisé de blesser la foi , je m'appuie sur une de ces autorités respectables pour les théologiens , parce que l'Eglise en les adoptant les a canonisées.

Saint Augustin forme quatre hypothèses sur cette question , sçavoir si la volupté charnelle a pu faire sentir ses aiguillons dans le paradis terrestre. (a)

(a) *Procul dubio , aut quotiescumque libuisset , toties concubuissent ; aut frenarent libidinem , quando concubitus necessarius non fuisset ; aut tunc ad nutum voluntatis libido consurgeret , quando esse concubitum necessarium casta prudentia præsensisset ; aut nullâ ibi omnino existente libidine , ut cætera membra quæque ad opera sua , sic ad opus proprium etiam genitalia jussis volentium sine ullâ difficultate servissent. Horum quatuor quod vultis eligite. Sed puto quod duo priora respuetis , ubi*

« Ou les hommes , dit ce saint Doc-
 » teur , auroient eu cette volupté à leur

*libidini aut servitur aut repugnatur. Namque illud pri-
 mum tam præclara honestas ; hoc autem secundum tam
 magna felicitas non vult. Absit enim , ut tantæ illius
 beatitudinis decus , aut præcedentem semper sequendo li-
 bidinem ageret turpissimam servitutem , aut ei resistendo
 non haberet plenissimam pacem : absit , inquam , ut carnis
 concupiscentiam non opportunè ad generandum , sed inor-
 dinatâ commotione surgentem , aut illi menti placeret
 consentiendo satiare , aut illi quieti necesse esset dissen-
 tiendo cohibere.*

*Duarum verò reliquarum quamlibet elegeritis , non
 est adversus vos ullâ contentione laborandum. Etsi enim
 quartam nolueritis eligere , ubi est omnium obedientium
 membrorum sine ullâ libidine sumpta tranquillitas , quo-
 niam jam vos ei fecit vestrarum disputationum impetus
 inimicos : illud vobis saltem placebit , quod tertio loco
 posuimus , ut illa carnalis concupiscentia , cujus motus ad
 postremam , quæ vos multum delectat , pervenit volupta-
 tem , nunquam in paradiso , nisi cum ad gignendum esset
 necessaria , ad voluntatis nutum exurgeret. Hanc si pla-
 cet vobis in paradiso collocare , & per talem concupis-
 centiam carnis , quæ nec præveniret , nec tardaret , nec
 excederet imperium voluntatis , vobis videtur in illâ feli-
 citate filios potuisse generari , non repugnamus. Ad hoc
 enim quod agimus , sufficit nobis quia nunc talis in homi-
 nibus non est , qualem in illius felicitatis loco esse potuisse
 conceditis. Qualis quippe nunc sit , profectò omnium sen-*

» disposition , toutes les fois qu'ils se
 » feroient occupés du soin d'éterniser
 » l'espèce ; ou bien ils l'auroient répri-
 » mée dans les cas où ils se feroient
 » abstenus de l'acte pour lequel elle eût
 » été nécessaire ; ou elle se feroit éveil-
 » lée , au commandement de la volon-
 » té , dans les circonstances où une sainte
 » & chaste prudence l'auroit fait servir
 » aux vénérables ouvrages de la nature
 » dans son action la plus importante ;
 » ou enfin les organes propres à la géné-
 » ration , sans être excités par aucune
 » volupté , auroient , à la manière des

sus mortalium , est cum verecundiâ , confitetur : quia & castos etiam nolentes ; eamque temperantiâ castigantes , inquietudine inordinatâ importunâque sollicitat , & plerumque sese volentibus subtrahit , nolentibus ingerit : ut nihil aliud inobedienciâ suâ , quàm illius priscae inobedienciâ pœnam se esse testetur. Unde meritò de illâ & tunc primi homines , quando pudenda texerunt , & nunc qui se utcumque hominem esse considerat , omnis pudens impudensque confunditur , absit ut de opere Dei , sed de pœnâ primi veterisque peccati. (Contra duas Epist. Petag. Lib. I. cap. XVII. pag. 426.)

» autres membres qui sont dociles aux
» ordres de la volonté, rempli leurs
» fonctions naturelles. Choisissez, ô
» Pélagiens, celle de ces quatre hypo-
» thèses qui vous plaira le plus. Mais
» je me persuade que vous rejetterez
» les deux premières; parce qu'on y
» est, ou esclave de la cupidité qui
» tyrannise, ou obligé de lutter contre
» ses attraits impérieux. La première
» des deux fouilleroit le tableau d'un
» état si pur & si saint; & la seconde
» ne pourroit se concilier avec le bon-
» heur qui devoit en faire un des plus
» beaux ornemens. A Dieu ne plaise
» que l'homme, constitué dans l'état
» honorable qui faisoit sa félicité, n'eût
» pu secouer le joug honteux d'une
» volupté qui l'auroit asservi, ou qu'il
» lui en eût coûté sa tranquillité pour
» la combattre & lui résister: à Dieu
» ne plaise, encore une fois, qu'il eût
» été dans la cruelle alternative de ne

» pouvoir faire taire la concupiscence
 » qu'en obéissant aveuglément à ses
 » mouvemens défordonnés dans le saint
 » acte du mariage , ni acheter un mo-
 » ment de répit que par mille combats
 » qui épuisent les forces.

« Quant aux dernières hypothèses ,
 » je n'aurai point de dispute avec vous
 » pour le choix que vous ferez. Car ,
 » quoique je prévôye que vous n'adop-
 » terez pas la quatrième , qui vous est
 » d'autant plus odieuse , que c'est con-
 » tre elle que vous avez fait les plus
 » grands efforts , & qu'elle suppose ,
 » sans le moindre soufflé de volupté ,
 » des mouvemens bien ordonnés dans
 » l'économie animale ; vous aurez au
 » moins la complaisance de vous déclai-
 » rer pour la troisième , & de n'admet-
 » tre dans le paradis d'autres effets de
 » cette volupté qui vous charme si fort ,
 » que ceux que la volonté aura pro-
 » duits elle-même pour féconder les

» fins de la nature dans la génération.
» Que si vous voulez enfin la placer
» dans ce lieu de délices , & la faire
» concourir à la propagation de l'espèce;
» pourvû qu'elle ne prévienne point la
» volonté, qu'elle se réprime elle-même
» aux ordres de cette faculté , & que
» ces ordres lui servent de frein , nous
» n'aurons point sur cela de contesta-
» tion. Car pour le dessein que nous
» nous proposons , il suffit que vous
» nous accordiez que la concupiscence
» qui regne aujourd'hui , n'est pas la
» même que nous consentons que vous
» introduisiez dans le paradis terrestre.
» Sur les pas de celle-ci marche la honte,
» trop sensible pour pouvoir être mé-
» connue par les mortels : aux mouve-
» mens défordonnés & aux clameurs
» importunes par lesquels elle sollicite
» les cœurs chastes , & travaille à les
» débaucher au sein même de la conti-
» nence ; aux efforts impuissans que font

» les uns pour être blessés de ses traits ,
» & les autres pour leur échapper , il est
» aisé de voir qu'elle ne laisse par-tout
» sur ses traces que des vestiges de la
» première désobéissance. Elle manifesta
» la honte de nos premiers parens ,
» quand elle les força à couvrir leur
» nudité ; & aujourd'hui elle pénètre
» de confusion tous les hommes qu'elle
» fait rougir , non de l'ouvrage de Dieu,
» mais du désordre qui s'y est joint , &
» qui est une peine du péché originel ».

Voyons maintenant ce que nous pouvons adapter de ces idées à l'état de pure nature , & laissons à l'écart les peines , les misères , les infirmités & la mortalité de la nature , qui sont les appanages de cet état. Toutes ces choses pouvant servir d'exercice à la vertu , on conçoit qu'elles ont pu être naturelles à l'homme qui n'auroit point été élevé par une faveur gratuite au-dessus de sa condition. Une question plus importante divise ici

les Théologiens, & les tient en suspens. Les combats de la cupidité & l'importunité des passions, à les prendre en eux-mêmes, & sans égard à leurs rapports, ne feroient-ils les peines du péché que parce qu'ils en feroient les funestes suites? ou plutôt l'homme auroit-il pu être créé dans cette humiliante condition de la nature, sans avoir lieu de se plaindre de son créateur? Suivant le parti qu'on embrasse, la preuve qui se tire des contrariétés qui sont dans l'homme, devient décisive ou non pour l'existence du péché originel. Quant à moi, je suis si blessé de voir la concupiscence se mêler nécessairement dans l'ouvrage de Dieu, & pervertir l'usage des facultés qui avoient été accordées à l'homme pour une fin bien différente, que je ne puis croire qu'elle résulte naturellement de l'union de l'esprit & de la matière qui produisent notre composé. Plus je réfléchis sur la noblesse de l'homme, moins je con-

çois que l'Être suprême , qui a voulu faire en tout honneur à l'espèce humaine, n'ait pas subordonné dans lui les sensations à la raison , afin qu'il fût libre , & se commandât à lui-même. Telle est son excellence dans ses rapports avec la bête, que , selon l'expression de S. Augustin , dans son traité du péché originel contre Pélage & Cœlestius , ce qui fait une perfection dans la nature de la bête , est précisément ce qui fait un vice dans celle de l'homme. *

Comme ce n'est qu'en comparant que nous pouvons juger , & que , s'il n'existoit point d'animaux , la nature de l'homme seroit encore plus incompréhensible , rien n'empêche que nous ne nous servions de cette voie de comparaison , si propre à nous en faire sentir toutes les ressemblances , rapprocher les différences , & de la réunion de ces

* *Tantæ namque excellentiæ est in comparatione pecoris homo , ut vitium hominis natura sit pecoris.*

combinaisons tirer assez de lumières, pour nous démontrer la différence essentielle & infinie qui doit se trouver entr'eux & nous, & en même temps nous assûrer de ce que nous avons de commun avec eux.

L'économie animale est à-peu-près la même, pour la forme, dans l'homme & dans l'animal; & s'il y a quelque différence, elle vient moins de la nature de la chose que de sa perfection, qui est plus grande dans l'homme, au moins quant à l'enveloppe, dont la partie intérieure est revêtue, & qui se trouve composée de membres & de divers sens. C'est par ces sens & par ces membres que la vie animale se manifeste, & elle est d'autant plus complète, & l'animal plus parfait, que l'enveloppe contient plus de sens, de membres & d'autres parties extérieures. C'est aux extrêmités de cette enveloppe que se trouvent, ainsi que
l'a

l'a observé l'illustre auteur de l'histoire naturelle, les plus grandes différences entre le corps de l'homme & celui de l'animal. Mais parce que l'organisation & la conformation des sens, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, sont semblables dans l'animal & dans l'homme, s'obstinera-t-on toujours à ne les séparer que par une nuance, dépendante d'un peu plus ou d'un peu moins de perfection dans les organes? Et parce que les plaisirs attachés aux sens sont une perfection dans la nature des bêtes; les croira-t-on aussi naturels & aussi légitimes dans l'homme, lors même que la raison les contrariera? La raison, par où l'homme se distingue si fort de la brute, ne permet pas de fonder à cet égard aucune analogie entre deux êtres si dissimilables.

Le défaut de raison n'a pu être suppléé dans les animaux que par un instinct d'autant plus parfait, qu'il est plus

difficile de la remplacer. Aussi la nature s'est-elle montrée tout-à-fait libérale de ce côté-là, en leur accordant à un plus haut degré d'excellence les sens relatifs à l'appétit. Comme ils n'ont qu'un moyen d'avoir du plaisir, qui est d'exercer leur sentiment pour le satisfaire, il n'est pas étonnant qu'ils aient été mieux partagés que l'homme par rapport au goût & à l'odorat. Mais en revanche l'homme, qui doit plus connoître qu'appéter, possède à un plus haut degré d'excellence les sens relatifs à la pensée & à la connoissance. Les degrés d'excellence des sens suivent dans l'animal un autre ordre que dans l'homme. « Dans l'homme, le premier des » sens pour l'excellence est le toucher, » & l'odorat est le dernier ; cette différence est relative à la nature de l'un » & de l'autre. Le sens de la vue ne » peut avoir de sûreté, & ne peut servir à la connoissance que par le secours

» du toucher ; aussi le sens de la vue
 » est-il plus imparfait , ou plutôt ac-
 » quiert-il moins de perfection dans l'a-
 » nimal que dans l'homme. L'oreille ,
 » quoique peut-être aussi-bien confor-
 » mée dans l'animal que dans l'homme ,
 » lui est cependant beaucoup moins
 » utile par le défaut de la parole , qui ,
 » dans l'homme , est une dépendance
 » du sens de l'ouïe , un organe de com-
 » munication ; organe qui rend ce sens
 » actif , au lieu que dans l'animal l'ouïe
 » est un sens presque entièrement passif.
 » L'homme a donc le toucher , l'œil &
 » l'oreille plus parfaits , & l'odorat plus
 » imparfait que l'animal ; & comme le
 » goût est un odorat intérieur , & qu'il
 » est encore plus relatif à l'appétit qu'au-
 » cun des autres sens , on peut croire
 » que l'animal a aussi ce sens plus sûr ,
 » & peut-être plus exquis que l'hom-
 » me. » (*Hist. Natur. Discours sur la
 nature des animaux.*)

Par cela même que l'excellence des sens & la perfection même qu'on peut leur donner , n'ont des effets bien sensibles que dans l'animal , il est prouvé qu'ils sont en lui le principe de la détermination du mouvement & de toutes les actions , au lieu que dans l'homme ils n'en sont que le moyen ou la cause secondaire. Ainsi les sens qui sont tout dans l'animal , ne sont dans l'homme que ce que le sens supérieur qui réside dans l'entendement , n'empêche pas ; ils sont aussi ce que le sens supérieur ordonne. Notre propre constitution nous conduit donc à cette importante vérité , qu'il ne doit s'élever aucun mouvement dans nos sens qui ne soit ordonné par l'esprit , parce qu'il doit commander dans nous mêmes , ainsi que Dieu commande dans l'univers. S'il est manifestement contre la loi de nature , comme vous le dites quelque part , qu'un enfant commande à un vieillard , qu'un imbécile

conduise un sage , ne l'est-il pas autant que les sens exercent leur empire sur l'ame, & que la chair domine sur l'esprit? Or ce que vous blâmez dans les institutions humaines , l'approuveriez - vous, Monsieur , dans l'institution divine ?

Je crois pouvoir maintenant conclure , que l'homme possible dans l'état de pure nature eût tenu un juste milieu entre l'homme doué de la justice originelle , & l'homme actuellement plongé dans l'état de la nature corrompue. Il eût eu de commun avec le premier, de n'éprouver dans lui-même d'autre délectation charnelle que celle que sa volonté auroit excitée , pour la faire servir aux fins de la génération ; de sorte que cette délectation , pour naître , n'auroit jamais prévenu , mais toujours attendu le consentement de la volonté. C'est la troisième hypothèse que S. Augustin proposoit aux Pélagiens comme conforme à la dignité de l'hom-

me , placé dans le paradis terrestre. Mais il auroit partagé avec le second les misères & les infirmités qui sont une suite de l'altération nécessaire , qui , par laps de temps , doit arriver dans l'économie animale.

Quoique son esprit eût été éclairé de lumières moins pures que le premier homme , parce qu'il n'auroit point eu des connoissances infuses & gratuites , privilèges singuliers de l'état d'innocence ; cependant , comme il auroit eu celles qui sont propres à une nature saine , son ame n'eût point été enveloppée des épaisses & dangereuses ténèbres , qui sont aujourd'hui le triste appanage de l'homme tombé. A Dieu ne plaise que je prétende que l'influence de la tache originelle , en affoiblissant l'entendement & jettant un nuage sur ses lumières , ait été jusqu'à détruire en lui sa droiture naturelle. Je pense au contraire avec Sénèque , que *la nature*

(a) a mis devant nos yeux, ou du moins fort près de nous, tout ce qui tend à nous rendre plus gens de bien & plus heureux. Si l'entendement de l'homme, quoiqu'obscurci par les vapeurs qu'exhalent les passions, n'étoit pas naturellement droit, comme le prétendent quelques théologiens outrés, dans le dessein de relever la grace qui doit l'éclairer, il s'ensuivroit que tout le bel édifice de leur systême s'écrouleroit infailliblement, étant privé de ce premier fondement de toute vérité. Et, en effet, que deviendroient toutes nos connoissances? Que deviendroit la religion même, quelque respectable & quelque sacrée qu'elle soit? Un Pyrrhonisme général s'introduiroit par-tout, & banniroit de nos connoissances, non-seulement

(a) *Quidquid nos meliores beatosque facturum est, aut in aperto, aut in proximo posuit natura.* De Benef. lib. VII. Cap. I.

toute certitude & toute évidence, mais encore toute possibilité d'y jamais parvenir. Les premiers principes de tout ce que nous sçavons, les axiomes les plus indubitables, en prendroient un caractère d'incertitude. Car enfin, pour me mettre au-dessus de tout ce qu'on pourroit me dire, je n'aurois qu'à me rejeter sur la dépravation de mon entendement, qui me les représente bien comme très-vrais, mais dont je dois me défier, parce qu'il peut se tromper. Dire que ce n'est qu'en fait de religion que l'entendement est sans droiture, c'est reculer la difficulté sans la résoudre; c'est mettre le comble à l'embaras. Je serois toujours en droit de demander pourquoi ma raison m'abandonne & me devient précisément inutile dans la recherche d'une matière qui m'importe le plus à sçavoir. Recourir à la perversité du cœur humain, c'est ferrer de plus en plus le nœud qu'on

voudroit dénouer. Car, encore une fois, par où pourrai-je apprendre, si ce n'est par la foible & tremblante lumière de ma raison, que la perversité de mon cœur ne lui a point donné le change par de fausses lueurs qui la fascinent & lui présentent les objets sous une forme qu'ils n'ont point? Il est aisé de voir que tout ce raisonnement formeroit un cercle qui nous envelopperoit dans un labyrinthe, d'où il seroit impossible de sortir. D'ailleurs, dans l'ordre des facultés, c'est la volonté qui est subordonnée à l'entendement, & si celui-ci se laisse conduire par elle, c'est un désordre qu'on doit imputer à l'ame, qui fait de ses facultés un abus qu'elle pourroit empêcher. Avant que la foi, qui est une espèce de sixième sens que le Créateur accorde ou refuse à son gré, ouvre notre cœur aux vérités sublimes de la religion, qui, selon que l'a remarqué Pascal, sont plus faites pour

être senties que pour être comprises, il est nécessaire que la philosophie discute les motifs de notre croyance. Comme la foi s'appuye sur l'histoire, ses monumens divins exigent qu'on leur applique, avec d'autant plus de sévérité, les règles de critique qu'on employe pour tous les faits, que sa base doit avoir un degré d'étendue & de force, proportionné à l'importance & à la sublimité de l'objet. Ainsi la foi rentre dans le domaine de la philosophie; mais c'est pour jouir d'un triomphe plus assuré. Or comment en jouira-t-elle, si l'entendement manque d'une rectitude naturelle? Nous voilà donc sans boussole livrés à la merci du vent & des vagues, & flottant éternellement dans une mer d'incertitudes & de doutes sans aucune espérance de jamais en pouvoir gagner les bords.

Le christianisme n'eût pas commencé plutôt à devenir la religion dominante

de l'empire , que , pour en mieux conf-
tater la vérité , on le mit en regard avec
le paganisme. Tous les tableaux qu'on
traça de ce dernier , eurent pour objet
de démontrer combien le christianisme
est , ou raisonnable , ou nécessaire. Dans
les tableaux du premier ordre , on re-
présenta l'antiquité comme parfaitement
instruite de toutes les vérités fondamen-
tales qui concernent la nature de Dieu
& celle de l'ame. Les esprits forts adop-
tèrent d'abord cette idée , & ils s'en fer-
virent avec avantage pour insinuer que
le christianisme n'étoit pas nécessaire.
Forts d'un aveu si imprudent , ils eu-
rent l'avantage sur leurs adversaires.
Tindale , cet homme si célèbre par
son impiété , tourna adroitement con-
tre la révélation même , les éloges ou-
trés que le docteur Clarcke prodiguoit
à la raison.

Dans les tableaux du second ordre ,
on a cherché à défigurer cette antiquité ,

peinte dans ceux du premier ordre avec les couleurs les plus brillantes. On l'a fait envifager , non - feulement comme connoiffant peu les premiers principes de la religion & de la morale , mais encore comme incapable de les connoître , tant la raifon qui la guidoit , étoit elle-même foible , aveugle , & par conféquent hors d'état de faire aucune découverte fur ces matières. Dès-lors on n'a plus vu dans l'homme que les effets du péché originel , fans faire attention aux dons du Créateur. Sa lumière a été travestie en ténèbres. Loin qu'on ait fait honneur à fa raifon des connoiffances qu'il a pu fe procurer fur la religion naturelle , on ne les a regardées que comme des étincelles mourantes de la tradition primitive. Ainfi , à force de décrifier la raifon humaine , on eft parvenu à décréditer le témoignage qu'elle peut rendre à la vérité & à la divinité de la religion chrétienne.

Voici donc ce qui a résulté de ces conflits : c'est qu'en combattant pour montrer combien le Christianisme est ou raisonnable , ou nécessaire , on a en général établi l'un de ces deux points sur la destruction de l'autre. Cependant c'est de la réunion de ces deux avantages que se forme la vérité du Christianisme. Conservons à la raison naturelle ses prérogatives , elle est assez éclairée pour connoître la vérité , & juger de la liaison des conséquences , lorsqu'on les lui propose : mais elle n'est pas toujours assez forte pour en découvrir elle-même la source , & en tracer le cours. Il a été nécessaire que la révélation vînt dessiller nos yeux sur une infinité d'erreurs & briser le talisman qui nous y tenoit attachés. Les principes de la religion naturelle nous paroissent , il est vrai , des découvertes de la simple & pure raison , parce qu'en effet la raison les avoue ; mais si le flambeau de la ré-

vélacion n'avoit pas brillé à nos yeux , ils feroient encore cachés en partie pour nous.

Les écrivains modernes , qui , sous le titre de principes de la religion naturelle , publient d'excellens traités de morale , tels que vous , Monsieur , par exemple , & qui cependant osent lever un front téméraire contre la religion révélée : ces écrivains , dis-je , ont eu un aide qu'ils n'avoient pas , & dont peut-être même ils ne s'apperçoivent point. Ils s'arment contre la révélation des secours qu'elle leur donne. Cependant c'est à elle seule qu'on doit attribuer la différence qui se trouve entre la perfection de ces prétendues productions de la simple raison , & l'imperfection des productions réelles des anciens les plus sçavans & les plus spirituels. Platon , Aristote , Cicéron , ces grands hommes de l'antiquité , auroient-ils donc eu moins de talens naturels que Toland , Afsil & Tindale , qui

l'emportent aujourd'hui sur eux pour la pureté de la morale? C'est pourtant un aveu que , malgré le respect dû à l'antiquité , nous arrachent ces hommes que Swift regardoit comme d'aussi misérables écrivains qu'ils étoient mauvais protestans. « Auroit-on jamais soupçonné , » dit notre doyen dans son chef-d'œuvre » de plaisanterie , qu'Asgil fût un beau » génie , & Toland un philosophe , si la » religion , ce sujet inépuisable , ne les » avoit pourvus abondamment d'esprit » & de syllogismes? Quel autre sujet » renfermé dans les bornes de la nature » & de l'art , auroit été capable de » procurer à Tindale le nom d'auteur » profond , & de le faire lire? Si cent » plumes de cette force avoient été employées pour la défense du christianisme , elles auroient été d'abord livrées à un oubli éternel. »

Quand je considère d'un côté dans les ouvrages des anciens toutes les beautés

de style unies à la beauté des idées ; la profondeur des pensées jointe à la manière heureuse de les exprimer ; la fraîcheur & la force du coloris animant les grandes images dont ils ont enrichi leurs productions ; quand je pénètre toutes mes facultés du génie qui a présidé à la composition de l'Iliade & de l'Enéide , & que j'admire dans l'un la magnificence des tableaux poétiques , & dans l'autre le pathétique des sentimens ; quand je m'élève avec Platon aux régions du monde intellectuel , dont la contemplation fait les délices du sage , ou qu'avec Tacite je descends dans le plus profond de mon être pour en sonder tous les plis & replis ; quand mon ame semble s'échauffer à la lecture de Démosthène , & s'aggrandir , en quelque sorte , par l'éloquence de Cicéron , moins rapide que celle de l'orateur Grec , mais plus fleurie & plus ondoyante ; quel doit être mon étonnement

ment, quand je vois d'un autre côté dans les ouvrages immortels de ces demi-dieux de la terre, si l'on peut parler ainsi, l'ignorance la plus profonde sur la nature de Dieu & sur celle de l'homme ? Si ce n'est pas le péché originel, qui, sur ces deux objets importans, a épaisi les ténèbres de notre entendement, tandis qu'il nous a laissé toutes nos lumières naturelles, soit pour polir notre esprit par la culture des beaux-arts, ou le perfectionner dans les vérités arides & spéculatives des sciences humaines ; quelle autre cause me donnerez-vous, Monsieur, d'un phénomène si étrange ? Si d'un côté notre esprit a été aveuglé dans la connoissance qu'il devoit avoir de ses rapports avec Dieu & avec lui-même, il s'est éclairé de l'autre par les passions qui sont devenues plus actives par la concupiscence. En entretenant une perpétuelle fermentation dans nos idées, elles ont fécondé

en nous ces mêmes idées, & donné naissance à tous ces chef-d'œuvres qui ont illustré les quatre beaux siècles de la littérature. Ainsi que l'homme, dans l'état présent, fait servir à la production de son semblable, qui est le vœu de la nature, la concupiscence, mere des voluptés ; il fait également un usage légitime des passions qui ont leur racine dans cette source impure, soit pour écrire des choses instructives ou s'honorer par des actions utiles à la patrie.

Plus les monumens de l'esprit humain sont flatteurs pour l'homme, dont ils étendent la puissance & dont ils aggrandissent, en quelque manière, la raison ; plus il se doit sentir humilié de ne se voir grand que dans ce qui n'est pas lui, & d'avoir seulement augmenté l'étendue extérieure de son être. Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire des erreurs de l'esprit humain dans ce qui

concerne l'homme, sa nature, ses de-
voirs & sa fin. Elle trouvera mieux sa
place dans la lettre où j'établirai la né-
cessité de la révélation contre l'insuffi-
sance du théisme. Il me suffit pour le
présent, que le contraste frappant de nos
lumières sur ce qui n'est pas nous, avec
la stupidité étonnante de notre esprit
à l'égard de ce qui nous intéresse le
plus, ne puisse avoir sa raison suffisante
que dans l'abîme du péché originel. Je
n'ai pas besoin de supposer dans l'es-
prit de l'homme d'autres ténèbres, pour
que mon raisonnement soit victorieux.
Plus même il sera pénétrant dans toutes
les sciences qui ne sont pas celle de
l'homme, plus il sera incompréhensible
qu'il se soit si fort méconnu, & par
conséquent plus il sera facile d'apperce-
voir où le nœud de notre condition
prend ses retours & ses plis.

» La guerre intérieure de la raison
» contre les passions, a fait que ceux qui

» ont voulu avoir la paix se sont partagés
 » en deux sectes. Les uns ont voulu re-
 » noncer aux passions & devenir dieux,
 » les autres ont voulu renoncer à la raison
 » & devenir bêtes. Mais ils ne l'ont pas
 » pu ni les uns ni les autres, & la raison
 » demeure toujours, qui accuse la bassesse
 » & l'injustice des passions, & trouble le
 » repos de ceux qui s'y abandonnent;
 » & les passions sont toujours vivan-
 » tes dans ceux même qui veulent y
 » renoncer. (*Pascal art. XXI.*)

Ces philosophes sont, d'une part, les Stoï-
 ciens, & de l'autre les Epicuriens. Le dé-
 faut des uns & des autres a été de séparer
 dans l'homme ce qu'ils auroient dû réu-
 nir. L'homme leur a échappé, parce
 que, se jettant tout entiers d'un côté,
 ils n'ont pas sçu se tenir au milieu des
 deux extrêmes, afin d'y contrepeser son
 excellence par sa corruption, sa gran-
 deur par sa bassesse, son bonheur par
 sa misère. Qu'est-il arrivé de ces spé-

culations philosophiques ? Que les uns, ne jugeant de l'homme que par les sentimens de grandeur qu'ils éprouvoient, ont cru devoir honorer en eux-mêmes la nature humaine en s'égalant aux dieux, tant pour la sagesse que pour l'impassibilité : * que les autres, voyant la vanité de cette prétention orgueilleuse, se sont jettés dans l'autre précipice, en faisant descendre l'homme jusqu'au rang des bêtes, & en le plongeant dans les plaisirs des sens, qui sont le partage des animaux. Ainsi corrompu par les uns & par les autres, l'homme n'a jamais pu guérir une passion que par l'autre, étant alternativement le jouet de l'orgueil & l'esclave de la cupidité. Or ce n'est pas là le véritable état de l'homme.

Les efforts du Stoïcien pour exalter sa nature, étoient des *mouvemens fiévreux*,

* On sçait que le sage des Stoïciens, s'élevant au-dessus de son corps, ne souffroit point, ou du moins ils vouloient se le persuader à eux-mêmes.

comme le dit Pascal , *que la santé ne peut imiter*. La forte d'enthousiasme dont il se pénéroit pour la vertu , (si pourtant la vertu est compatible avec l'orgueil , & si l'enflure peut passer pour une véritable grandeur) lui faisoit souvent dire & faire de grandes choses. Combien cette secte n'en a-t-elle pas imposé aux plus grands hommes par le faste de sa vertu ! L'illustre Montesquieu n'a-t'il pas dit dans son *Esprit des Loix* , *que , s'il pouvoit un moment cesser de penser en Chrétien , il mettroit la destruction de la secte de Zénon au nombre des malheurs du genre humain ?* N'a-t'il pas donné cet éloge à ses sectateurs , *qu'occupés à travailler au bonheur des hommes , & à exercer les devoirs de la société , il sembloit qu'ils regardassent cet esprit sacré qu'ils croyoient être en eux-mêmes , comme une espèce de providence favorable qui veilloit sur le genre humain ?*

Mais pour leur arracher le masque

qui les cacheoit , & montrer dans leurs personnes toute la corruption de la nature humaine , il ne faut qu'exposer leur systême , & le mettre ensuite en parallèle avec le systême chrétien. *Cherche ton bonheur à quelque prix que ce soit : voilà la base du premier. Aime Dieu de tout ton cœur : aime les autres comme toi-même : voilà l'esprit du christianisme.* Cette bienveillance universelle que celui-ci inspire , répand sur la masse de la société une aménité & une douceur que le farouche Stoïcien ne connoissoit point. Ses principes infectoient jusqu'au bonheur qui sembloit le chercher , & aggravent les malheurs qui lui survenoient. Il ne voyoit dans les accidens physiques dont il étoit frappé , que les arrêts d'un destin inflexible , auxquels il devoit se soumettre , parce qu'il auroit été inutile d'y résister ; & dans le mal que lui faisoient les hommes , que le défaut de leur jugement qui les lui faisoit mépri-

fer. Mais ses maux , pour être sans remèdes , en étoient ils moins cruels ; & les coups qui partoient d'une main qu'il méprisoit , en étoient-ils moins sensibles ? Chez le Chrétien , le destin est une chimère : une cause sage & intelligente a tout arrangé , jusqu'aux maux mêmes , pour son plus grand bien. Il n'a pas besoin de mépriser les hommes , pour se mettre au-dessus de la haine qui sollicite son cœur. Il respecte en eux l'ouvrage de Dieu , & tout le mal qu'ils peuvent lui faire , n'est rien en comparaison des raisons qu'il a de les aimer.

Le Stoïcien durement soumis aux ordres sévères d'un destin impérieux , portoit à regret sa chaîne , sans pouvoir alléger un moment sa peine par le noble usage d'une liberté qu'il ne connut jamais : *Jupiter , fais moi faire , dit-il , ce que tu m'as ordonné ; car si j'y voulois manquer , je deviendrois criminel , & il le faudroit bien pourtant.* Dans cette

prière du Stoïcien se trouve la conviction de son malheur. Quand même il feroit parvenu à être heureux ou impassible, on peut dire qu'il n'auroit acquis son bonheur ou son repos qu'aux dépens des autres hommes, ou du moins en leur refusant tous ses secours. *Peu importe,* dit le grand docteur de cette secte, *que ton valet soit vicieux, pourvu que tu conserves ta tranquillité.* *

Le sentiment de cette secte, au sujet des termes obscènes, dont elle prétendoit que l'on pouvoit se servir sans aucun scrupule, étoit bien digne de gens, qui, comme les Stoïciens disoient, que les femmes devoient être communes entre les sages. ** Il y en avoit aussi parmi eux, au rapport de Cicéron, qui soutenoient que la manière de vivre des Cyniques étoit le plus court chemin pour

* Epict. Man. c. XI.

** Diog. Laërt. lib. VII. ff. 131.

arriver à la vertu. Chrysispe enseignoit, qu'on pouvoit commettre inceste avec un pere ou une mere, avec un fils ou une fille, avec un frere ou une sœur. Ce qu'ils disoient touchant l'amour des beaux garçons, est pour le moins sujet à de fâcheuses gloses. Voilà comme les Stoiciens, en s'égalant aux Dieux, & en méprisant les hommes, étoient parvenus, parmi tous leurs discours pompeux sur la vertu, à corrompre cette même vertu dont ils adoroient le simulacre.

Tandis que Zenon fondoit le bonheur de l'homme sur son insensibilité aux plaisirs, c'est par ces plaisirs mêmes qu'Epicure l'y conduisoit. Le premier avoit en vue la diminution de la somme des maux; & le second, l'augmentation de la somme des biens. S'il étoit bien décidé que la somme des maux l'emporte sur la somme des biens, on seroit obligé de convenir que Zenon avoit raison contre Epicure. Il vaut beaucoup

mieux s'accoutumer par une espèce d'insensibilité à la privation de toute sorte de plaisirs, que de nourrir une sensibilité, qui, dans l'hypothèse que la vie est plus semée de peines que de plaisirs, donneroit sur nous plus de prise aux premières sensations qu'aux dernières. Un plaisir payé par une plus grande peine n'est point un véritable plaisir. Mais si au contraire la somme des sensations agréables l'emporte, il faudra donner gain de cause à Epicure contre Zénon. Or comme la plupart des hommes ont trouvé de l'avantage à le décider ainsi, indépendamment des raisons qui militent en leur faveur ; il n'est pas étonnant qu'ils aient donné dans leur cœur la préférence au voluptueux Epicure sur son austère rival, & qu'ils aient mieux aimé s'enchaîner au char des plaisirs, que de suivre les étendarts d'une triste vertu. Après avoir marqué la route du bonheur par la succession des plaisirs qui

ont leur origine dans les sens , en vain Epicure a voulu resserrer les rênes qu'il avoit trop lâchées ; en vain , pour empêcher les plaisirs de passer les bornes de la nature , il a mis auprès d'eux les douleurs ; la cupidité une fois débordée n'a plus connu de frein , *parce que l'esprit , comme vous le dites très-bien , déprave les sens , & que la volonté parle encore , quand la nature se tait.* Zénon & Epicure , voilà les deux maîtres d'erreur auxquels nous avons été livrés , avant que la sagesse incarnée nous ait parlé dans la religion chrétienne , à peu près comme la fait ici parler Pascal d'après les livres sacrés.

« C'est en vain , ô homme , que vous
 » cherchez dans vous-même le remède
 » à vos misères. Toutes vos lumières
 » ne peuvent arriver qu'à connoître que
 » ce n'est point en vous que vous trou-
 » veréz ni la vérité ni le bien. Les phi-
 » losophes vous l'ont promis , ils n'ont

» pu le faire. Ils ne savent ni quel est
» votre véritable bien, ni quel est votre
» véritable état. Comment auroient-ils
» donné des remèdes à vos maux, puis-
» qu'ils ne les ont pas seulement con-
» nus? Vos maladies principales sont
» l'orgueil qui vous soustrait à Dieu,
» & la concupiscence qui vous attache
» à la terre, & ils n'ont fait autre chose
» qu'entretenir au moins une de ces
» maladies. S'ils vous ont donné Dieu
» pour objet, ce n'a été que pour exer-
» cer votre orgueil. Ils vous ont fait
» penser que vous lui êtes semblable
» par votre nature. Et ceux qui ont vu
» la vanité de cette prétention vous ont
» jetté dans l'autre précipice, en vous
» faisant entendre que votre nature
» étoit pareille à celle des bêtes, &
» vous ont porté à chercher votre bien
» dans les concupiscences qui font le
» partage des animaux. Ce n'est pas le
» moyen de vous instruire de vos in-

» justices. N'attendez donc ni vérité ni
» consolation des hommes. Je suis celle
» qui vous ai formé. J'ai créé l'homme
» saint , innocent parfait. Je l'ai rempli
» de lumière & d'intelligence. Je lui
» ai communiqué ma gloire & mes mer-
» veilles. L'œil de l'homme voyoit alors
» la majesté de Dieu. Il n'étoit pas
» dans les ténèbres qui l'aveuglent , ni
» dans la mortalité & dans les misères
» qui l'affligent. Mais il n'a pu soutenir
» tant de gloire , sans tomber dans la
» présomption. Il a voulu se rendre
» centre de lui-même , & indépendant
» de mon secours. Il s'est soustrait à ma
» domination ; & s'égalant à moi par
» le desir de trouver sa félicité en lui-
» même , je l'ai abandonné à lui ; &
» révoltant toutes les créatures qui lui
» étoient soumises , je les lui ai ren-
» dues ennemies : enforte qu'aujour-
» d'hui l'homme est devenu semblable
» aux bêtes , & dans un tel éloignement

» de moi , qu'à peine lui reste-t'il quel-
 » que lumière confuse de son Auteur ,
 » tant toutes ses connoissances ont été
 » éteintes ou troublées. Les sens indé-
 » pendans de la raison , & souvent maî-
 » tres de la raison , l'ont emporté à la
 » recherche des plaisirs. Toutes les créa-
 » tures ou l'affligent , où le tentent , &
 » dominant sur lui , ou en le soumet-
 » tant par leur force , ou en le char-
 » mant par leurs douceurs , ce qui est
 » encore une domination plus terrible
 » & plus impérieuse. »

J'ai un peu sur le cœur la manière
 dure & outrageante dont vous traitez
 S. Augustin , qu'il vous a plu d'appeller
rhéteur à l'occasion de la doctrine du
 péché originel. Je crois voir en vous un
 second Julien d'Eclane , avec cette diffé-
 rence pourtant , que l'Evêque Pélagien
 rassembla contre le S. Docteur toutes les
 forces de son esprit pour le combattre ;
 au lieu que vous , à titre de génie supé-

rieur, vous n'avez pas daigné entret en lice avec cet homme si célèbre par ses victoires remportées contre tant d'hérétiques, comme si dans votre mépris affecté pour ses écrits, vous aviez voulu insulter à notre admiration pour lui. Il eut à combattre les Pélagiens & les Manichéens, que des principes très-oppoſés avoient néanmoins réunis contre le dogme du péché originel. C'est dommage que votre ſyſtème n'ait pas paru de ſon temps; il ne lui en eût pas coûté davantage de le réfuter. Quoique les Pélagiens, comme Chrétiens, prêtassent bien plus le flanc à ſes objections que vous, Monsieur, qui ne voulez déférer qu'au tribunal de la raiſon; je ne doute point qu'il ne vous eût preſſé vivement par vos écrits, & qu'il n'eût trouvé dans votre ſauvage des bois & dans celui des villes, des traces bien ſenſibles du péché originel. Il eût, je penſe, ſurtout bien triomphé, de vous entendre dire que

vous

vous avez un secret pour empêcher que l'homme qui est naturellement bon, ne devienne méchant, & que vous êtes capable de prévenir, sans gouvernement & sans Loix, tous les maux dont on se plaint dans la société. Il est bien étonnant qu'avec une si rare découverte vous soyez venu si tard, & que vous ayez été réservé à ce siècle, *la lie des siècles*, pour nous apprendre de si belles choses sur les causes de notre corruption. Nous pensions, nous autres qui n'avons pas l'honneur d'être initiés dans vos mystères; qu'il ne nous restoit plus de curiosité, après avoir oui la parole de Jesus-Christ, plus de recherche après avoir lu l'Évangile. Mais, à ce que je vois, il en est de là religion comme de la philosophie. La distinction d'Athènes & de Jérusalem, de l'Académie & de l'Église ne subsiste plus. Ici on raisonnoit, là on croyoit; ici on ne reconnoissoit aucune autorité, là il en étoit une infallible; ici l'on étu-

diroit, là on sçavoit tout ce qu'il importoit de sçavoir. Vous venez aujourd'hui nous détromper ; & comme si le Christianisme n'étoit qu'une secte de philosophie , vous voulez sur ses débris en ériger une nouvelle , non par les miracles & les prophéties comme le Législateur des Chrétiens , non comme Mahomet par la force des armes , mais par le charme impérieux de votre éloquence. *Car qui sçait jusqu'où les méditations continuelles sur la divinité , jusqu'où l'enthousiasme de la vertu ont pu , dans votre ame sublime , troubler l'ordre didactique & rampant des idées vulgaires ? Dans une trop grande élévation , la tête tourne , & l'on ne voit plus les choses comme elles sont. Socrate a cru avoir un esprit familier , & l'on n'a point osé l'accuser pour cela d'être un fourbe. Vous , le bienfaiteur des nations par les nouvelles idées que vous avez conçues touchant la religion & le gouvernement , vous trai-*

teroit-on avec moins d'égards que le maître de Platon ?

Avant de venir à vos écrits , où vous avez préparé à quiconque voudra vous attaquer , une ample moisson de raisonnemens contre vos principes , je vais faire usage contre vous de l'argument que S. Augustin tiroit de la concupiscence contre les Pélagiens , pour leur prouver l'existence du péché originel. Car quoiqu'il argumentât contre eux de l'état présent des choses , c'est-à-dire , que remontant à l'état d'innocence , il les forçât , par l'autorité des Ecritures , à descendre avec lui à l'état de la nature corrompue ; il est néanmoins vrai que l'argument de la concupiscence où il mettoit sa principale défense , fraploit avec une égale force sur les Manichéens , qui rejettoient l'ancien testament , comme l'ouvrage du Créateur , & qui avoient osé rayer du nouveau tous les passages favorables au dogme du péché ori-

ginel. Je vais exposer en peu de mots sous quel point de vue S. Augustin envisageoit la concupiscence. C'est le philosophe que je peindrai ici , & non le théologien.

La concupiscence est l'ouvrage du péché , mais elle n'est pas une raison de condamner le mariage. L'Esprit en se révoltant contre Dieu, a éprouvé comme punition la révolte de la chair contre lui-même ; & cette rébellion ne se fait sentir que dans les organes des plaisirs secrets , où Dieu a placé la source de la vie ; comme s'il eût voulu nous faire entendre , que la marque de notre dépravation ne devoit paroître nulle part avec plus de justice que dans cette partie de notre corps. C'est aussi celle que nos premiers parens voilèrent , pour s'épargner la vue d'un désordre qui leur rappelloit trop vivement le souvenir de leur faute.

Mais parce que le saint acte du ma-

riage , auquel préside aujourd'hui la concupiscence , ne doit pas souffrir de cette funeste union , ce n'est pas une raison pour qu'il en refuse sur elle un bien qui ne peut être que dans le mariage. La propagation de l'espèce est en soi une chose très-louable ; mais c'est un mal que la convoitise qui l'accompagne : honteuse d'elle même , elle cherche à se couvrir d'ombres mystérieuses. Ce qui naît de ce désordre étant un bien , donne lieu aux époux de se glorifier , en même temps qu'ils sont honteux de devoir à la concupiscence , ce qu'ils ne voudroient tenir que de la chasteté conjugale. C'est comme si un boiteux , qui boite nécessairement pour arriver à quelque objet désirable , devoit se le reprocher sous prétexte qu'il n'a pu s'empêcher de boiter : de la même façon la cupidité , qui de soi-même est vicieuse , ne doit pas nous faire condamner le mariage , ni mériter nos louanges pour le bien dont

elle est l'instrument nécessaire. C'est en cela même que trouvent leur excuse ceux qui, conformément aux intentions du créateur, la font servir à la propagation de l'espèce. Quiconque réprime par la force de sa raison les mouvemens impétueux d'une concupiscence effrénée, ou ne lui lâche la bride & ne s'abandonne à son impulsion que pour remplir les vœux de la nature, ressemble en quelque manière au Créateur, qui sçait tirer le bien du mal.

Si les enfans nés d'un légitime mariage, reçoivent néanmoins de leurs parens une nature corrompue, c'est qu'elle a été souillée par la concupiscence mêlée nécessairement à l'acte de leur génération. Ainsi des hommes saints naissent d'impurs enfans, à-peu-près comme de l'olivier franc nous voyons sortir un olivier sauvage. Par le péché d'Adam nous sommes en quelque sorte devenus des oliviers sauvages, quoique le premier

des humains ; auquel nous rapportons tous notre origine , eût été fait par la grace un olivier franc , d'olivier sauvage qu'il étoit devenu par sa chute. Quoiquè dans ses enfans l'olivier sauvage soit par la grace métamorphosé en olivier franc , enforte que le vice de leur première naissance , c'est-à-dire , le péché originel, fruit de la concupiscence , leur est remis & pardonné ; cependant il reste toujours en eux un germe , dont le développement produit un olivier sauvage , jusqu'à ce que renaissant par la grace , ils deviennent des oliviers francs.

Les Catholiques disent que la nature humaine a pour auteur un Dieu bon , & pour réparateur Jesus-Christ , depuis que par le péché du premier homme elle a été viciée. Les Manichéens prétendent qu'elle n'a été ni créée par un Dieu bon , ni corrompue par le péché , mais que l'homme est l'ouvrage du Prince des ténèbres , qui l'a formé du mélange de

deux natures éternelles , l'une bonne & l'autre mauvaife. Les Pélagiens , d'accord avec les Catholiques pour la création de l'ame qu'ils rapportent à un Dieu bon , différent d'eux en ce qu'ils nient qu'elle ait été infectée d'une tache , qui dans le torrent des générations humaines se communique à tous les enfans. Où les Pélagiens & les Catholiques adorent le Créateur , là blasphèment les Manichéens. Mais où les Pélagiens font répréhensibles , c'est de vouloir que tout soit si sain dans la nature humaine , que le Diable n'ait aucun droit sur elle. Que pourroit-il , demande Julien , revendiquer en elle ? Est-ce la diversité des sexes ? Mais elle est naturelle aux corps qu'elle différencie par des organes qui leur sont propres. Est-ce l'approche de l'homme & de la femme ? Mais elle a le sceau de la bénédiction de Dieu , & elle est le vœu de la nature. Est-ce la fécondité ? Mais c'est pour elle que le

mariage a été établi : Tout cela sans doute est bon , répond S. Augustin , puisqu'il est l'ouvrage du Créateur. Mais pourquoi Julien affecte-t'il de ne point nommer la concupiscence , qui a tout souillé , parmi les biens naturels qu'il s'est empressé de louer ? C'est avouer sa turpitude que de la couvrir aux yeux des enfans par la pudeur. Nos premiers parens en ont rougi , & Julien, son panégyriste , en a rougi lui même , puisqu'il l'a oubliée à dessein , en faisant mention de la diversité des sexes , de l'œuvre du mariage , & de la fécondité qui en est la bénédiction. On le voit par-tout louer avec ardeur ce qu'il craint de nommer. La concupiscence chez lui prend toujours le nom d'appétit naturel.

Ni l'enfant qui naît , ne pèche , ni le pere qui l'a engendré , ni le créateur qui l'a formé. Comment donc , disoit Julien , le péché a-t'il pu s'introduire dans l'homme au travers de tant de remparts.

de l'innocence ? Il est bien question, repliquoit S. Augustin , de chercher une issue secrette pour donner entrée au péché , tandis que l'Apôtre nous en montre une si visible dans le péché du premier homme. Voilà , direz-vous , ce qui choque le plus notre raison. Car le *moyen de concevoir que Dieu crée tant d'ames innocentes & pures , tout exprès pour les joindre à des corps coupables , pour leur y faire contracter la corruption morale , & pour les condamner toutes à l'enfer , sans autre crime que cette union qui est son ouvrage ?* Quant à la manière dont le péché originel se contracte , il ne seroit peut-être pas impossible à la physique de l'expliquer en quelque sorte par les loix de la mécanique. Ce que Nicole a écrit sur cette matière , me paroît être ce qu'il y a de plus plausible à alléguer. (a)

(a) « L'expérience fait voir , dit cet auteur profond , » que les inclinations des peres se communiquent aux » enfans , & que leur ame venant à être jointe à la ma-

Je sçais , Monsieur , que le fond du mystère reste toujours inaccessible à

» tière qu'ils tirent de leurs parens , elle conçoit des af-
» fections semblables à celles de l'ame de ceux dont ils
» tirent la naissance ; ce qui ne pourroit être , si le corps
» n'avoit certaines dispositions , & si l'ame des enfans
» n'y participoit en concevant des inclinations pareilles
» à celles de leurs peres & de leurs meres , qui avoient
» les mêmes dispositions du corps.

» Cela supposé , il faut convenir qu'Adam en péchant,
» se précipita avec une telle impétuosité dans l'amour
» des créatures , qu'il ne changea pas seulement son
» ame , mais qu'il troubla l'économie de son corps ,
» qu'il y imprima les vestiges de ses passions , & que
» cette impression fut infiniment plus forte & plus pro-
» fonde que celles qui se font par les péchés que les hom-
» mes commettent présentement.

» Adam devint donc par là incapable d'engendrer des
» enfans qui eussent le corps autrement disposé que le
» sien ; de sorte que les ames étant jointes au moment
» qu'elles sont créées à ces corps corrompus , elles con-
» tractent les inclinations conformes aux traces & aux
» vestiges imprimés dans ces corps , & c'est ainsi qu'elles
» contractent l'amour dominant des créatures , ce qui
» les rend ennemies de Dieu.

» Mais pourquoi les ames qui sont des substances spiri-
» tuelles , contractent-elles certaines inclinations à cause
» de certaines dispositions de la matière ?

» On peut , pour expliquer cela , supposer que Dieu
» en formant l'être de l'homme par l'union d'une ame

l'homme , & que si l'on peut en quelque forte rendre raison de cet écoulement :

» spirituelle avec une matière corporelle , & voulant que
 » les hommes tirassent leur origine d'un seul , avoit éta-
 » bli ces deux loix , qu'il jugea nécessaires pour un être de
 » cette nature.

» La première , que le corps des enfans seroit sembla-
 » ble à celui des peres , & auroit à peu-près les mêmes
 » impressions , à moins que quelque cause étrangère ne
 » les altérât.

» La seconde , que l'ame unie au corps auroit certaines
 » inclinations , lorsque son corps auroit certaines im-
 » pressions.

» Ces deux loix étoient nécessaires pour la propaga-
 » tion du genre humain , & elles n'eussent apporté au-
 » cun préjudice aux hommes , si Adam , en conservant
 » son innocence , eût conservé son corps dans l'état au-
 » quel Dieu l'avoit formé ; mais l'ayant altéré & cor-
 » rompu par son péché , la justice souveraine de Dieu ,
 » infiniment élevée au-dessus de la nature , n'a pas jugé
 » qu'elle dût pour cela changer les loix établies avant le
 » péché , & ces loix subsistant , Adam a communiqué à
 » ses enfans un corps corrompu.

» Mais comment doit-on concevoir cet amour domi-
 » nant de la créature que l'ame contracte lorsqu'elle est
 » jointe à des corps qui viennent d'Adam ?

» On le doit concevoir , comme on conçoit la grace
 » justifiante dans les enfans baptisés : c'est-à-dire , que
 » comme l'ame des enfans , par la grace qu'elle reçoit , est
 » habituellement tournée vers Dieu , & l'aime de la ma-

du péché originel , au moins la manière dont il se concilie avec la justice & la bonté de l'Être suprême surpasse toutes les forces de l'esprit humain. Si vous eussiez été , Monsieur , plus fidèle à vos principes , & si , bien convaincu que nous n'avons nulle idée absolue des attributs divins , & qu'il ne nous est donné de les connoître que par des conséquences , vous n'eussiez point jugé de la justice & de la bonté de Dieu par notre misérable justice & par notre indigente bonté ; votre raison se seroit refusée à toutes vos téméraires objections contre un mystère que la Foi propose. Il

» nière que les justes aiment Dieu durant le sommeil ; de
 » même l'ame des enfans , par cette inclination qu'elle
 » contracte , devient habituellement tournée vers la
 » créature , comme sa fin dernière , & l'aime comme les
 » méchans aiment le monde pendant qu'ils dorment : car
 » il ne faut pas s'imaginer que nos inclinations périssent
 » par le sommeil , elles changent seulement d'état ; & ces
 » inclinations suffisent pour rendre les uns justes , quand
 » elles sont bonnes , & les autres méchans , quand elles
 » sont mauvaises ».

y a bien quelque analogie entre les perfections que nous prêtons à Dieu & celles que nous découvrons au-dedans de nous-mêmes , puisque c'est dans nous que nous puisons ces idées que nous nous efforçons de rendre toujours plus nobles & plus grandes , jusqu'à ce qu'enfin , après avoir élevé & fatigué notre esprit à concevoir son essence , nous retombions de notre propre poids , & que de l'infini il ne nous reste qu'une idée privative , qui comme la couleur noire n'a besoin d'aucune clarté. Se figurer en Dieu la justice & la bonté à-peu-près comme dans l'homme , c'est avilir l'essence divine. En effet , comment le droit souverain que Dieu exerce envers ses créatures , pourroit-il être le modèle du droit qui doit avoir lieu entre des Êtres naturellement égaux ; ou comment une loi qui impose aux hommes des obligations mutuelles , pourroit - elle passer pour une ébauche de l'autorité divine,

qui est essentiellement indépendante de toute loi & de toute obligation ? Par le droit souverain que lui donne sur ses créatures l'excellence de sa nature , qui doute qu'il ne puisse à son gré les détruire , sans qu'elles aient celui de se plaindre ? Ne fouillons point par nos idées ordinaires de la justice humaine celle que nous devons nous former de la justice divine. Les rapports ne sont point en tout les mêmes. Il n'y a ni fanatisme ni barbarie dans ce que disent les Docteurs du Christianisme , lorsqu'ils prétendent que le sang de tous les hommes n'auroit point suffi pour appaiser leur Dieu , & qu'il lui a fallu pour cela un sang divin. Les droits de la Divinité sont immenses comme elle-même. Qui peut en mesurer toute l'étendue !

C'est pour les avoir méconnus, & pour avoir parlé trop humainement de Dieu, que Bayle prodigua tant de sophismes sur la question de l'origine du bien &

du mal , tant physique que moral. Ce Dialecticien subtil trouva dans la fécondité de son esprit de quoi multiplier si fort les difficultés , il les fortifia tellement par leur liaison , il sçut les revêtir de tours si captieux & si éblouissans , que d'une question aisée en apparence à résoudre , il en forma un système redoutable à la raison même. Ce fut pour détruire l'impression que ces difficultés pouvoient faire sur plusieurs esprits , que Leibnitz donna au public sa Théodicée , ouvrage de génie , dans lequel on ne sçait ce qui se fait le plus admirer , ou de l'érudition immense que l'auteur y a répandue , ou des vues sublimes & lumineuses auxquelles il s'est élevé , ou de la force du style embelli par les agrémens d'une imagination heureuse.

La puissance de Dieu a fait tout ce qui peut être de plus grand , & sa sagesse tout ce qui peut être de mieux ou de meilleur. L'Univers n'est que le résultat total ,

la combinaison perpétuelle , le mélange intime de ce plus grand & de ce meilleur , & on ne peut le connoître qu'en connoissant les deux ensemble. Telle est l'idée grande & noble qu'on voit régner dans tout cet ouvrage. On n'avoit encore rien vu de si tranchant & de si décisif contre Bayle , & où le caractère d'une raison supérieure fût imprimé plus avant. La fatalité étoit le seul défaut qui défiguroit ce bel édifice ; mais comme elle n'est point une des pièces principales , on pourroit , ce semble , l'en détacher sans le faire crouler sur ses fondemens.

Le Pere Mallebranche eut à-peu-près les mêmes idées que le philosophe Saxon sur la nécessité du meilleur monde ; mais il sçut en écarter le fatalisme , tant par rapport à Dieu , que par rapport aux créatures. Dieu , selon lui , n'a été nécessité à créer le meilleur monde , que dans la supposition qu'il s'est déterminé par

un acte très libre de sa volonté à fortir de lui-même. Ce système, comme l'on voit, laisse à Dieu toute sa liberté & toute son indépendance. Ce philosophe différoit encore de Leibnitz, en ce que convenant des défautsités de l'univers avec ceux qui les exagéroient le plus, pour mieux montrer l'indépendance de l'Être suprême, il les réparoit seulement par la grandeur, la noblesse, l'ordre, l'universalité des vues; au lieu que Leibnitz les couvroit par de plus grandes perfections, que l'homme ne découvre pas en elles-mêmes, mais uniquement dans la sagesse qui doit avoir formé le plan de ce monde, & dans la toute-puissance qui l'a exécuté. En un mot, le monde de Mallebranche, plein de défauts en lui-même, n'est parfait que dans l'idée de Dieu: les défautsités qui s'y rencontrent, n'auroient pu être évitées qu'aux dépens de la simplicité des voyes, & conséquemment de la sa-

gesse divine qui se trahiroit en suivant des voyes composées. Il n'en est pas de même du monde de Leibnitz , le meilleur de tous les mondes possibles , malgré ses défauts : l'Être suprême ne les y a laissées que comme des ombres qui relevent davantage sa beauté.

Vous voyez , Monsieur , comment les attributs divins se tempérant les uns par les autres dans ces deux systêmes , Dieu a permis ce déluge de péchés dont la terre est inondée , parce qu'il a sçu en tirer sa gloire extérieure , à laquelle le bonheur des hommes a été en partie sacrifié : tant il est vrai que les droits de Dieu ne connoissent point ces loix imbécilles , auxquelles , dans l'étroite sphère de notre intelligence , nous voudrions les assujettir. En vain Bayle a réclamé la souveraine puissance jointe à une bonté infinie , pour obliger le Créateur à combler de bienfaits sa créature , & à éloigner d'elle tout ce qui pourroit l'offenser

ou la chagriner : en vain il a prétendu que Dieu, en laissant à l'homme le pouvoir d'abuser de ses facultés, n'aime pas plus ses créatures qu'un pere, qui laisseroit entre les mains de son fils une épée dont il sçauroit qu'il se percera ; qu'une mere qui, pouvant garantir sa fille de la séduction, la mèneroit exprès au bal pour l'y exposer davantage. Toutes ces comparaisons, aux yeux d'une raison saine & éclairée, ont paru de purs sophismes qui tiroient toute leur force d'un faux état de question que ce dangereux philosophe offre sans cesse à son lecteur sur l'origine du mal. Il ne voit dans Dieu la sagesse, la sainteté, la justice & la bonté que d'après les idées qu'il s'étoit faites de l'homme, tandis qu'il ne devoit les voir que d'après les idées sublimes de la divinité.

Si votre esprit, Monsieur, se refuse à voir dans le péché originel la raison suffisante des maux physiques & moraux

qui semblent si fort obscurcir la justice & la bonté de l'Être suprême, trouvez, s'il est possible, quelque dénouement plus heureux qui ne donne point atteinte à ces deux attributs divins. Les Manichéens, avec leur *Oromaze*, l'ancien des jours, & leur *Arimane*, le génie des ténébres, attaquèrent Dieu jusques dans sa substance, en voulant expliquer l'origine du bien & du mal par deux principes co-éternels. On retrouve, avec un aussi vain effort pour la conviction, la même doctrine dans l'Osiris & le Tiphon des Egyptiens. La Pandore des Grecs paroît une fable empruntée de l'histoire d'Adam & d'Eve. La précexistence des ames, qui avoient péché avant d'être condamnées à animer les corps auxquels elles sont attachées, est une chimère de Platon ressuscitée par Origene. Suivez les progrès de l'esprit humain jusqu'à nos jours dans toute la suite des siècles, vous y trouverez les hom-

mes fans cesse occupés à rendre raison d'un phénomène aussi extraordinaire que cette multitude de maux qui nous accablent. S'ils sont des suites nécessaires de notre nature , par quelle étrange fatalité voyons-nous les sages de tous les âges épuiser leur esprit à en chercher ailleurs leur origine que dans cette nature ? Cette réclamation contre tant de maux ne seroit-elle point un instinct de notre nature qui se sent punie & dégradée ? En les rejetant sur les institutions civiles , vous avez cru absoudre la Divinité à nos dépens ; sentiment louable , s'il étoit vrai dans le sens que vous lui donnez. Mais avec cette perspicacité qui vous distingue , comment n'avez-vous pas vu que le Dieu juste & bon étoit responsable de tous les maux qui marchent à la suite de nos gouvernemens , s'il est vrai qu'ils n'aient pu ne pas exister dans l'enchaînement des causes naturelles ? Vû la mobilité des choses hu-

maines , & le progrès de la raison qui conduit nécessairement aux sociétés civilisées , il étoit impossible que nos gouvernemens ne vinssent pas à se former avec tous les inconvéniens que vous êtes si éloquent à décrire. Or , comme , de votre aveu , il est impossible qu'ils soient équitables & régis par de bonnes loix , le tout doit être imputé au Dieu bon & juste. Vous prétendez en vain justifier le grand Etre par l'homme naturel , à moins que vous ne prouviez qu'il devoit rester tel pour ne point se dépraver , & que c'étoit au talisman de son imbécillité , si l'on peut parler ainsi , qu'étoient attachés son bonheur & sa vertu. Quand vous m'aurez prouvé ces deux points , *eris mihi magnus Apollo*. C'est un autre péché originel que ce cercle de révolutions qui ont dû amener nos Institutions civiles.

Les philosophes , au milieu des ténèbres de la gentilité , soit qu'une tradi-

tion confuse d'un état plus heureux subsistât parmi eux , soit qu'ils crussent la Providence blessée parmi tant de maux & de misères , cherchoient , dit S. Augustin , dans les péchés d'une vie précédente , le dénouement d'une question aussi embarrassante. Ils comparoient la punition méritée , selon eux , par nos ames , d'être enfermées dans des corps corruptibles , au supplice que de barbares vainqueurs faisoient autrefois souffrir à leurs captifs , qu'ils ne laissoient vivre que pour les tenir attachés à des cadavres. (a)

On nous parle d'anciennes & d'effroyables catastrophes qui ont désolé le

(a) *Hujus evidentiæ miserix gentium philosophos nihil de peccato primi hominis sive scientes sive credentes compulit dicere , ob aliqua scelera suscepta in vitâ superiore pœnarum luendarum causâ nos esse natos ; & animos nostros corruptibilibus corporibus , eo supplicio quo Etruscâ prædones captos affligere consueverant , tanquam vivos cum mortuis esse conjunctos. S. Aug. lib. 4. contra Julian. cap. 16.*

globe. *Ces sublimes anecdotes de la nature*, dit un auteur qui a voulu y chercher l'histoire ancienne de la nature & du genre humain, *gravées par toute la terre en caractères ineffaçables, & faits pour toutes les langues, ne sont regardées que comme des songes & des chimères par le vulgaire prévenu, qui ne veut ni voir ni penser par lui-même.* Il est aisé de rétorquer contre lui la même prévention, puisqu'il fait servir tant les fables & les traditions confuses à ce sujet, que les livres de la plus haute antiquité, à nous représenter les révolutions de la nature, qui ont eu pour le genre humain des suites si funestes, & laissé dans tous les esprits des impressions si profondes que le souvenir s'en est conservé chez toutes les nations; à nous les représenter, dis-je, comme produites par des causes purement naturelles, & devenues ensuite, après avoir détruit les nations, les vrais législateurs des sociétés renouvel-

lées. Il est bien étonnant que cet auteur ne voie pas , dans l'homme échappé de la ruine du monde , la véritable cause pour laquelle l'Univers avoit été ravagé , & le genre humain presque anéanti ; qu'il nous transporte sur les débris du globe périssant ; qu'il nous montre les mers inondant les terres , les terres se soulevant contre elles , des milliers de volcans s'embrasant de toutes parts , le feu , le soufre , le bitume s'élançant par torrens du sein des montagnes ; qu'il nous fasse contempler d'un œil sec tant de fléaux & tant de désolations , sans nous donner lieu de soupçonner la moindre corruption dans les hommes. Voilà bien des maux pour des hommes innocens. En rapprochant les malheurs du monde des loix par lesquelles il est gouverné , on reconnoît l'existence du péché originel , à-peu-près comme , par le mystère de la gravitation qui a été révélé , on a connu que la pierre qui tombe , &

les flots qui s'élèvent , sont soumis aux mêmes loix. Le point essentiel dans l'acquisition de nos connoissances , est de découvrir les milieux des vérités connues , & de les placer dans l'ordre de leur enchaînement. Le chaînon qui a lié ces révolutions si étonnantes de la nature , dont on trouve tant de vestiges dans les fables & dans les annales des nations, aux loix constantes & invariables , sur lesquelles le monde roule , ne peut être que le péché originel.

« Un auteur célèbre calculant les
 » biens & les maux de la vie humaine,
 » & comparant les deux sommes , a
 » trouvé que la dernière surpassoit l'au-
 » tre de beaucoup , & qu'à tout pren-
 » dre , la vie étoit pour l'homme un
 » assez mauvais présent. Je ne suis point
 » surpris , ajoutez-vous , de sa conclu-
 » sion ; il a tiré tous ses raisonnemens
 » de la constitution de l'homme civil :
 » s'il fût remonté jusqu'à l'homme na-

» turel , on peut juger qu'il eût trouvé
» des résultats très-différents ; qu'il eût
» apperçu que l'homme n'a guère de
» maux que ceux qu'il s'est donnés lui-
» même , & que la nature eût été justi-
» fiée. Ce n'est pas sans peine que nous
» sommes parvenus à nous rendre si
» malheureux. »

Votre sauvage errant dans les bois & parmi les animaux , est sans doute plus agile à la course , plus robuste & plus fortement constitué que l'homme civil. Comme par les exercices il s'est formé un tempérament presque inaltérable , & que d'ailleurs il est inaccessible aux maux qui ont leur source dans la réflexion , & aux excès que produisent les passions dans les sociétés civiles , je conçois qu'il se conserve plus facilement sain , que nous avec toutes nos drogues & avec toute notre médecine. Mais comme si être sain étoit tout pour lui , vous prétendez que la nature est justifiée à son

égard : tandis qu'il me paroît à moi que sa stupide imbécillité est le plus grand de tous les maux. C'étoit assurément un paradoxe bien digne de vous, que de voir une prédilection bien marquée de la nature dans un homme, où l'animal est seulement organisé, & l'homme moral à peine ébauché. Cette dégradation de la nature humaine dans le sauvage, que vous bornez au seul instinct physique dans l'état primitif de la nature, & qui, selon vous, ne peut être ni bon ni méchant, ni avoir des vices & des vertus, parce qu'il n'a aucune sorte de relation morale, est pour moi la plus forte preuve du péché originel. Son sort sera égal à celui des enfants morts sans baptême, qui, selon la doctrine de saint Thomas, sont à la vérité privés de la vue intuitive de Dieu, mais qui ne souffrent point la peine du sens. L'Eglise n'ayant point ici prononcé entre saint Augustin & S. Thomas, il m'est sans

doute permis de me décider pour le sentiment qui me paroît le plus propre à décharger Dieu du titre odieux de *tyran cruel & barbare*, que le dogme du péché originel vous semble emporter avec lui.

A Dieu ne plaise que je pense avec M. de Maupertuis, que la somme des maux surpasse de beaucoup la somme des biens. Il me paroît que le desir d'être plus heureux qu'on ne l'est, n'est point un obstacle au bonheur présent ; qu'il n'est point vrai que nous souhaitons l'anéantissement de tout l'intervalle qui nous sépare de l'accomplissement de nos desirs, puisque cet intervalle est toujours rempli par d'autres plaisirs ; que ces desirs qui nous entraînent sans cesse vers de nouveaux objets, sont, à le bien prendre, de véritables plaisirs, parce qu'ils mettent l'ame dans une espèce d'agitation qui lui est toujours agréable.

A Dieu ne plaise que je trouve avec

lui de quoi accuser la nature jusques dans les plaisirs qui ont leur origine dans les sens. Ils ont, selon lui, un défaut qui leur est bien essentiel, c'est qu'ils diminuent par la durée, tandis que les douleurs du corps augmentent par elle. Les sens qui portent les plaisirs à l'ame, s'éteignent par l'action trop continue des objets sur leurs organes; leur sensation en conséquence s'affoiblit, devient bientôt insipide, & même incommode, si elle dure trop longtemps. La douleur, au contraire, causée par les objets extérieurs, se fortifie & se perpétue par cela même qui affoiblit & détruit le plaisir.

Loin de calomnier ici la nature comme cet illustre Académicien, je l'admire au contraire sur la sagesse avec laquelle elle nous a donné des plaisirs relatifs à notre constitution. Plus vifs & plus intenses, ils la détruiroient. Ils sont, pour ainsi dire, sous la garde des douleurs qui leur servent de contrepoids, afin

qu'ils ne nous nuisent point. Une petite douleur feroit-elle capable d'arrêter ou même de tempérer un plaisir , qui sorti des bornes de la nature , porteroit par ses excès le désordre dans nos sens ? Quelle sage harmonie dans la manière dont les plaisirs des sens sont assortis aux facultés ! on trouve qu'ils sont exactement proportionnés aux besoins des individus. Ils ne pourroient être augmentés que notre constitution intérieure n'en fût ébranlée. En effet , s'ils se faisoient sentir dans un plus grand degré , le desir qui nous enflamme pour eux , seroit trop fort pour que notre raison pût le tenir en regle. Que si nous jouissons de quelques-uns dans un si haut degré , qu'il est souvent très-difficile à ceux qui ont le plus de pouvoir sur eux-mêmes , d'en modérer les desirs , c'est dans les cas où il étoit nécessaire de contrebalancer certains désagrémens , qui viennent à la suite de tels plaisirs. Ainsi
les

les agréables idées qui accompagnent l'amour mutuel des deux sexes, devoient nous toucher à un point assez puissant pour empêcher que la crainte des foudres du mariage, & dans les femmes en particulier, celle des douleurs de l'enfantement, ne rebutassent entièrement de cette union. (a)

La nature nous a donné autant de plaisir que notre état en comporte, & l'on peut dire qu'il en comporte beaucoup. Si nous sommes malheureux, c'est que dans ce goût vif qui nous attache aux plaisirs, nous ne nous conformons pas aux vues de la nature. En voulant inventer des plaisirs nouveaux, nous

(a) Sans l'attrait du plaisir, sans ce charme vainqueur
 Qui des loix de l'hymen eût subi l'esclavage ?
 Quelle beauté jamais auroit eu le courage
 De porter un enfant dans son sein renfermé,
 Qui déchire en naissant les flancs qui l'ont formé ;
 De conduire avec crainte une enfance imbécile,
 Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile.

Volt. V. Disc. sur la nature du plaisir.

ne faisons que gâter ceux qui nous sont naturels ; en voulant nous forcer sur le sentiment , nous ne faisons qu'abuïer de notre être , & creuser dans le cœur un vuide , que rien n'est ensuite capable de remplir.

C'est donc nous que nous devons accuser , si , par tant de peines , nous parvenons à nous rendre malheureux. Mais ce sont précisément ces peines , au-devant desquelles nous courons , que je range parmi un des plus grands malheurs de l'humanité ; ce sont ces plaisirs , purs enfans de la nature , qui , par l'abus que nous en faisons , me paroissent les monumens éclatans de notre perversité originelle. Parmi ces monumens , je compte principalement le principe bien observé par vous , lequel nous ramène bassement en nous-mêmes & nous asservit à l'empire des sens & aux passions qui sont leurs ministres , tout contrarié qu'il est par un principe

bien opposé qui nous élève à l'étude des vérités éternelles & à l'amour de la justice & du beau moral. Cette duplicité de l'homme vous avoit frappé d'abord au point de vous écrier : « Quel » spectacle ! où est l'ordre que j'avois » observé ? Le tableau de la nature ne » m'offroit qu'harmonie & proportions, » celui du genre humain ne m'offre » que confusion, désordre ! Le concert » règne entre les élémens , & les hom- » font dans le cahos ! Les animaux font » heureux , leur roi seul est misérable ! » O Sageffe , où font tes loix ? O Pro- » vidence , est-ce ainsi que tu régis le » monde ? Etre bienfaisant , qu'est de- » venu ton pouvoir ? Je vois le mal sur » la terre. » Qui n'eût cru qu'en par- tant de-là vous seriez arrivé au péché originel , pour nous rendre raison de ce flux & reflux de contrariétés étonnantes qui nous poussent alternativement au bien & au mal ? Mais vous aviez à nous

mener vers un terme que nous n'eussions pas seulement soupçonné. Où vous ont donc conduit ces tristes réflexions ? A former , dites-vous , dans votre esprit les sublimes idées de l'ame , qui n'avoient point jusques-là résulté de vos recherches. Ce n'est pas là où elles devoient vous arrêter. Si d'un côté elles faisoient naître dans votre esprit de grandes idées de la noblesse de votre ame , de l'autre elles devoient beaucoup rabaisser à vos yeux cette même ame par son asservissement à l'empire des sens. Vouloir & ne vouloir pas ; se sentir à la fois esclave & libre ; voir le bien , l'aimer & faire le mal ; faire céder tour-à-tour ses passions à la raison , & sa raison à ses passions : quel cahos dans l'homme , & quelle confusion monstrueuse ! L'un & l'autre ne nous crient-ils pas d'une voix de tonnerre , que l'ouvrage de Dieu doit avoir été défiguré , & qu'une main ignorante & ennemie a effacé dans le

tableau de ce grand maître plusieurs traits de la plus grande beauté.

Rien , dites-vous , de plus naturel dans l'homme que cette duplicité de lui-même , laquelle est le résultat nécessaire de l'union de l'esprit & de la matière. Pourquoi chercher dans un prétendu péché originel un dénouement qui s'offre de lui-même dans la composition de notre être ? L'esprit & le corps ayant des intérêts si différens , est-il étonnant qu'il y ait entr'eux tant d'opposition ? Le soin de la conservation de ce corps excite l'ame à rapporter tout à lui , & lui donne un intérêt contraire à l'ordre général , qu'elle est pourtant capable de voir & d'aimer. Si l'homme écoute plus volontiers ses sens que sa raison ; si l'ame qui lui a été donnée pour connoître , il ne l'emploie qu'à sentir ; si , marchant d'illusions en illusions , il cherche volontairement à se perdre de vue pour arriver

bientôt à ne se plus connoître, & finir par s'oublier; si enfin les passions prenant le dessus, à force d'être flattées & caressées, font taire la raison, ou du moins si elle n'élève plus qu'une voix foible, & souvent importune: est-ce donc sa nature qu'il doit accuser, & non pas l'abus de ses facultés?

Si les honteux combats de l'esprit & de la chair n'avoient pour arène que le cœur de ceux en qui une malheureuse habitude a dépravé les sens, & donné aux fibres délicates & flexibles une consistance qu'elles ne peuvent plus perdre; si les passions ne maîtrisoient que ceux qui les ont nourries & fomentées, en accoutumant leur raison à ne les jamais contrarier; sans doute, Monsieur, vous seriez en droit de justifier la nature de l'homme aux dépens de sa liberté. Mais nous voyons que ces passions, emportant le sage malgré les efforts de sa raison, le rendent souvent le malheureux

théâtre d'un combat où il est quelquefois vaincu. Or il s'agiroit, par rapport à ce sage, de prouver que sa nature est saine, malgré l'impérieux ascendant que prend en lui le principe passif sur le principe actif. Occupé continuellement à exercer les facultés de son ame, à perfectionner son entendement, à cultiver son esprit; il n'est que trop souvent troublé par ses passions dans sa contemplation, d'où coule une source de plaisir plus abondante & plus pure que celle que produit le torrent impétueux, qui roule & entraîne à sa suite les passions & les erreurs. Que le sage joigne aux joies de l'esprit, qui n'appartiennent qu'à lui, les plaisirs du corps, qui lui sont communes avec les animaux, & que de ces deux moyens d'être heureux, qui s'aident & se fortifient mutuellement, il accroisse son bonheur, tout alors me paroît bien ordonné dans le systême de l'homme. Mais où les passions domi-

ment, où le dégoût de la vérité succède, où le charme de l'illusion augmente, où l'erreur se fortifie, nous conduit & nous entraîne au malheur, je ne vois plus que confusion & désordre.

Qui de nous ne s'est pas souvent surpris dans ces temps d'ennui, d'indolence, & dégoût, où nous ne pouvons nous déterminer à rien, où nous voulons ce que nous ne faisons pas, & faisons ce que nous ne voulons pas ? « Si
» nous nous observons dans cet état,
» notre *moi* nous paroîtra divisé en deux
» personnes, dont la première, qui
» représente la faculté raisonnable, blâme
» me ce que fait la seconde, mais n'est
» pas assez forte pour s'y opposer efficacement & la vaincre ; au contraire,
» cette dernière étant formée de toutes les illusions de nos sens & de
» notre imagination, elle contraint,
» elle enchaîne, & souvent elle accable
» la première, & nous fait agir

» contre ce que nous pensons , ou nous
 » force à l'inaction , quoique nous ayons
 » la volonté d'agir. » (*Hist. Nat. Dis.*
 » *sur la nature des animaux.*)

L'homme étant libre , je conçois fort bien qu'il peut abuser de son ame au point de la rendre dépendante de ses sens , & plier tellement ses inclinations qu'elles ne favorisent plus que ses appétits corporels. Dans cet état où il n'y a que l'un des deux principes qui soit en action , je veux dire , le principe sensitif , l'homme jouit d'une sorte de bonheur , en se livrant ardemment à la dissipation , à ses goûts , à ses passions. Mais pour peu que son ame se réveille de son sommeil létargique , & blâme ses plaisirs par des réflexions auxquelles il ne puisse se dérober ; dans les efforts que la violence de ses passions lui fera faire pour haïr la raison , il cessera d'être heureux , parce qu'il perdra l'unité de son existence , en quoi consistoit sa

tranquillité. Que dans cet état d'équilibre où les deux principes opposés ont peine à se surmonter, & agissent en même-temps avec des forces presque égales, il nage dans un flux & reflux de contrariétés étonnantes qui le divisent de lui-même ; que son corps vienne à souffrir de ce désordre & de ces combats intérieurs qui le travaillent ; je puis peut-être le plaindre ; mais non imputer à son auteur les vices de sa nature & les maux qu'il souffre, les uns & les autres étant son propre ouvrage. Si les mêmes combats se renouvellent dans l'homme, si les deux mêmes personnes se représentent en opposition ; en même-temps que je loue ses efforts pour résister au torrent, je suis frappé du contraste singulier que m'offre sa vertu luttant dans une nature corrompue. C'est un spectacle digne de Dieu même.

« Comme le mugissement de la mer
» précède de loin la tempête, cette ora-

» geuse révolution (l'âge de puberté)
» s'annonce par le murmure des pas-
» sions naissantes : une fermentation
» fourde avertit de l'approche du dan-
» ger. Un changement dans l'humeur ,
» des emportemens fréquens , une con-
» tinuelle agitation d'esprit , rendent
» l'enfant presque indisciplinable. Il de-
» vient sourd à la voix qui le rendoit
» docile : c'est un lion dans sa fièvre ;
» il méconnoît son guide , il ne veut
» plus être gouverné . . . Si , près des
» objets qui commencent à devenir dan-
» gereux pour lui , son pouls s'élève &
» son œil s'enflamme , si la main d'une
» femme se posant sur la sienne , le fait
» frissonner , s'il se trouble ou s'intimide
» auprès d'elle ; Ulysse , ô sage Ulysse !
» Prends garde à toi ; les outres que tu
» fermois avec tant de soin sont ouver-
» tes ; les vents sont déjà déchaînés ;
» ne quitte plus un moment le gouver-
» nail , ou tout est perdu. »

Pourquoi , Monsieur , cette fermentation subite contre laquelle la raison ne peut rien , dans une ame aussi saine que celle de votre Emile , duquel vous avez sçu écarter avec tant de soin les opinions des hommes , ainsi que les passions qui les tourmentent ? Je crains bien que dans ce tableau sublime , où rival d'Albane , de Raphael , vous avez peint , avec des traits si expressifs , les dangers qui nous accompagnent dans le passage orageux de l'enfance à la puberté , vous n'avez donné , sans le vouloir , une preuve très-forte de la corruption originelle. Cette idée mérite bien que je la développe.

L'amour , que nous devons considérer ici comme la prière naturelle que se font les deux sèxes pour perpétuer l'espèce , est , sans doute , nécessaire , il entre dans leur constitution. Mais * *cette ame de la nature ; ce principe inépuisable d'exis-*

* M. de Buffon dans son *Hist. Nat.*

rence ; cette puissance souveraine , par qui tout agit , tout respire & tout se renouvelle ; ce germe de perpétuité que l'Eternel a répandu dans tout avec le souffle de vie ; cette divine flamme ; ce précieux sentiment qui seul amollit les cœurs féroces & glacés , en les pénétrant d'une douce chaleur ; cette cause première de tout bien , de toute société , qui réunit sans contrainte & par ses seuls attraits les natures sauvages & dispersées ; cette source unique & féconde de tout plaisir , de toute volupté ; l'amour enfin , malgré tous ces brillans avantages , qui en ont fait un Dieu sur la terre , plus servi & plus respecté que le Dieu qui donne des loix à la nature , ne porte-t-il point dans l'homme qu'il asservit , l'empreinte de quelque dérèglement ? Cet empire aveugle qu'il exerce sur la raison , est-il bien d'accord avec l'ordre que nous imaginons ? Est-ce dans sa faveur ou dans sa colère que le ciel nous l'a donné ?

Si je le considère dans le moral, & que j'interroge sur cela un illustre philosophe de nos jours, il me répondra que le moral n'en vaut rien. « Qu'est-ce en effet, » dit-il, * que le moral de l'amour ? La » vanité, vanité dans le plaisir de la con- » quête, erreur qui vient de ce qu'on en » fait trop de cas ; vanité dans le desir » de la conserver exclusivement, état » malheureux qu'accompagne toujours » la jalousie, petite passion, si basse, » qu'on voudroit la cacher ; vanité dans » la manière d'en jouir, qui fait qu'on » ne multiplie que ses gestes & que ses » efforts, sans multiplier ses plaisirs ; » vanité dans la façon même de la per- » dre, on veut rompre le premier ; car » si l'on est quitté, quelle humiliation ? » Et cette humiliation se tourne en dé- » sespoir lorsqu'on vient à reconnoître

* *M. de Buffon dans son Hist. Nat.*

» qu'on a été long - temps dupe &
 » trompé.»

Si je l'envisage par le côté physique , il me paroît bon & bien ordonné , mais seulement dans les animaux ; car quoique dans les hommes il subsiste pour la conservation & la propagation de l'espèce ; cependant , comme il est une passion qui porte le trouble dans nos sens , une fausse lueur qui ne brille que par la tempête , au lieu d'être une lumière pure qu'accompagnent le calme & la sérénité ; qu'il commande si impérieusement à toutes nos facultés que l'ame elle-même semble se prêter avec plaisir aux passions impétueuses qu'il produit , il me paroît par cela même vicieux , & annoncer d'une manière visible la dégradation de l'homme. Vous ne sçauriez m'objecter que notre foiblesse , devant ce tyran de nos ames , est notre propre ouvrage ; qu'à force de vouloir lui céder , nous lui cédon's enfin malgré nous , & que nous le rendons

irrésistible. Peut-être pourriez-vous tenir ce langage vis-à-vis des autres passions, dont la force est dans les habitudes que nous acquérons. Mais en est-il de même de l'amour? N'avez-vous pas peint ses terribles ravages dans le cœur neuf d'un jeune adolescent, qui n'est point encore corrompu par le vice, ni livré à ses passions? N'avez-vous pas, dans votre lettre contre les spectacles, prouvé, d'une manière bien sensible, combien est dangereuse la représentation qu'on y donne de cette passion, soit qu'on montre dans des exemples illustres ses fureurs & ses foiblesses, pour nous en défendre ou nous en guérir, soit qu'on réveille, par des peintures chastes, les vives images d'une tendresse innocente? N'avez-vous pas dit enfin que *la première étincelle qui touche à l'imagination, accélère à coup sûr l'embrasement des sens?*

“ Quand le patricien Manlius, dites-vous,

» vous , * fut chassé du sénat de Rome
 » pour avoir donné un baiser à sa fem-
 » me en présence de sa fille ; à ne confi-
 » dérer cette action qu'en elle-même ,
 » qu'avoit-elle de répréhensible ? Rien ,
 » sans doute : elle annonçoit même un
 » sentiment louable. Mais les chastes
 » feux de la mère en pouvoient inspirer
 » d'impurs à la fille. C'étoit donc d'une
 » action fort honnête , faire un exem-
 » ple de corruption. Voilà l'effet des
 » amours permis du théâtre. » C'est à
 vous , Monsieur , à nous expliquer le
 mystère d'une passion sainte & inno-
 cente en elle-même , dont la simple vûe
 porte dans les ames le poison qui les cor-
 rompt ? Pourquoi les impressions qu'elle
 laisse au fond de nos cœurs , nous de-
 viennent-elles si funestes , soit en nous
 amollissant ou en nous excitant à des ac-
 tions tragiques ; tandis que le sentiment

* *Lettre à M. d'Alembert.*

de l'humanité , la passion pour la véritable gloire , l'amour de la patrie produisent en nous des effets si opposés ? Si vous n'y voyez pas les traces du péché originel qui a infecté notre nature , rendez-moi donc raison d'un mystère plus incompréhensible pour moi que celui que la révélation atteste si hautement.

Tout ce qui accompagne l'amour , la volupté charnelle , la honte , la pudeur même , déposent ici contre la source impure où il a pris naissance. C'est un mal héréditaire dont nous devons user bien , pour concourir aux fins de la nature dans ce qui concerne la perpétuité de l'espèce. C'est à notre raison à lui servir de règle & de frein. Quant à la concupiscence , qui produit du désordre dans nos sens , & qui est un combat de la chair contre l'esprit , j'ai déjà prouvé qu'elle ne pouvoit être l'ouvrage du Créateur. La honte qui l'accompagne trahit sa turpitude. *Qui-conque , dites-vous , rougit , est déjà cou-*

pable : la vraie innocence n'a honte de rien.

Je sçais, Monsieur, que des philosophes cyniques, bien dignes de se reproduire dans des jours aussi corrompus que les nôtres, ont voulu, du sein des voluptés, étouffer le cri de la nature, & la voix unanime du genre humain, en traitant la pudeur & la honte, compagnes inféparables de l'honnêteté, de pure invention des loix sociales, pour mettre à couvert les droits des pères & des époux, & maintenir quelque ordre dans les familles. « Pourquoi, leur faites-vous dire, » rougirions-nous des besoins que nous » donna la nature ? Pourquoi trouverions-nous un motif de honte dans un » acte aussi indifférent en soi, & aussi » utile dans ses effets que celui qui court à perpétuer l'espèce ? . . . Pourquoi l'homme auroit-il sur ce point » d'autres loix que les animaux ? « Quelle est votre réponse à ces *Pourquoi ?* La

voici. « Ce n'est pas à l'homme , c'est à
» son auteur qu'il les faut adresser.
» N'est-il pas plaisant qu'il faille dire
» pourquoi j'ai honte d'un sentiment na-
» turel ; si cette honte ne m'est pas moins
» naturelle que ce sentiment même ? Au-
» tant vaudroit me demander aussi pour-
» quoi j'ai ce sentiment. Est-ce à moi de
» rendre compte de ce qu'a fait la na-
» ture ? . . . Quoiqu'ils en disent , la
» honte qui voile aux yeux d'autrui les
» plaisirs de l'amour , est quelque chose.
» Elle est la sauve-garde commune que
» la nature a donnée aux deux sèxes ;
» dans un état de foiblesse & d'oubli
» d'eux-mêmes , qui les livre à la merci
» du premier venu ; c'est ainsi qu'elle
» couvre leur sommeil des ombres de
» la nuit , afin que durant ce temps de
» ténèbres ils soient moins exposés aux
» attaques les uns des autres. » (*Lettre
à M. d'Alembert.*)

Je doute , Monsieur , que votre ré-

ponse confonde ces effrontés philosophes qui vous attaqueront. Ce n'est pas répondre que de dire, que vous avez honte d'un sentiment naturel, parce que cette honte n'est pas moins naturelle que ce sentiment. Par la honte qui couvre notre visage, vous expliquez très-bien la nécessité de voiler aux yeux d'autrui les plaisirs de l'amour; mais où est, vous diront-ils, la raison suffisante de la honte qui, selon vous, doit accompagner ce sentiment? Ce que vous ajoutez, que cette honte est la fauve-garde commune que la nature a donnée aux deux sexes, ne les satisfera pas davantage; car je veux que la nature la leur ait donnée pour voiler aux yeux d'autrui les plaisirs de l'amour, ainsi qu'elle couvre leur sommeil des ombres de la nuit; pourquoi la même honte leur impose-t-elle la févère loi de voiler leurs desirs mêmes, qui ne les livrent pas à la merci du premier venu, sous des expressions qui ne réveil-

lent point des idées lascives ? La honte n'est donc pas uniquement produite par ce que vous appelez les *intentions* de la nature , mais aussi par la rébellion de nos membres , ce signe caractéristique du péché originel. Votre conviction doit être dans ces paroles que j'ai déjà citées de vous : *Quiconque rougit est déjà coupable : la vraie innocence n'a honte de rien.*

A l'égard de la pudeur du sexe en particulier , dont vous dites que les craintes , les détours , les réserves , les timides aveux , la tendre & naïve finesse , expriment mieux ce qu'elle croit taire que la passion ne l'eût dit sans elle , & contribuent à rendre les plaisirs plus vifs & plus piquans , je crois qu'on peut la placer parmi les vertus Epicuriennes , mais nullement parmi les véritables vertus. A travers les voiles modestes dont elle se pare pour mieux enflammer & se rendre plus séduisante , je ne vois qu'une nature corrompue qui me rappelle tou-

jours la tache originelle. Cependant vous en faites l'éloge à-peu-près comme Julien le Pélagien faisoit celui de la concupiscence. Ce mélange de sévérité & de foiblesse qui paroît dans les descriptions intéressantes que vous faites de la voluptueuse pudeur des femmes, montre en vous un homme réservé à louer ce qu'il sent qu'il devoit condamner. La véritable pudeur, que la chute du premier des humains a rendu nécessaire, & qu'il importe à la société qu'on cultive, étant la sainte image de l'honnête & du beau, doit être commune, soit au sexe qui attaque, soit à celui qui se défend; parce que l'un & l'autre sont obligés de ne pas offenser les bonnes mœurs. Les austères devoirs sont les mêmes pour l'homme & pour la femme, quoiqu'ils soient modifiés par la diversité des sexes. *La pudeur chassée par la femme de ses discours & de son maintien, se réfugie, dites-vous, dans le cœur de l'homme;* tant il est vrai

que ce sentiment est également naturel à son sexe.

Lorsque Lycurgue établit que les filles de Sparte s'exerçoient nues comme les garçons aux jeux militaires, pour que les hommes, qui naîtroient d'elles, fussent robustes, & que dans la même nudité elles formeroient des chœurs de danses, afin de présenter, comme vous le remarquez, *aux sens dépravés des Grecs un spectacle charmant & propre à balancer le mauvais effet de leur indécente gymnastique*, il offensa, sans doute, la pudeur. Il est vrai qu'en ôtant ainsi la pudeur à la chasteté, il conserva néanmoins celle-ci par l'infailibilité de ses institutions, qui couvroient, pour ainsi dire, de l'honnêteté publique les jeunes Lacédémoniennes. Le simulacre de la chasteté, soutenu par des loix sévères, subsista quelque temps, tandis que la vraie chasteté, compagne inséparable de la pudeur, s'effaçoit des cœurs. Ce n'est point à

Sparte que les yeux & les cœurs étoient assez chastes pour supporter un tel spectacle. Ce n'est que dans le jardin d'Eden, & même dans l'état de pure nature, qu'il pouvoit être présenté, parce que dans l'un. & l'autre état le péché originel n'auroit souillé, ni les esprits, ni les corps. L'homme y eût été couvert de son innocence & de sa justice. Devant une telle pureté tout l'univers eût été dans le respect. Pontife de cet univers, placé entre les choses visibles & les invisibles; c'est par lui que toutes les créatures inanimées & matérielles, les sensibles & les vivantes auroient fait monter jusqu'au trône de Dieu leurs actions de grâces, comme un parfum précieux pour l'être qu'il leur a donné. Moins elles peuvent être religieuses par elles-mêmes, plus il eût été religieux pour elles.

Je croirois avoir omis une partie essentielle de ma lettre, si, après avoir démontré que l'homme est né corrompu, je ne

recherchois jusqu'où la corruption a été. Je me flatte qu'après m'être expliqué sur un point aussi important, je me rapprocherai beaucoup de vous dans tout ce qui a des rapports à la bonté naturelle de l'homme. Mais cette ressemblance de sentimens n'en donnera pas pour cela plus d'atteinte au dogme du péché originel, que je pense avoir établi sur de solides fondemens. La bonté que vous accordez à l'homme est si peu de chose, que je suis toujours surpris que vous vous soyiez environné de tant de philosophie pour être l'instituteur d'Emile, & que vous ayez choisi le séjour innocent des campagnes paisibles, de peur de l'infecter du souffle impur des villes. Il seroit affreux d'être obligé de croire que les enfans élevés dans toute la corruption des collèges, ne valussent, ni votre élève, ni celui de la nature. Où vous voyez l'homme bon, moi, d'après les notions de la sainte loi de la nature, je

le trouve dépravé. Voilà une différence essentielle entre vous & moi.

Malgré la perversité originelle, dont je crois la nature humaine infectée, il s'en faut bien que je pense qu'il ne lui reste plus aucun des traits qui furent comme le sceau dont Dieu la marqua dans sa création. La saine théologie étant ici d'accord avec la philosophie, je ne crains point d'emprunter l'organe d'un théologien respectable pour parler à un philosophe.

« Entre les traits différens, qui rendent l'homme semblable à Dieu, on peut en marquer de trois genres. Les uns sont comme la fleur & l'éclat du tableau, comme la vivacité & la fraîcheur du coloris, comme l'expression & la parole de celui qu'il représente. On croiroit, à la première vue, que c'est moins une copie que l'original. Les seconds sont des traits moins délicats, moins tendres, moins finis; moins propres à marquer l'es-

» prit & le caractère de celui qu'on a
» voulu peindre. Les troisièmes ne re-
» gardent presque que les dimensions,
» le contour, le profil du tableau ; sans
» marquer distinctement autre chose
» que la taille & l'attitude générale de
» l'original.

« De cette première différence entre
» les traits du tableau, il en naît une
» autre qui mérite d'être considérée.
» Plus les traits sont parfaits, & plus
» aussi ils sont exposés à divers accidens.
» L'air, la fumée, le hâle les obscurcis-
» sent, & souvent les effacent. Les se-
» conds, qui sont moins délicats, sub-
» sistent plus long-temps, & résistent
» mieux aux accidens & aux injures
» du temps & de l'air. Les troisièmes
» durent toujours ; & à moins que la
» substance même du tableau ne pé-
» risse, on y reconnoît toujours distinc-
» tement la hauteur & les proportions
» générales de celui qu'on y a voulu
» représenter.

» Ce sera sur ces différences que je
» me réglerai ; pour examiner comment
» l'homme a été fait à l'image de
» Dieu : par quels traits il a plus ap-
» proché de sa ressemblance : par quels
» degrés il s'en est éloigné : quels traits
» il a retenus , quoique l'image n'ait
» plus sa beauté : & de quel genre sont
» les derniers traits , que l'image ne
» sçauroit peindre , & qu'aucun acci-
» dent ne sçauroit effacer.

« L'innocence , la justice , la religion ,
» l'amour , la reconnoissance de l'hom-
» me envers Dieu , ont été les traits
» qui ont rendu sa ressemblance par-
» faite. Rien n'étoit plus régulier ,
» mieux dessiné , plus exactement fini ,
» plus vivement & plus fortement ex-
» primé que ce rare tableau. On recon-
» noissoit à tout la main du Maître. Il
» avoit en tout son air & ses manières :
» & dans son absence , sa copie , en un
» sens , pouvoit tenir lieu de lui.

» Le grand air & la fumée portèrent
» un extrême préjudice à un tableau
» d'une si grande délicatesse. Il eût
» fallu le conserver avec beaucoup de
» précaution. Et l'on eut, au contraire,
» l'imprudence de l'exposer à tous les
» accidens, & même à l'ennemi dé-
» claré de l'original, qui essaya de sa-
» tisfaire contre son image la haine qu'il
» avoit conçue contre lui. Il ne seroit
» resté dans cette image aucun trait re-
» connoissable, si le furieux, qui desi-
» roit de la mettre en pièces, eût eu
» le pouvoir de l'anéantir. Mais elle
» subsista malgré lui, elle fut arrachée
» de ses mains, avant que tous les ves-
» tiges des premiers traits fussent dis-
» parus.

« Les véritables vertus furent effa-
» cées, mais leur ombre resta. Une
» image de bonté, de clémence, de
» compassion, d'équité, d'improbation
» du vice, d'amour pour la vertu, suc-

» céda à la charité & à la véritable jus-
 » tice ; & elle en tint lieu dans les oc-
 » casions où l'intérêt de l'orgueil & de
 » l'amour-propre pût être conservé. Le
 » peu de soin qu'on eut dans la suite de
 » conserver ces restes de bien , qui
 » étoient moins des semences des ver-
 » tus futures , que des vestiges des ver-
 » tus perdues , acheva de défigurer une
 » image dont le prix n'étoit plus connu ,
 » & dont l'original étoit oublié . . .

» Dans cet état néanmoins , où l'hom-
 » me ne connoissoit plus , ni son an-
 » cienne dignité , ni ses pertes , il retint
 » une image confuse de l'Être infini qui
 » l'avoit formé à sa ressemblance. On
 » discerna toujours dans la copie la taille
 » auguste de l'original , & certains linéa-
 » mens , qui marquoient en gros ses
 » dimensions & sa figure. En regardant
 » même un peu de près , on auroit pu
 » voir des traces des premières beautés ;
 » & il n'auroit fallu pour les rétablir , que

» de suivre ces vestiges presqu'imper-
 » ceptibles , qui montroient combien
 » la première main avoit été sçavante.
 » Mais il n'y avoit qu'elle qui pût re-
 » toucher son ouvrage : & l'expérience
 » avoit fait voir que tous ceux qui
 » avoient entrepris de le réparer , n'a-
 » voient contribué qu'à le rendre plus
 » méconnoissable.

» Entre ces derniers traits ineffaçables , il y en a de plusieurs sortes. Les uns sont grands , mais plus confus & moins démêlés. Les autres avertissent davantage , & sont plus frappans. Enfin il y en a un dernier , auquel on ne peut se méprendre , tant il en marque le caractère unique , tant il est formé sur son modèle. » (*Duguet , explication du livre de la Genèse ch. 1.*)

Ces trois derniers traits sont 1° la spiritualité , par qui l'homme , dans une de ses substances , est simple , unique , sans divisibilité , sans étendue ; fécond en pen-
 fées ,

tes , en desirs , en sentimens ; jouissant par le fond de son être d'une immortalité dépendante uniquement de son Créateur : 2^o Sa prodigieuse indépendance par rapport à toutes les créatures , dont l'existence pauvre & précaire n'a nulle proportion avec son bonheur ; indépendance qui , le fixant sur ce point unique , le rend , en quelque sorte , semblable à Dieu , chez qui l'infinie liberté , à l'égard de tout ce qui est hors de lui , est fondée sur l'amour nécessaire qu'il a pour soi-même : 3^o enfin l'infinité qu'il trouve , non dans sa nature originairement limitée , mais dans la vaste capacité de ses desirs , qui n'ont point d'autres bornes que Dieu même , & par lesquels , image de cet Etre infini , il est de la même étendue que son modèle , il en représente toute la hauteur , il est taillé sur les mêmes proportions. C'est-là le trait le plus auguste , le plus divin , & en même-temps le plus ineffaçable de

l'image que Dieu a imprimée dans l'homme en le créant.

De la combinaison de ces traits divers, dont nous sentons au-dedans de nous-mêmes que les uns ont été conservés, & que les autres ont disparu, il résulte une lumière qui nous éclaire sur les ressources qui restent à la nature humaine, malgré ses blessures profondes, pour sortir quelquefois de sa corruption, produire quelques actes d'humanité & de bienfaisance, & donner de temps en temps à la terre le spectacle de quelques vertus héroïques. Ces ressources se trouvent dans le principe inné de justice & de vertu que la main du Créateur a gravé dans nous, & que vos recherches philosophiques ont été déterrer au fond de nos âmes; dans le puissant instinct moral qui repousse le vice du cœur des humains, & dont vous avez formé la conscience qui parle en nous d'une voix nette & intelli-

ble que le cri des passions n'étouffe jamais , & qui est pour nous un guide assuré dans le dédale immense des opinions humaines ; enfin dans ces droits inaliénables que la vertu conserve sur nos cœurs, tout corrompus qu'ils sont, & qui produisent en nous une sorte d'enthousiasme pour les grandes & belles actions.

Je sçais que des théologiens ont donné atteinte à cette grande vérité , & qu'ils ont cru ne pouvoir mieux faire éclater la force & la puissance de la grace qu'en écrasant tout-à-fait la nature humaine. Pleins de cette idée , que l'on doit rapporter toutes ses actions à Dieu par le motif d'une charité surnaturelle, ils n'ont plus vu que des vices dans les illustres vertus des payens. Tout ce qui n'a pas coulé de cette source divine leur a paru infecté de la cupidité. Ce n'a pas été assez pour l'homme de diriger ses actions sur les règles éternel-

les & invariables de la loi naturelle ; s'il ne les rapportoit encore à une fin furnaturelle. En un mot , ils n'ont plus voulu que l'homme agît en homme , c'est-à-dire par les seules impressions de la raison. Ils lui ont fait un commandement exprès de se tirer sans cesse de son état naturel , de ne s'éclairer & de n'agir que par des lumières & des motifs furnaturels. Mais ce qu'il y a de plaisant dans leur systême , c'est que plus ils ont exigé de l'homme , moins ils lui ont accordé. Au lieu de faire couler à grands flots la grace sur le genre humain , ils la dispensent d'une main si avare , qu'elle ne tombe pas sur la cent millième partie des hommes. Ainsi , par cette soustraction de grâces absolument nécessaires , les péchés s'accroissent à l'excès & provoquent la justice divine. Qu'au défaut de la grace , qui , de sa nature , étant gratuite , peut être refusée sans injustice , l'homme puisse

au moins se servir de sa raison & de ses facultés naturelles pour faire quelque bonne action qui mérite sa récompense dans ce monde , voilà ce que conçoit la raison. Mais non , ces docteurs qui ne veulent rien de naturel dans l'homme , le forceront à agir d'une manière surnaturelle , en lui refusant la connoissance de ce surnaturel , ainsi que les moyens de l'exécuter. Et c'est en cela qu'ils font consister le sublime de la religion. Tel est le systême qu'on a érigé de nos jours au milieu du christianisme , comme si ce n'étoit pas déjà assez d'une mauvaise philosophie conjurée pour le détruire , sans qu'une théologie absurde vînt encore pour accélérer sa chute.

C'est à l'intempérance de l'esprit , qui va toujours au delà du vrai , comme s'il pouvoit le perfectionner en y ajoûtant du sien , que nous devons toutes ces sublimités théologiques qu'il ose

transformer avec le temps en autant d'articles de foi, & que souvent on a l'injustice de mettre sur le compte de la religion, comme si elle devoit payer pour les sottises de ceux qui l'interprètent mal. Ce système, qui ne veut rien souffrir de naturel dans l'homme, qui le tient sans cesse suspendu au-dessus de sa sphère, qui s'efforce d'avilir Socrate, & de calomnier Régulus, qui s'applaudit d'autant plus qu'il sçait controuver des intentions basses aux actions vertueuses d'un petit nombre de grands hommes, que le christianisme n'a pas portés dans son sein, nous a valu quelques objections de la part de l'auteur des recherches sur le despotisme oriental. Cet écrivain a prétendu que le christianisme, semblable aux théocraties, qui élevoient l'homme au-dessus de lui-même, avoit les mêmes défauts que ces gouvernemens, dont le point de vue étoit surnaturel; qu'il n'avoit d'abord

produit de grands hommes que par un excès de ferveur & de zèle , à la manière des républiques , célèbres par les vertus héroïques des anciens , lesquelles se conduisoient par des principes théocratiques. Le christianisme , sans doute , est une véritable théocratie , dont le gouvernement se modèle sur celui du ciel où réside la vertu. Les dix-huit siècles qu'il a régné doivent persuader qu'il est mû & agité par d'autres ressorts que les républiques , dont aucune ne l'a égalé en durée. Le surnaturel qui animoit & échauffoit dans les anciennes républiques de la Grèce & de Rome , les grandes ames de ces héros , qui étonnent aujourd'hui les petites ames de nos philosophes , a été de courte durée , parce qu'il n'avoit pour base que la fausseté. Mais il n'en est pas ainsi du christianisme , qui a sa racine dans le ciel. Ses héros sont moins fastueux , mais infiniment plus grands. Les deux portraits que

je vais citer ici , dont l'un est de Tacite , qui loue l'infidèle , & l'autre de S. Augustin , qui loue le chrétien , prouveront , ce me semble , combien les anciennes républiques , si vantées de nos jours , sont inférieures au christianisme.

(a) « Hélvadius Priscus , dit l'histoire rien , avoit naturellement l'esprit grand & élevé ; & il le cultiva dans sa jeunesse par l'étude des plus hautes sciences : non dans le dessein de couvrir , comme beaucoup d'autres , du nom magnifique de sagesse , une lâche oisiveté ; mais pour se préparer

(a) *Helvidius Priscus , ingenium illustre , altioribus studiis juvenis admodum dedit : non , ut plerique , ut nomine magnifico segne otium velaret , sed quò firmior adversus fortuita , rempublicam capefferet . . . Civis , senator , maritus , gener , amicus , cunctis vitæ officiis æquabilis , opum contemptor , recti peryicax , constans adversus metus . Erant quibus appetentior famæ videretur : quando etiam sapientibus , cupido gloriæ novissima exiit . Tacit. L. IV. Hist.*

» aux emplois publics , en faisant pro-
 » vision de force & de courage contre
 » les accidens que la prudence ne sçau-
 » roit prévoir . . . Il remplit également
 » tous les devoirs de citoyen , de sé-
 » nateur , de mari , de gendre , d'ami.
 » Il ne faisoit aucun état des richesses.
 » Son attachement à la justice étoit in-
 » vincible. Sa fermeté étoit au-dessus de
 » toute crainte. Il paroissoit à quelques-
 » uns aimer trop la réputation & la
 » gloire : mais les plus sages mêmes
 » n'y renoncent qu'à l'extrêmité.»

Ce désir excessif de la gloire , quoique le principe de plusieurs belles actions , est certainement une tache dans l'homme. Il lui faut un autre ressort , pour que , couvert de tout l'opprobre du crime , & digne de tous les prix de la vertu , il marche au travers de l'infamie même , où son devoir l'appelle. En effet , comme dit Sénèque , *personne ne paroît avoir plus d'estime pour la*

vertu , & lui être plus dévoué , que celui qui , pour sauver sa conscience , a perdu la réputation d'homme de bien.

Comparons maintenant le héros de Tacite avec le comte Marcellin , qui , par les artifices des Donatistes , fut condamné à perdre la vie , comme complice de la révolte d'Héraclien , quoiqu'il n'y eût aucune part. Voici comme le peint S. Augustin.

(a) « Combien trouvoit - on de pureté dans ses mœurs , de fidélité dans

(a) *Quæ illi probitas in moribus , in amicitia fides , in doctrinâ studium , in religione sinceritas , in conjugio pudicitia , in judicio continentia , erga inimicos patientia , erga amicos affabilitas , erga omnes caritas , in beneficiis præstandis facilitas , in petendis pudor , in rectè factis amor , in peccatis dolor ! Quantum decus honestatis , qui splendor gratiæ , quæ cura pietatis , quæ in subveniendo misericordia , in ignoscendo benevolentia , in orando fiducia ! Quod salubriter sciebat , quâ modestiâ loquebatur ! Quod inutiliter nesciebat , quâ diligentia scrutabatur ! Quantus in eo contemptus rerum præsentium ! Quanta spes & desiderium bonorum aternorum !*
S. Aug. Epist. 151 ad Cœcilianum. n. 8.

» son amitié , d'amour pour la vérité ,
» dans le soin qu'il avoit de s'en inf-
» truire , de sincérité dans sa piété !
» Combien étoit-il chaste dans son ma-
» riage , intégrè dans ses fonctions de
» justice , patient envers ses ennemis ,
» commode avec ses amis , humble
» avec les saints , charitable envers tous ,
» prêt à faire plaisir , réservé à en de-
» mander ! Combien les bonnes actions
» lui donnoient - elles de joie , & les
» mauvaises d'indignation & de dou-
» leur ! Quelle honnêteté , quelle grace
» ne voyoit-on point reluire dans tou-
» tes ses actions ? Combien étoit - il
» exact à s'acquitter de tous les devoirs
» de la religion ; compâtissant & secou-
» rable ; prompt à pardonner , plein de
» confiance en Dieu , & appliqué à la
» prière ? Avec quelle modestie parloit-
» il des vérités salutaires dont il étoit
» le mieux instruit ; & quel soin n'a-
» voit-il pas d'apprendre & de pénétrer

» tout ce qui manquoit encore à ses
» instructions ; combien avoit-il de mé-
» pris pour toutes les choses de cette
» vie , & combien étoit-il plein de
» l'espérance & du desir des biens
» éternels ! »

Les mêmes vertus que le monde admire dans Helvidius, on les retrouve ici dans le comte Marcellin , avec cette différence infinie que la religion met entre les vertus dont elle est la source, & celles qui ont une autre racine. Car Marcellin, trop pénétré de son néant pour y concentrer ses vertus, les élevoit jusqu'à Dieu, & lui renvoyoit la gloire qu'elles lui méritoient , bien différent d'Helvidius , qui s'établissoit le centre des fiennes , & qui retenoit pour lui les applaudissemens des hommes. Tandis que celui-ci faisoit servir la vérité & la justice à la vanité & à l'orgueil, celui-là en faisoit un bien plus noble usage en les rapportant à Dieu. Aussi Mar-

cellin & ses vertus ont-ils triomphé de la mort, au lieu que la mort d'Helvidius a été celle de ses vertus, & que lui & elles feront éternellement dans l'oubli. Cet illustre Romain est un grand exemple du peu de solidité qu'on trouve dans presque toutes ces vertus éclatantes, qui, pour avoir été utiles aux républiques, ne l'ont guère été à leurs auteurs, leur récompense ayant été bornée au vain bruit des applaudissemens populaires. C'est dans une récompense aussi fragile que se trouve la conviction de leur erreur. Mais parce que la plupart des vertus des sages du paganisme étoient fausses, vu que l'orgueil & la vanité en étoient le fondement, s'ensuit-il que tous les actes en ayant été viciés au point qu'on doive les regarder comme autant de péchés proprement dits ? Voilà l'excès dans lequel se sont précipités certains théologiens pour n'avoir pas sçu distinguer

l'homme de l'état surnaturel auquel il a été élevé, & pour avoir pensé, qu'en conséquence de cet état, il étoit réduit à ne pouvoir produire rien de bon qui fût purement humain. Que du fond de la nature humaine, quoique corrompue par un péché héréditaire, il ne s'échappe jamais aucune action qui soit vertueuse, c'est calomnier cette même nature. Si l'entendement n'est point tellement obscurci par les ténèbres dont il a été couvert par le péché originel, qu'il ne juge sainement de plusieurs choses; pourquoi la volonté y auroit-elle puisé un degré de dépravation qui infecteroit les inclinations les plus légitimes, & qui ne laisseroit jamais lieu aux saillies d'un naturel bon & heureux? Ce n'est pas au moins ainsi que pensoit S. Augustin, réclamé si vainement par les Théologiens que je combats ici. Ce saint Docteur *

* *Epist.* 130. 1. II. p. 468.

loue la continence de Zénocrate ainsi que la tempérance de Polémon, que ce philosophe fut retirer, tant par son exemple que par ses discours persuasifs, du sale borbier des voluptés. Et pour qu'on ne s'imagine pas que l'orgueil & la vanité aient eu l'honneur de la victoire que Polémon remporta sur sa passion, saint Augustin assure qu'elle a été un don du Dieu créateur, qui se plaît à enrichir de ses dons naturels l'ame de ceux-mêmes que sa grace ne sanctifie pas, de la même manière qu'il donne aux corps la force, la santé & une forme élégante pour l'ornement de ce monde. Il donne aussi des éloges aux Romains * pour avoir préféré l'intérêt public au leur propre; pour avoir enrichi l'état de leurs épargnes; pour avoir aimé la pauvreté; pour avoir par une politique sage & éclairée choisi les moyens les plus propres à faire fleurir

* *Lib. V. de Civit. Dei*, cap. 15. tom. VII. p. 131.

leur République ; pour avoir aimé les loix & s'être identifiés avec la patrie. C'est par toutes ces vertus qu'ils ont mérité l'honneur de commander à la plus belle partie de l'Univers. C'est une récompense que leur devoit le souverain Dominateur qui tient dans sa main les rênes de tous les empires.

En voyant avec quelle libéralité j'accorde des vertus humaines aux anciens, vous devez bien vous attendre, Monsieur, à me voir disposé à en reconnoître aussi quelques-unes dans les Sauvages & dans votre Emile. Mais elles ne sont point assez dominantes en eux, pour y couvrir toutes les traces du péché originel. Je suis bien éloigné de contester la vérité des deux principes que vous avez cru appercevoir dans l'homme, dont l'un nous intéresse ardemment à notre bien-être & à la conservation de nous mêmes, & l'autre nous inspire une répugnance naturelle à voir périr ou souffrir nos semblables.

blables. Mais quand vous en faites découler toutes les règles du droit naturel, il s'en faut bien, Monsieur, que vous me persuadiez qu'il n'ait pas une base plus étendue que ces deux principes antérieurs à notre raison. Je doute même qu'ils renferment dans leur étroite enceinte tous les devoirs qui sont liés à la sociabilité. Mais un autre reproche que l'on peut vous faire, c'est que vous regardiez comme indifférentes à la bonté de l'homme les deux principales branches de la loi naturelle.

L'homme moral a des rapports nécessaires avec l'Être suprême qui lui donna l'existence, dont les perfections infinies exigent sa vénération, & ses hommages, & dont la bonté pourvoit abondamment à sa conservation, à ses besoins & à ses plaisirs : de-là tous ses devoirs envers la Divinité; devoirs d'autant plus naturels qu'ils regardent l'Auteur de la nature & de ses loix, qu'ils se rappor-

tent au Souverain dispensateur de toute félicité , à laquelle l'homme ne peut se dispenser d'aspirer , & que d'ailleurs leurs effets s'étendent même au-delà des bornes de la vie présente. En tant qu'il est un être composé d'un corps organisé & d'une ame raisonnable , qu'il est susceptible de mille affections , sujet à des inconvénients sans nombre , desirant invinciblement son bien-être , qu'il a plusieurs précautions à prendre , une infinité d'obstacles à vaincre , une foule de difficultés à écarter , pour y parvenir ; ses rapports avec lui-même se multiplient de mille manières différentes , & l'environnent d'une infinité de liens d'autant plus sacrés , qu'ils sont le résultat direct & immédiat de la nature humaine. Enfin , comme il est sociable par sa nature , & qu'un penchant invincible le porte à vivre avec ses semblables , tant parce que la société est pour lui une source féconde d'où dérivent ses

plaisirs les plus purs , que parce qu'elle lui fournit l'occasion d'exercer un grand nombre de ses facultés qui seroient inutiles sans elle , ses talents redoublant de prix pour lui , quand il est à portée de les produire au grand jour , & de se communiquer par là l'estime d'autrui ; on ne sçauroit nier que de cette sociabilité ne naisse une foule de rapports inconnus à votre sauvage , qui lient d'autant plus l'homme civil avec ses semblables , qu'ils lui ouvrent un vaste champ de devoirs où il est tenu de cultiver les vertus sociales. L'amour de soi , la religion , la sociabilité , voilà ce qui constitue l'être moral de l'homme , & à quoi vous n'avez pas pensé pour le sauvage , quand vous nous l'avez peint comme naturellement bon.

Si d'abord je jette les yeux sur les sauvages dans l'état primitif de la nature , par cela même qu'ils n'ont entr'eux aucune sorte de relation morale , ils ne peu-

vent être ni bons, ni méchans, vous en convenez vous-même. *La même cause qui les empêche d'user de leur raison, les empêche en même temps d'abuser de leurs facultés : ce n'est ni le développement des lumières, ni le frein de la loi ; mais le calme des passions, & l'ignorance du vice, qui les empêchent de mal faire.* Voilà deux maximes que tout le monde vous accordera. Mais quand vous balancez cette situation des sauvages avec l'état des hommes civilisés, sous prétexte que vous n'avez pas encore bien examiné s'il y a parmi ces derniers plus de vertus que de vices, & que vous n'êtes pas suffisamment instruit si le progrès de leurs connoissances est un dédommagement suffisant des maux qu'ils se font mutuellement ; c'est comme si vous mettiez en doute si Dieu a consulté sa sagesse en créant des hommes, avec l'intention qu'ils se servissent de leur raison. Je me persuade que vous

détestez ce blasphème où conduit votre système.

Enfin, par un concours fortuit de plusieurs causes étrangères, qui, selon vous, pouvoient ne jamais naître, & sans lesquelles il fût demeuré éternellement dans sa constitution primitive, le sauvage sort enfin de son état de pure animalité. L'application réitérée des êtres divers à lui-même, & des uns aux autres, engendre insensiblement dans son esprit les perceptions de certains rapports. De-là naît en lui la raison, qui augmente sa supériorité sur les autres animaux, en la lui faisant connoître. Mais comme si cette raison étoit un don empoisonné, son premier rayon fait éclore dans l'ame de l'homme un mouvement d'orgueil. « C'est ainsi, » dites vous, que le premier regard » qu'il porta sur lui-même, y produi- » sit le premier mouvement d'orgueil. » c'est ainsi que sçachant à peine dis-

» tinguer les rangs, & se contemplant
» au premier par son espèce, il se pré-
» paroît de loin à y prétendre par son
» individu. » Dans cette ame si saine,
qui peut, loin des sociétés, y avoir
déposé le germe de l'orgueil ? Le péché
originel, dira le chrétien ; mais vous,
respectable philosophe, quelle raison
donnerez vous de ce mouvement per-
vers ?

Mais à mesure que l'esprit de notre
sauvage étend ses connoissances, son
cœur semble se corrompre de plus en
plus. Par un pressentiment aussi sûr &
plus prompt que la dialectique, il a ap-
pris qu'il doit donner la préférence à son
intérêt privé sur l'intérêt public. Il a
déjà lu assez avant dans le cœur cor-
rompu de ses semblables, pour sçavoir
qu'il seroit dupe, s'il vouloit être ver-
tueux avec eux. S'agit-il de prendre un
cerf en commun ? Si un lièvre vient à
passer à sa portée, vous ne doutez point

qu'il n'abandonne son premier poste , pour courir après lui , & qu'ayant atteint sa proie , il ne se soucie fort peu de faire manquer la leur à ses compagnons.

Cependant les liaisons se forment , & avec elles l'établissement & la distinction des familles. Les deux sexes commencent aussi , par une vie un peu plus molle , à perdre quelque chose de leur férocité & de leur vigueur ; ce que vous regardez comme un malheur , & comme la première source des maux qu'ils vont préparer à leurs descendans. Mais de ce nouveau genre de vie , où l'on acquiert insensiblement des idées de mérites & de beauté , qui produisent des sentimens de préférence , devoient bientôt naître , *d'un côté la vanité & le mépris , de l'autre , la honte & l'envie : la fermentation causée par ces nouveaux levains , produisit enfin , de votre aveu , des composés funestes au bonheur & à l'innocence.*

Les sauvages n'ayant acquis avec le temps des lumières qu'aux dépens de leur bonté qui diminueoit toujours en raison inverſe , ils ne trouverent point dans l'état de nature (a) les moyens de

(a) Pour renoncer à l'état de nature où l'homme jouit de toute la dignité de ſon être , il a fallu tous les inconvéniens qui réſultent dans cet état de la violence des paſſions qu'une raifon trop foible ne ſçauroit gouverner. C'eſt précifément la force de chaque homme , qui les rend tous foibles les uns envers les autres.

Dans l'état de nature il manque des loix établies , reçues & approuvées d'un commun conſentement comme l'étendard du droit & du tort , de la juſtice & de l'injuſtice ; car quoique les loix ſoient claires & intelligibles à tous les gens raifonnables ; cependant les hommes , par intérêt ou par ignorance , les éludent ou les méconnoiſſent ſans ſcrupule. Il y manque un juge impartial reconnu , qui ait l'autorité de terminer tous les différends conformément aux loix établies. Il y manque ſouvent un pouvoir coactif pour l'exécution des jugemens. Ceux qui ont commis quelque crime , employent la force , s'ils le peuvent , pour appuyer leur injuſtice , & leur réſiſtance rend quelquefois leur punition dangereuſe.

Tels ſont les inconvéniens qui ont forcé les hommes à chercher dans les loix établies d'un gouvernement un aſyle pour la conſervation de leurs propriétés ; & en cela

réprimer leurs vengeances , qui devien-
 rent terribles , exercées par des hommes
 sanguinaires & cruels. *Voilà précisément*
le degré où , selon vous , étoient parvenus
la plûpart des peuples sauvages qui nous
sont connus. Hé quoi , Monsieur , feroit-
 il donc vrai que tous les progrès , que
 l'homme fait dans la connoissance de soi-
 même , ne font en lui que des dévelop-

même nous avons la source & les bornes du pouvoir lé-
 gislatif & du pouvoir coactif. En effet , dans l'état de
 nature , les hommes ont deux sortes de pouvoirs. Le pre-
 mier est de faire tout ce qu'ils trouvent à propos pour
 leur conservation & celle des autres , suivant l'esprit des
 loix naturelles. Le second est de punir les crimes commis
 contre les loix. Or ces mêmes hommes , en entrant dans
 une société , ne font que remettre à cette société les
 pouvoirs qu'ils tenoient de l'état de nature , & ils ne les
 remettent que dans l'intention de pouvoir mieux con-
 server leurs personnes , leur liberté , leurs propriétés ;
 car il répugne à la nature de l'esprit & du cœur humain ,
 qu'ils en ayent eu une autre. Donc l'autorité législative
 de tout gouvernement , soit absolu , soit tempéré par
 des puissances qui s'enchaînent les unes les autres , ne
 ne peut jamais s'étendre plus loin que le bien public ne
 le demande : là où ce bien finit , se trouve l'abus du pou-
 voir.

pemens de corruption ? Les Sauvages , connus des Européens , avoient-ils donc acheté , par leurs grandes lumières , le droit d'être sanguinaires & cruels au point où vous nous les peignez ? Et pour retrouver l'homme dans sa simplicité primitive , faut-il donc retrograder vers des temps antérieurs , & descendre jusqu'à l'imbécille Caraïbe , qui vend le matin son lit de coton , faute d'avoir prévu qu'il en auroit besoin pour la nuit prochaine ! O la bonne chose que la stupidité ! Je n'aurois jamais cru , que plus on en avoit une forte dose , plus on étoit bon & doux ; & que les lumières de l'homme même sauvage , & à plus forte raison celles de l'homme civil , fussent aussi funestes à l'un & à l'autre. Vous observez très-judicieusement que , *c'est faute d'avoir suffisamment distingué les idées , & remarqué combien certains sauvages étoient déjà loin du premier état de nature , que plusieurs se sont hâtés de*

conclure que l'homme est naturellement cruel, & qu'il a besoin de police pour s'adoucir. A l'égard des sauvages qui sont dans l'état primitif de la nature, & ceux qui sont prêts à franchir la barrière qui sépare cet état de l'état civil, il vous plaît d'en établir un, où l'homme, placé à des distances égales de la stupidité des brutes, & des lumières funestes de l'homme civil, & borné également par l'instinct & par la raison, il est retenu, par la pitié naturelle, de faire lui-même du mal à personne, sans y être porté par rien, même après en avoir reçu. Vous convenez que la moralité, dans ce milieu, commençant à s'introduire dans les actions humaines, la pitié naturelle a dû souffrir quelque altération, & que les hommes en conséquence, ont dû devenir moins endurans. Cela veut dire, que, le premier instant qui a vû les hommes raisonnables, leur a fait perdre de leur bonté originelle. Est-ce donc au ta-

l'homme de leur animalité, que les hommes sont redevables de leur bonté ; & faut-il que le premier pas d'homme que nous faisons , soit le premier vestige d'une nature dégradée ?

Cependant , comme si , pour l'honneur de la raison , l'homme devoit devenir d'autant plus sévère , que les occasions d'offenser devenoient plus fréquentes , vous trouvez *que cet état étoit le moins sujet aux révolutions , le meilleur à l'homme , & qu'il n'en a dû sortir que par quelque funeste hasard , qui , pour l'utilité commune , eût dû ne jamais arriver.* Comme vous êtes très-éloquent , votre imagination s'allume de plus en plus ; & comme si rien n'étoit au-dessus de l'indolent & stupide Caraïbe , & de l'Hottentot couvert de suif , vous affirmez *que leur état est la véritable jeunesse du monde , & que tous les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu , & en*

effet vers la décrépitude de l'espèce. L'espèce n'existant qu'en idée, parce que les seuls individus existent réellement, pourvû que ceux-ci se perfectionnent, peu nous importe que celle-là se détériore. En vérité, Monsieur l'Orateur, vous êtes quelquefois Sophiste. Vous l'êtes sur-tout, lorsque vous prétendez que des peuples, qui ne peuvent trouver des excuses aux outrages qu'ils font à la nature que dans l'avilissement où elle les laisse, sont bons & vertueux. O Monsieur, que vous avez abusé de la signification des termes, pour nous faire prendre le change sur des hommes, que vous louez d'autant plus qu'ils se rapprochent des animaux! *Homme, ne deshonne point l'homme.*

Il me tarde de voir l'homme dans l'état civil. Mais c'est-là qu'avec des mœurs plus apprêtées, il est beaucoup plus vicieux qu'il ne l'étoit dans l'état de nature avec toute sa grossièreté. Dans

celui-ci il se montre tel qu'il est , parce qu'il n'en sçait pas davantage , & qu'il n'a pas encore appris à être hypocrite de probité ; mais dans celui-là il feroit horreur , s'il ne se déguisoit pas.

Mais les sciences & les arts , nés de nos institutions sociales , n'auront-ils point contribué à épurer les mœurs ? Ils en font , dites-vous , le fruit empoisonné , & tout votre discours couronné à l'Académie de Dijon , n'est que le développement de cette funeste vérité. Je ne pense pas , Monsieur , qu'on puisse prouver avec plus d'éloquence que vous l'avez fait dans cet excellent discours , combien les hommes sont faux , traîtres & corrompus , avec tous les beaux livres de morale , d'agrément , ou de sciences exactes qu'ils écrivent ou qu'ils lisent. Ce que j'en conclus , moi , c'est qu'il faut que les hommes soient bien dépravés , puisqu'avec tant de secours pour être bons , ils sont néanmoins si

méchans. Ho, dites-vous, ce ne sont pas les hommes qui sont méchans ; mais ils sont rendus tels par nos institutions sociales, ainsi que par les sciences & les arts qu'on y cultive. Ce sont ces funestes acquisitions qui nous ont tous dépravés, & qui continueront de plus en plus à nous dénaturer. Il fut un âge auquel l'espèce humaine auroit dû s'arrêter, comme il en est un au-delà duquel l'homme ne fait plus que décliner. Mais il n'est possible ni à l'un ni à l'autre de retrograder. L'homme & l'espèce humaine emportés d'un mouvement rapide, annoncent à la postérité de nouveaux degrés de corruption qui doivent affliger les cœurs qui sont encore sensibles au bien de l'humanité : *ce sentiment, selon vous, doit faire l'éloge de nos premiers ayeux, la critique de nos contemporains, & l'effroi de ceux qui auront le malheur de vivre après nous.*

C'est , d'après ces idées , qui paroissent avoir fait sur vous des impressions profondes , que , désespérant de rétablir en vous l'originelle simplicité que vos passions ont détruite , vous avez entrepris de nous faire voir , au moins en idée , un homme naturel dans la personne de votre Emile. A cela près qu'il ne se nourrit pas d'herbe & de gland , qu'il ne coud pas ses habits de peaux avec des épines ou des arrêtes , qu'il ne se pare point de plumes & de coquillages , qu'il ne se peint pas le corps de diverses couleurs , il ressemble assez aux sauvages. Il est vrai que le destinant à vivre , non dans l'état de nature , mais dans l'état de société , vous épiez le moment où sa raison , susceptible d'instruction , pourra apprendre quelque chose des arts , des sciences & des loix , non pour lui en inspirer de l'estime (car vous regardez toutes ces choses comme une peste salutaire très-sagement inventée ,
dites-

dites-vous ironiquement, pour prévenir l'excessive multiplication de l'espèce,) mais afin que vivant dans les villes, il sçache y trouver son nécessaire, tirer parti de leurs habitans, & vivre, si non comme eux, du moins avec eux.

Avant d'examiner si ce n'est pas plutôt l'homme qui est mauvais, que les loix, les sciences, & les arts, dont il abuse, il ne sera pas hors de propos de jeter un moment les yeux sur votre Emile.

Tout sauvage étant l'élève de la nature, il est étonnant que vous prétendiez faire mieux qu'elle, & que vous imaginiez nous donner dans Emile un modèle d'éducation, à laquelle, de votre aveu, elle ne sçauroit parvenir. Ceux qu'elle a formés ne font point des êtres si parfaits qu'il n'y ait beaucoup à reprendre en eux. Quant à leur bonheur, peut-être n'ai-je aucun reproche à lui faire. *L'homme sauvage, dites-vous, quand il a dîné, est en paix avec toute la*

se conserve. Tant qu'il ne regarde qu'à nous, cet amour de soi est content quand nos vrais besoins sont satisfaits; mais s'il se compare, il dégénère en amour propre, & n'est jamais content, parce qu'en nous préférant aux autres, il exige aussi que les autres nous préfèrent à eux; ce qui est impossible. Du premier naissent les passions douces & affectueuses, & du second les passions haineuses & irascibles. Ainsi pour rendre votre Emile essentiellement bon, il faudroit l'empêcher de se comparer aux autres. Or la chose n'est pas faisable, si vous le mettez en relation avec ses semblables. Le sixième sens venant à exercer son empire sur lui, fera bientôt fermenter ses passions. Nous en avons déjà vu les terribles effets. « Pour être aimé, » dites-vous, il faut se rendre aimable; » pour être préféré, il faut se rendre » plus aimable qu'un autre, plus aimable que tout autre, au moins, aux

» yeux de l'objet aimé. De-là les premiers regards sur ses semblables ; de-là les premières comparaisons avec eux ; de-là l'émulation, les rivalités, la jalousie. » Si le germe de ces passions n'est pas dans le cœur des enfans , au moins convenez - vous qu'elles ont leur racine dans celui du jeune homme. Ce mystère incompréhensible pour moi , je voudrois bien que vous me l'expliquassiez. Je ne conçois pas comment les hommes naturellement bons tirent de leurs rapports mutuels tant de méchanceté. Dans les doux liens qui les rapprochent les uns des autres , j'ai bien de la peine à imaginer comment ils viennent à se haïr. Je comprends bien que , le sang fermentant & s'agitant , on est pressé par des desirs qu'on ne peut pas toujours ordonner selon ses rapports avec les autres. Mais voilà précisément un désordre qui me paroît inexplicable dans le système d'un homme à qui l'on

donne une ame naturellement saine. J'ai encore le même embarras à deviner comment on fera germer en elle l'orgueil, la vanité, l'envie par la trompeuse image du bonheur des hommes. Tant de soins pour empêcher que l'ame ne se déprave, ne prouvent que trop combien elle est corrompue. S'il n'y a point en nous de fond vicieux, pourquoi les passions dangereuses y naîtroient-elles d'elles-mêmes ? Que pourroient signifier dans l'esprit d'un homme qui dominerait sur ses sens, qui suspendrait à son gré les impressions des objets extérieurs sur eux, ces conseils que vous donnez !

« Quand l'âge critique approche, offrez
» aux jeunes gens des spectacles qui les
» retiennent, & non des spectacles qui
» les excitent ; donnez le change à leur
» imagination naissante par des objets,
» qui, loin d'enflammer leurs sens, en
» répriment l'activité. Eloignez-les des
» grandes villes, où la parure & l'im-

» modestie des femmes hâtent & pré-
» viennent les leçons de la nature, où
» tout présente à leurs yeux des plaisirs
» qu'ils ne doivent connoître que quand
» ils sçauront les choisir. » Il me semble
voir en vous un homme , qui, entraîné
par la force de la vérité , dément sans
cesse par ses raisonnemens les principes
qu'il a posés en systême. Tel est le Pré-
destinien antique & moderne , qui
s'obstine à faire entrer les actions mo-
rales dans le tissu de deux nécessités qui
portent alternativement l'ame d'une ma-
nière invincible , l'une au bien , l'autre
au mal.

Je vois , Monsieur , combien vous
comptez sur l'impression que fait une
raison grave & sententieuse ; sur cette
éloquence d'un cœur abondant en senti-
mens qui débordent ; sur le grand art de
mettre dans ses yeux , dans son accent ,
dans son geste , l'enthousiasme & l'ardeur
qu'on veut inspirer ; sur cette force ex-

panfive de l'ame qui semble la faire sortir hors d'elle-même pour se répandre sur tous les objets qui l'entourent, & leur communiquer en quelque sorte les sentimens dont elle est pénétrée. Vous le pouvez fans doute peut-être plus qu'un autre. J'admire avec quel art vous avez sçu, entenant Emile éloigné, le plus qu'il a été possible, de tous rapports avec les hommes, & en ne formant que par degrés l'être moral en lui, écarter de son esprit le poison des opinions & des préjugés, & repousser de son cœur les passions les plus promptes à fermenter, & les plus propres à corrompre l'ame, telles que la jalousie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte. Je ne puis que vous féliciter d'avoir pu, en donnant le change à ses sentimens, étendre jusqu'à vingt ans l'ignorance des desirs & la pureté des sens. Mais le moment arrive où les fureurs du tempérament vont l'entraîner, où la plus impérieuse des passions va par-

ler à son cœur , & éveiller les autres passions ; ce qui ne se conçoit guère , si le germe n'en est pas dans l'ame. Vous vous flattez en vain d'avoir muni d'un triple airain ce cœur trop sensible ; la cupidité plus forte que toute votre éloquence , pourra renverser dans un instant l'ouvrage de vingt ans.

L'exemple du sauvage qui se déprave de lui-même , doit vous persuader qu'un homme n'a pas besoin , pour se montrer peu docile à la raison , d'avoir été déjà corrompu par le vice , & livré à ses passions. Nous portons , indépendamment de nos institutions sociales , que vous voulez rendre seules coupables de nos désordres , un fond vicieux d'où il faut arracher sans cesse les mauvaises racines qu'y produit une nature corrompue. Quand vous nous représentez Emile avec un corps sain & des membres agiles , un esprit juste & sans préjugés , un cœur libre & sans passions , que

faites - vous , Monsieur , sinon d'imiter les poëtes dramatiques , qui , pour rendre les héros de leurs pièces intéressans , les peignent en grand , & donnent à leurs sentimens ainsi qu'à leurs actions tout l'intérêt de la vertu ? C'est ainsi que sur un théâtre consacré à l'amour , les deux amans sont toujours des modèles de perfection , parce qu'on s'est proposé d'y intéresser les cœurs pour cette passion , & d'en rendre les images agréables. Il ne vous en a pas coûté beaucoup pour nous peindre votre Emile sous les traits les plus aimables. C'est le héros de votre livre , & c'est de sa perfection sur-tout que dépend le succès de votre systême. Les hommes sont au théâtre & dans les livres tout ce que l'on veut ; ce n'est que dans la société qu'il est difficile de les façonner. Toujours on rencontre les passions qui s'opposent au bien qu'on veut faire. Pour sçavoir si Emile renfermé dans le tourbillon social fera le même

que dans la folitude où vous l'avez élevé; si à l'âge de quinze ans on lui trouvera des sentimens sublimes dont les autres n'ont pas le moindre germe; s'il ne se laissera gouverner par aucune autorité hors celle de sa propre raison; si spectateur des folies d'autrui il les verra sans les partager; pour décider cette question d'une manière nette & tranchante, il ne faut sçavoir qu'une chose que vous avez toujours supposée sans la prouver : *Emile est-il né avec une ame saine ?* Tant que je n'en suis pas sûr, j'ai droit de ne regarder que comme un jeu d'esprit tout ce que votre imagination a créé sur ce personnage fictif.

L'homme est corrompu, voilà un principe dont vous & moi nous convenons. Je me suis appliqué dans tout le cours de cette lettre à trouver entre lui & le péché originel une liaison qui fût sensible & que la philosophie ne pût méconnoître. Vous, au contraire, sem-

blez n'avoir écrit que pour le rappeler à nos institutions sociales. Mais la vérité qui n'est jamais étrangère au cœur de l'homme , ayant fait taire souvent chez vous l'intérêt que vous avez d'établir votre système philosophique , vous avez laissé échapper de votre plume en mille endroits de vos écrits des preuves bien évidentes de la corruption originelle. J'ai eu soin de les ramasser , & d'en former un système d'autant plus redoutable pour vous , que c'est vous-même qui m'en avez fourni les matériaux. Mais si vous avez voulu être singulier dans la manière d'expliquer la perversité naturelle à l'homme , vous n'avez pas eu tout seul cette gloire. L'auteur des recherches sur le despotisme oriental s'est mis aussi sur les rangs. Non moins hardi ni moins intrépide que vous à nier , que la nature de l'homme ait dégénéré & se soit infectée d'une corruption qui se perpétue dans tous les

individus de l'espèce humaine , il prétend , lui , rendre rendre raison de toute cette corruption où il nous voit plongés , par le projet magnifique qu'eurent les hommes de prendre pour modèle de leur gouvernement celui de l'univers , régi par l'Être suprême ; projet fatal , dit-il , *qui a précipité toutes les nations dans l'idolâtrie & dans l'esclavage , parce qu'une multitude de suppositions qu'il a fallu faire , ont ensuite été regardées comme des principes certains ; & qu'alors les hommes perdant de vue ce qui devoit être le vrai mobile de leur conduite ici-bas , ont été chercher des mobiles surnaturels , qui , n'étant point faits pour la terre , les ont trompés & les ont rendus malheureux.* Vous voyez , Monsieur , qu'il tire ses preuves de bien haut ; personne n'auroit soupçonné que les hommes , à force de vouloir être vertueux , fussent parvenus au degré de corruption que nous déplorons dans nous. Ce système , qui

n'a pour lui que la hardiesse, a dû faire sans doute quelque impression sur des esprits, qui s'arment de tout ce qu'ils rencontrent dans les divers écrits qui paroissent contre la révélation, quoique ces différentes nouveautés se détruisent les unes les autres; comme si, sur un terrain aussi fangeux on pouvoit asséoir la base d'un édifice solide. Vous voulez, Monsieur, ramener les hommes à l'égalité, & comme si vous étiez animé du même esprit que Lycurgue, vous desireriez faire revivre parmi nous cette république de Sparte, si féconde en grands hommes, & dont les descriptions pompeuses parent si souvent vos ouvrages. La vertu, ce mobile nécessaire du gouvernement républicain, lui paroît un ressort disproportionné sur la terre, & tenir du surnaturel, tandis que vous la regardez comme une chose si naturelle à l'homme, que, si on vous laissoit le maître de bouleverser les états,

vous en feriez le ressort des républiques, que vous établiriez par-tout sur les débris du gouvernement monarchique. Qui de vous deux a raison ? Pour vous combattre, je n'aurai qu'à vous opposer l'un à l'autre. Par rapport à l'idolâtrie, dont il ne rapporte l'origine ni à l'abus que l'homme a fait de sa raison, ni à son orgueil & à ses autres passions, il raisonne à peu-près comme les Bochart, les Gale, les Huet, les le Clerc, les Lavour, les Fourmont, les Pluche, &c, substituant par-tout les conjectures aux faits, l'imagination à la vérité, les étymologies des langues orientales aux raisons ; avec cette différence pourtant que tous ces sçavans, seulement féconds en raisonnemens étymologiques, mais très-stériles en faits & en raisons, respectoient au moins la religion. Il est bien fâcheux pour les payens, qui cherchoient à allégoriser leur théologie, pour en couvrir le ridi-

cule contre les attaques des chrétiens, n'aient pas connu le système de cet auteur, suivant lequel l'idolâtrie est originairement plutôt l'effet de l'aveuglement de l'esprit que de l'aveuglement des passions. Qu'un pareil système eût été adopté par eux avec plaisir ! Plus on réfléchit sur le premier pas que cet auteur fait faire aux hommes vers l'idolâtrie, moins on conçoit comment ils y sont tombés. Au lieu de nous les représenter marchant vers elle par l'appas de ces passions vives & véhémentes, qui agissent également sur le cœur & sur l'esprit, qui accompagnent toujours les grandes révolutions, & qui régnant avec une force universelle dans le cœur de tous les hommes, peuvent seules être envisagées comme la cause d'une pratique universelle ; il nous dit que les premières loix écrites, quoique dictées par la plus saine raison de concert avec une religion pure & simple, ont donné lieu au premier changement

ment qui se fit dans l'esprit humain, & qui prépara tous ceux qui dans la suite ont amené l'idolâtrie. Je conçois très-bien que les peuples ont adoré leurs ancêtres & leurs premiers rois, à cause des bienfaits qu'ils en avoient reçus. Je découvre-là un motif puissant & capable de les avoir conduits à l'idolâtrie. Ma raison souscrit à ce que m'apprend l'antiquité, qui, quoiqu'on en dise, me paroît mieux instruite de ce qui s'est passé dans les siècles reculés, que des modernes, qui, ramassant quelques lambeaux échappés à la voracité du temps, les recourent, comme ils peuvent, & en fabriquent à tâtons des systèmes, que, de leur propre autorité, ils mettent au-dessus du témoignage de toute l'antiquité. Ce n'est pas ici le lieu de réfuter ce téméraire & dangereux auteur. En détruisant vos idées sur la théocratie dans une de mes dernières lettres, j'ébranlerai de toutes parts l'édifice qu'il a construit sur

un fable mouvant. Je porterai aussi mon attention sur lui dans la IV^e lettre, où, en même-temps que j'établirai contre vous le dogme de la création proprement dite, j'appuyerais sur les monumens les plus respectables, l'époque fixée par Moyse à la durée de ce globe. Mais revenons à vous.

Il est donc bien décidé, Monsieur, dans votre esprit, que c'est à la forme de nos institutions sociales qu'on doit rapporter tous les défords qui désolent cet univers. C'est dans nos villes, dites-vous, que les esprits deviennent inquiets, les cœurs corrompus & les desirs effrénés. Est-ce par leur constitution que les gouvernemens nous dépravent ? Mais puisqu'ils tendent tous à réprimer le vice, comment pourroient-ils être mauvais ? S'ils le font, ce ne peut être que relativement aux principes politiques qui les gouvernent. Or il ne s'agit point ici de vices politiques, mais de vices moraux ;

distinction qui ne peut être ignorée de vous. Je suppose que la forme de nos gouvernemens soit vicieuse (supposition que je réfuterai , quand je les comparerai à celui dont vous nous avez tracé le plan dans votre contrat social) au moins est-il vrai que les mœurs se ressentent très-peu des vices politiques. En effet , tel état pourroit avoir une mauvaise administration , sans qu'il y eût moins de vertus dans le cœur de ceux qui le composent ; de même que ses principes politiques pourroient être bons , sans que les mœurs en fussent moins corrompues.

» La vanité , dit l'illustre Montesquieu ,
 » est un aussi bon ressort pour le gou-
 » vernement que l'orgueil en est un dan-
 » gereux. Il n'y a pour cela qu'à se re-
 » présenter d'un côté les biens sans nom-
 » bre qui résultent de la vanité : de-là le
 » luxe , l'industrie , les arts , les modes ,
 » la politesse , le goût ; & d'un autre
 » côté les maux infinis qui naissent de

» l'orgueil de certaines nations , la pa-
» resse , la pauvreté , l'abandon de tout ,
» la destruction des nations que le ha-
» sard a fait tomber entre leurs mains ,
» & la leur même. » (*Esprit des Loix*
livre XIX. chap. IX.) Quand donc vous
dites que les institutions sociales sont
pernicieuses , ce n'est pas en elles-mê-
mes que vous les considérez , mais re-
lativement aux hommes qui s'y corrom-
pent par le commerce de leurs sembla-
bles. Je vous demande maintenant si ,
de ce que leurs liaisons les corrompent ,
il s'ensuit qu'ils doivent abandonner les
villes pour se réfugier dans les bois.
Les réduirons-nous à l'état des bêtes ,
& ôterons-nous à leurs actions toute mo-
ralisé , sous prétexte qu'ils ne peuvent
s'élever à celui d'homme sans se cor-
rompre ? Pour couper en eux la racine
de tous les vices , extirperons - nous en
eux celle de toutes les vertus ? Vous
conseillez l'éducation négative , dont le

propre n'est pas de donner les vertus , mais de prévenir les vices ; non d'apprendre la vérité , mais de préserver de l'erreur ; & vous ne faites pas attention que le sauvage , qui forcément est réduit à l'éducation négative , se déprave au milieu des bois , loin des mœurs noires des villes.

« L'homme , dites - vous , ne com-
 » mence pas aisément à penser ; mais si-
 » tôt qu'il commence , il ne cesse plus.
 » Quiconque a pensé pensera toujours ;
 » & l'entendement une fois exercé à la
 » réflexion , ne peut plus rester en re-
 » pos. » D'après ce principe , comment refusez-vous de voir qu'il étoit impossible , que le progrès des connoissances agissant constamment sur les hommes , ne les menât pas comme par la main vers les sociétés civiles. C'est à ce progrès qui commande d'une façon invisible & victorieuse à tout ce qui pense dans la nature , qu'il étoit réservé d'être le légis-

lateur de tous les hommes, & de porter insensiblement & sans effort des lumières nouvelles dans le monde politique, comme il en porte tous les jours dans le monde sçavant. Si rien de plus funeste n'a pu arriver aux hommes que de s'être réunis en société, ils sont d'autant plus à plaindre que ce malheur étoit inévitable pour eux; & pour tout dire, c'est la faute de la nature, & non la leur, s'ils sont aujourd'hui si corrompus. C'est ainsi, Monsieur, que, pour disculper les hommes, vous vous en prenez à l'auteur même de la nature. Permettez-moi de vous citer ici un sage, dont le grand sens & la sublimité de raison font toute son autorité. C'est M. de Buffon, votre ami. « L'homme a d'abord mesuré sa » force & sa foiblesse, il a comparé son » ignorance & sa curiosité, il a senti que » seul il ne pouvoit suffire ni satisfaire » par lui même à la multiplicité de ses » besoins, il a reconnu l'avantage qu'il

» auroit à renoncer à l'usage illimité de
 » sa volonté pour acquérir un droit sur
 » la volonté des autres, il a réfléchi sur
 » l'idée du bien & du mal, il l'a gravée
 » au fond de son cœur à la faveur de la
 » lumière naturelle qui lui a été départie
 » par la bonté du créateur, il a vu que
 » la solitude n'étoit pour lui qu'un état
 » de danger & de guerre, il a cherché
 » la sûreté & la paix dans la société, il
 » y a porté ses forces & ses lumières
 » pour les augmenter en les réunissant
 » à celles des autres, cette réunion est
 » de l'homme l'ouvrage le meilleur :
 » c'est de sa raison l'usage le plus sage.
 » En effet, il n'est tranquille, il n'est
 » fort, il n'est grand, il ne commande
 » à l'univers que parce qu'il a sçu se
 » commander à lui-même, se domp-
 » ter, se soumettre & s'imposer des
 » loix ; l'homme, en un mot, n'est
 » homme que parce qu'il a sçu se réu-
 » nir à l'homme. » (*Discours sur la*
nature des animaux.) Z. iv

Je n'ignore pas , Monsieur , que la société faisant naître les arts , & multipliant proportionnellement nos besoins , a donné une nouvelle activité aux passions. Elles y ont pris un empire sur nous d'autant plus violent , que ces nouveaux besoins , moins naturels que factices , moins vrais qu'imaginaires , sont infinis , sans mesure , sans règle , augmentant exactement dans la même proportion qu'augmentent les arts de la vie. Et comme si ces besoins factices & imaginaires n'étoient pas encore assez irrités par eux-mêmes , une coutume vicieuse a attaché à la satisfaction de ces besoins une espèce d'honneur & de réputation qui n'est point attaché à la satisfaction des besoins réels. Voilà pourquoi les hommes , pour se maintenir dans l'état de la société civile , ont besoin d'un frein beaucoup plus puissant que dans l'état de nature où l'on ignore les arts de la vie , & où les besoins sont d'autant plus aisés

à satisfaire , qu'ils sont réels & en petit nombre. L'homme avoit dans le seul instinct tout ce qu'il lui falloit pour vivre dans ce dernier état , tandis que dans sa raison cultivée il n'a pas même ce qu'il lui faut pour vivre en société. De la fermentation des passions il naît plus de crimes que la société n'en sçauroit guérir par la force de ses loix, quoiqu'armées du fer qui punit leurs violateurs. Dans quel état a-t-on jamais fait des loix contre le luxe , l'avarice , l'ingratitude , la sensualité , la lâcheté , l'imprudence , la témérité, vices si fréquens & si communs dans le monde ? Combien de choses défendues par le droit naturel , qui sont cependant permises par le droit civil ! Dans la société la mieux policée , on se contente de punir les vices , à proportion de la malignité de leur influence relativement à son bien. Ce n'est que sous ce rapport que les loix civiles décernent contr'eux des peines plus ou moins ri-

gouereufes , que l'iniquité intrinféque de l'action ne le prefcrit , fuivant le plus ou le moins de penchant que les hommes ont pour eux ; la fociété pour qui elles font faites , dérogeant alors à la précifion de la juftice naturelle & divine. En un mot , le mal qui revient à la fociété des crimes , eft la feule chofe qu'elle envisage dans la punition qu'elle en ordonne. C'eft-là fa mefure , & non les règles éternelles du jufté & de l'injufté.

L'infuffifance des loix à l'égard des paffions qui font en quelque forte fon ouvrage , ainfi que des défordres & des crimes que celles-ci caufent tous les jours parmi nous , réclame le fecours de la religion , qui n'eft jamais plus forte que quand elle concourt avec les loix pour imposer filence aux paffions.

La fociété , en étendant nos devoirs , & en manquant de pouvoir pour les faire observer , quoiq'entièrement de fa création , a multiplié nos infractions.

Elle a encore le défaut d'avoir augmenté & enflammé ces desirs défordonnés qu'elle devoit servir à éteindre & à corriger ; semblable à ces remédes, qui, dans le temps qu'ils travaillent à la guérison d'une maladie, en augmentent le degré de malignité. Voilà, direz-vous, la condamnation de la société. Pas plus, vous répondrai-je, que celle des loix, des arts & des sciences. La faute en est aux hommes, s'ils se corrompent avec d'aussi bonnes choses. L'abus de la liberté n'a pas été pour Dieu une raison suffisante de la refuser aux hommes, parce qu'il ne l'eût pu, sans dégrader leur nature. *Quoi ! dites-vous, pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'instinct & le faire bête ?* Telle est la réponse que vous auriez dû vous faire, quand vous avez si vainement argumenté contre les loix, les arts & les sciences. Otez ces choses de dessus la terre, & avec elles l'homme dis-

paroîtra , ne laissant à sa place qu'un être incapable de faire usage de son ame , forcé de la laisser dans l'inaction & uniquement déterminé comme un animal par ses sensations , & par le sentiment de son existence actuelle & de ses besoins présens. Pour peu que l'homme s'élève au-dessus de l'instinct de la bête , vous voyez aussi-tôt les vices s'engendrer dans son ame. Tant il est vrai qu'un germe de corruption réside au fond de son cœur , & qu'il n'attend , pour se développer , que l'action de la raison , & le développement des facultés intellectuelles. C'est à ce prix que nous avons été faits hommes. Plaignons nous , si nous l'osons , au grand Etre. Du même fond de sagesse qu'il a permis des maux dans le monde physique , il en a permis aussi dans le monde moral.

Je suppose , Monsieur , un de ces Etres privilégiés , habitans de l'Olympe , tel , par exemple , que l'ange Ituriel , intro-

duit par M. de Voltaire dans sa charmante fiction de Babouc.

Si cet Être d'un ordre supérieur à nous, & étranger à l'humanité, vouloit prendre connoissance de nous.

Si le hazard lui présentoit nos meilleures productions sur la morale, sur cette science qui nous apprend à nous connoître, qui tire de cette connoissance celle de nos devoirs, qui en développe l'intime liaison avec notre perfection, & qui, sur cette perfection à laquelle notre nature nous convie, fonde toutes les vertus civiles & religieuses dont nous sommes comptables au grand Être.

S'il venoit à lire tous ces traités admirables, qui, depuis Grotius jusqu'à M. de Vattel, ont paru sur le droit de la nature & des gens; traités où les auteurs se sont appliqués à déterminer, d'une manière équitable, claire & précise, les devoirs & les droits réciproques du prince & des sujets; & ceux des citoyens

entr'eux ; les loix que les états doivent observer les uns par rapport aux autres , & qui les lient par des chaînes aussi sacrées que celles qui gênent la liberté des particuliers , quoique vivans entr'eux dans l'état de nature.

Si la religion environnée de tout l'appareil de la Divinité confirmoit par ses sanctions toutes ces belles maximes de morale dont il verroit nos livres remplis.

Si la société lui offroit de toutes parts l'éclat que les arts ont répandu sur elle , avec les agrémens & les commodités de la vie.

S'il s'arrêtoit sur les sublimes découvertes de Newton , qui d'un coup de génie a pénétré toute la constitution du monde physique , à-peu-près comme Montesquieu a pénétré celle du monde politique.

S'il jettoit un coup d'œil sur nos poètes & nos orateurs les plus illustres.

Que croyez-vous , Monsieur , qu'il

pensât de nous ? Il nous regarderoit certainement comme des êtres bons & heureux , & il ne trouveroit point mauvais qu'aux devoirs austères que nous pratiquerions , nous mêlassions des guirlandes de fleurs par la culture des sciences & des arts. Que pourroient en effet avoir de funeste pour nous des choses si innocentes en elles-mêmes ? S'ils font du mal, diroit-il en parlant de nous , au moins ce n'est pas faute de sçavoir ce qui est bien.

Si le desir de nous connoître de plus près l'obligeoit à descendre parmi nous , & qu'il se plaçât dans le parterre pour nous voir tels que nous paroissions , il n'est pas douteux qu'il ne fût extrêmement charmé de nous , & qu'il ne devinât exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont. Jugeant de nous par les vrais principes du juste , par tous les rapports moraux des êtres , par toutes les idées de l'ordre , que nous consignons dans nos livres comme les

images de ce qui est gravé dans notre entendement , comment pourroit-il s'imaginer que nous profanons ces images par des mœurs dissolues ?

Mais s'il monte sur la scène pour nous voir tels que nous sommes , ou plutôt , si comme votre Emile , il se place derrière le théâtre , où il verra les acteurs prendre & poser leurs habits , & où il comptera les cordes & les poulies dont le grossier prestige abuse les yeux des spectateurs ; quels mouvemens de mépris & de dédain pour notre espèce ne succéderont point à cette estime & à cette admiration , dont nos écrits fardés & nos mœurs extérieures l'avoient pénétré pour nous ? Quelle étrange espèce d'êtres sont les hommes , se dira-t'il , pour être humains dans leurs maximes , & cruels dans leurs actions , pour allier la sanguinaire intolérance à l'esprit de douceur qui fait le caractère du christianisme , pour violer dans des guerres injustes le droit des gens qu'on

qu'on respecte dans les livres , pour être misérables sous les loix les plus faites pour les conduire au bonheur ; pour préférer en tout à l'intérêt public qu'on paroît chérir , l'intérêt privé qu'on n'ose s'avouer à soi-même ?

L'ange Ituriel voudra sans doute pénétrer jusqu'au ressort qui fait agir l'homme d'une manière si peu conséquente à ce qu'il pense. La première idée qui se présentera à lui , c'est que l'homme est corrompu. Divin Ituriel , lui répondrez-vous , l'homme , quoique méchant , est naturellement bon , & je l'ai démontré ; mais ce qui l'a dépravé à ce point , ce sont les changemens survenus dans sa constitution , les progrès qu'il a faits , & les connoissances qu'il a acquises ? Donc , vous répliquera Ituriel , l'homme est une véritable énigme dans le système de la nature , puisqu'il ne peut parvenir à toute l'extenſion de son être , sans se dépraver. Voilà une question qui auroit bien dû

exercer votre esprit. Soutenir que la science est bonne en elle-même, mais que dans les grandes ames elle produit l'orgueil, & la vanité dans les petites, c'est, ce semble, reconnoître en elles une dépravation bien marquée. Si un homme s'enorgueillit de ses succès littéraires, ou s'il en est vain, comment peut-il être bon ? C'est sur quoi vous ne vous êtes jamais expliqué. Vous avez des yeux perçans pour voir le mal que font les lettres, & vous n'en avez point pour appercevoir comment leur culture peut faire naître de l'orgueil ou de la vanité dans des ames naturellement saines. Si les ames sont corrompues, c'est autre chose ; voilà le mot de l'énigme tout trouvé.

Je m'en prends, continuerez-vous, à la forme de tous nos gouvernemens. Lisez, divin Ituriel, mon contrat social, où j'ai prouvé que toute dépendance des hommes, nuisant à la liberté, engendre

nécessairement des vices ; que par elle le maître & l'esclave se dépravent. « S'il y » a quelque moyen de remédier à ce » mal dans la société , c'est de substituer » la loi à l'homme , & d'armer les volontés générales d'une force réelle supérieure à l'action de toute volonté particulière. Si les loix des nations pouvoient avoir comme celles de la nature une inflexibilité que jamais aucune force humaine ne pût vaincre , la dépendance des hommes redeviendroit alors celle des choses ; on réuniroit dans la République tous les avantages de l'état naturel à ceux de l'état civil ; on joindroit à la liberté qui maintient l'homme exempt de vices , la moralité qui l'élève à la vertu. » Il est étonnant , vous dira l'ange Ituriel , que vous fassiez dépendre la bonté des hommes d'une forme de gouvernement que vous avez le premier imaginée , qui ne peut être tout au plus regardée que

comme un beau rêve de Platon , bien digne de trouver place dans sa république imaginaire , qui , loin de former un état , engendreroit une véritable anarchie par le choc continuel dont les esprits feroient nécessairement agités. Vouloir obliger les hommes à adopter cette forme de gouvernement très-peu intelligible pour le plus grand nombre , mais assurément impossible dans l'exécution , c'est comme si vous exigiez qu'on ne crût en Dieu que sur la loi du mouvement heureusement imaginée par un sçavant de nos jours , mais qui , pour être comprise , demande de grands géomètres.

Je crois & j'ose affirmer , direz-vous , que les hommes sont bons , mais ce n'est que dans l'état de nature. *Qu'on admire tant qu'on voudra la société humaine , il n'en sera pas moins vrai qu'elle porte nécessairement les hommes à s'entre-haïr à proportion que leurs intérêts se croisent ,*

à se rendre mutuellement des services apparents , & à se faire en effet tous les maux imaginables. C'est ce que j'ai bien fçu dire dans ma lettre à M. l'Archevêque de Paris. Tant qu'il y a moins d'opposition d'intérêts que de concours de lumières , les hommes sont essentiellement bons. Quand tous les intérêts particuliers agités s'entrechoquent , quand l'amour de soi mis en fermentation devient amour propre , que l'opinion , rendant l'univers entier nécessaire à chaque homme , les rend tous ennemis nés les uns des autres , & fait que nul ne trouve son bien que dans le mal d'autrui : alors la conscience , plus foible que les passions exaltées , est étouffée par elles , & ne reste plus dans la bouche des hommes qu'un mot fait pour se tromper mutuellement. Chacun feint alors de vouloir sacrifier ses intérêts à ceux du public , & tous mentent.

L'intérêt , dites vous , objectera l'ange Iruriel , est donc dans l'homme la racine

comme un beau rêve de Platon , bien digne de trouver place dans sa république imaginaire , qui , loin de former un état , engendreroit une véritable anarchie par le choc continuel dont les esprits feroient nécessairement agités. Vouloir obliger les hommes à adopter cette forme de gouvernement très-peu intelligible pour le plus grand nombre , mais assurément impossible dans l'exécution , c'est comme si vous exigiez qu'on ne crût en Dieu que sur la loi du mouvement heureusement imaginée par un sçavant de nos jours , mais qui , pour être comprise , demande de grands géomètres.

Je crois & j'ose affirmer , direz-vous , que les hommes sont bons , mais ce n'est que dans l'état de nature. *Qu'on admire tant qu'on voudra la société humaine , il n'en sera pas moins vrai qu'elle porte nécessairement les hommes à s'entre-haïr à proportion que leurs intérêts se croisent ,*

à se rendre mutuellement des services apparents , & à se faire en effet tous les maux imaginables. C'est ce que j'ai bien sçu dire dans ma lettre à M. l'Archevêque de Paris. Tant qu'il y a moins d'opposition d'intérêts que de concours de lumières , les hommes sont essentiellement bons. Quand tous les intérêts particuliers agités s'entrechoquent , quand l'amour de soi mis en fermentation devient amour propre , que l'opinion , rendant l'univers entier nécessaire à chaque homme , les rend tous ennemis nés les uns des autres , & fait que nul ne trouve son bien que dans le mal d'autrui : alors la conscience , plus foible que les passions exaltées , est étouffée par elles , & ne reste plus dans la bouche des hommes qu'un mot fait pour se tromper mutuellement. Chacun feint alors de vouloir sacrifier ses intérêts à ceux du public , & tous mentent.

L'intérêt , dites vous , objectera l'ange hurriel , est donc dans l'homme la racine

productrice des vices. C'est par lui que vous expliquez le phénomène de sa corruption, qu'ailleurs on n'explique que par le péché originel. Mais cet intérêt, qui l'a planté dans le cœur de l'homme ? Pourquoi faut-il que l'homme d'Hobbes, qui, en vertu du droit qu'il s'attribue avec raison aux choses dont il a besoin, s'imagine follement être le seul propriétaire de tout l'univers, nous représente parfaitement tous ceux qui vivent dans les sociétés civiles ? De même que l'homme d'Hobbes est réputé méchant & vicieux, pour croire avoir droit à tout contre tous, l'homme civil doit être estimé sur le même pied. Mais pourquoi, borné par sa nature à se contenter de peu de choses, nourrit-il dans son cœur une avidité insatiable qui le met aux prises avec tous les autres ? La société ne porte point-là. Ce n'est point à l'intérêt qu'il faut s'arrêter, mais remonter, s'il est possible, au ressort supé-

rieur qui le met en mouvement. Vous êtes dans le cas d'un homme , qui , parce qu'il connoîtroit quelques phénomènes particuliers , croiroit s'être élevé jusqu'aux loix primitives fondées sur les propriétés invariables des corps. L'intérêt est la cause immédiate d'une infinité de crimes , mais il suppose nécessairement un premier principe qui va se perdre dans la corruption de la nature humaine. Or , sans ce principe , vous n'expliquez rien.

Avec le peu de vertus que nous avons, que deviendrions nous , si toute notre ame se mettoit en liberté ? Si nous prenons le masque de la vertu , ce n'est pas pour tromper & trahir , mais pour nous ôter , comme vous dites très-bien , sous cette aimable & sacrée effigie, l'horreur que nous aurions de nous-mêmes , & que nous inspirerions à d'autres , s'ils nous voyoient à découvert. Malheur à quiconque romproit le voile que la fo-

ciété tient suspendu entre chaque homme. Sous ce voile il y a mille horreurs, qu'il convient pour l'honneur de l'humanité, de nous dérober, autant qu'il est possible. Voilà les tristes fruits de notre corruption originelle. Mais tandis que la loi, semblable à la crainte de Jansenius, ne fait qu'arrêter la main, & abandonne le cœur, la religion qui enveloppe toutes les passions, qui n'est pas plus jalouse des actions, que des desirs & des pensées, pénètre jusqu'au fond de notre cœur pour y dessécher les racines de la cupidité à mesure qu'elles pullulent. Ses opérations, pour être cachées à nos yeux, n'en sont pas moins réelles. L'histoire se tait sur elles, ainsi que sur les vertus d'un peuple qui croît & prospère dans le calme d'un paisible gouvernement.

Si vous me demandez maintenant comment Dieu, prévoyant le péché d'Adam, a pu le permettre. En attendant que l'Être suprême nous découvre

toutes les richesses de sa sagesse infinie & de sa science profonde, il ne me reste qu'à vous abandonner à Leibnitz pour vous conduire dans le palais des destinées, où sont les tableaux de tous les Univers possibles, depuis le pire jusqu'au meilleur. Le prêtre Théodore vit dans le meilleur le crime de Sextus, d'où devoit naître la liberté de Rome, un gouvernement fécond en vertus, un empire utile à une grande partie du genre humain. Quant à vous, vous y verrez l'incarnation du Verbe comme une suite du péché originel, ainsi que l'établissement de la religion chrétienne; si pourtant ces deux grands objets méritent de trouver grace devant votre superbe philosophie.

Je suis, &c, &c, &c.

De Paris, le 22 Décembre 1763.



AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

LORSQUE je jettai dans le Public ma première lettre contre le système religieux & politique, dont M. Rousseau a dispersé les membres dans ses divers ouvrages, & qui comme un feu élémentaire est répandu dans toute leur masse, je m'étois engagé à les faire succéder rapidement les unes aux autres. Je comptois alors beaucoup sur les contradictions qu'il me paroïssoit renfermer. Mais comme ces contradictions sautoient aux yeux de tout lecteur intelligent, je ne pouvois m'arrêter là sans refaire inutilement un ouvrage qu'il fait tous les jours, en lisant les écrits de cet homme célèbre. J'ai donc conçu une plus noble idée de mon premier plan. L'article Spinoza dans Bayle est un chef-d'œuvre pour l'art avec lequel ce subtil dialecticien a mis

dans tout leur jour les conséquences affreuses qui découlent du monstrueux système de cet Athée. Cependant, au milieu des ruines, sous lesquelles il accable Spinoza, le système de cet homme fameux subsiste dans toute sa force, & semble braver encore les efforts de son antagoniste. La même chose me seroit arrivée vis-à-vis de M. Rousseau, si je m'étois borné à relever ses contradictions. J'ai senti que c'étoit à son système bien plus qu'à ses principes qu'il falloit m'attacher, si je voulois faire un ouvrage également solide & durable.

M. Rousseau comparable par bien des endroits à Bayle, supérieur à cet écrivain par la noblesse, la pureté & l'énergie du style, mais peut-être son inférieur par l'étendue du raisonnement, que celui-ci pousse jusqu'aux confins de la raison, conserve encore avec lui ces traits de ressemblance, de s'être familiarisé avec la plus saine philosophie, & de n'avoir pas eu assez de grandeur d'ame pour vaincre ce dernier foible d'un génie supérieur, l'ambition de la gloire que l'on croit communément att-

chée à se frayer une route nouvelle dans des sentiers qui n'ont point encore été battus. Il faut sans doute pour y marcher une vigueur d'esprit qui n'a manqué ni à l'un ni à l'autre. Combien, par exemple, les paradoxes, entre les mains d'un auteur de la trempe de M. Rousseau, n'ont-ils point produit d'idées neuves, grandes, sublimes & intéressantes ! L'édifice qu'il a construit pourra tomber un jour, mais sa statue restera debout au milieu des ruines ; & la pierre qui se détachera de la montagne, ne la brisera point, parce que ses pieds n'en sont pas d'argile. (*) Cette grande image que M. Diderot applique à M. de Buffon, me paroît aussi convenir à M. Rousseau. Ce n'est point par les idées qu'il a défendues qu'on doit le juger, mais par les degrés de force ou de finesse qu'il sçut appliquer à ses recherches.

Comme dans les disputes que j'ai excitées, je me suis sévèrement interdit toute

(*) De l'interprétation de la Nature, page 51.

voie d'autorité, c'est au tribunal de la raison que j'ai provoqué mon redoutable adversaire. J'ose dire que dans la question du péché originel, que Nicole regardoit comme le triomphe de la foi sur la raison, je n'ai point éludé les plus fortes objections que peut faire un esprit pointilleux ; que j'ai suivi M. Rousseau par-tout où il a voulu me mener ; que je me suis présenté de moi-même à tous ses coups, & que ses traits ont été repoussés par le bouclier que je leur ai opposé. Si les coquillages sont au déluge qu'ils confirment, ce que les médailles sont à l'histoire Romaine qu'elles constatent, j'ai trouvé un monument encore plus authentique de l'existence du péché originel dans la corruption naturelle à l'homme. C'est en vain que M. Rousseau a voulu, par nos institutions sociales, nous donner le change sur cette grande vérité.

Par ce qui m'en a coûté pour rendre, s'il est possible, cette seconde Lettre digne du Public & de mon illustre adversaire, j'ai pressenti, en contemplant dès l'entrée de ma carrière ce qui m'en reste à parcou-

rir , une partie de l'immense travail qui m'attend dans les lettres suivantes. Je me suis vû semblable à ces voyageurs inexpérimentés , dont parle M. Rousseau , () qui , s'engageant pour la première fois dans les Alpes , pensent les franchir à chaque montagne , & quand ils sont au sommet , trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au - devant d'eux. Peut-être de toutes ces lettres n'y en aura-t'il aucune , qui ne demande plus de recherches & d'efforts que celle-ci. C'est ce qui m'a déterminé à étendre l'espace durant lequel mes idées se développeront , afin qu'elles aient le temps de s'arranger dans ma tête , & que de leur liaison il en résulte un corps vigoureux & bien proportionné dans toutes ses parties. J'aurai toujours assez tôt fini , si je suis assez heureux pour n'être pas au-dessous de la majesté de mon sujet.*

Quoique , par sa nature , mon ouvrage doive être uniquement du ressort de la

(*) Livre IV. d'Emile.

raison , je ne craindrai point de m'approprier les réflexions de tous les temps & de tous les lieux , qui pourront se plier aux loix de cette institutrice de nos esprits. Ce n'est jamais comme autorité qu'elles doivent se présenter ici. M. de Montesquieu lisoit en homme de goût les livres Grecs & Latins , & ne les citoit qu'en philosophe. Semblable au physicien qui interroge la nature par des expériences , afin de découvrir les causes des phénomènes , ce grand homme ne lisoit que pour rassembler des faits qui pussent lui servir de matériaux pour bâtir son systême politique. Tel doit être le théologien philosophe , qui se propose d'écrire avec dignité sur la religion. Ce ne sont point des traités de théologie tout bruts que ses lecteurs attendent de lui , mais des raisonnemens au fond desquels on sente briller l'esprit philosophique , & des faits à l'appui desquels il marche par des conséquences bien liées. C'est ainsi qu'ont écrit les grands apologistes de la religion chrétienne. Si je ne puis les éga-

ler, au moins ils me serviront de modèle. M. Rousseau, semblable, si l'on peut parler ainsi, à son sauvage, plein de force & de vigueur, tire ses secours de l'excellente constitution de son esprit : quant à moi, je suis à-peu-près comme son homme civilisé, dont le tempérament est plus foible que celui du sauvage. De la même façon que le premier surmonte facilement le second, lorsqu'on lui laisse le temps de rassembler autour de lui ses machines ; je me flatte, qu'aidé des plus grands écrivains, qui sont cités avec honneur dans les annales ecclésiastiques, je pourrai, tout inférieur que je suis à mon adversaire, avoir sur lui le même avantage.







